SPÉCIAL 32 pages 100 francs

L'EXPRESS

5 OCTOBRE 1956. — N° 276 100 FR. ALGERIE, TUNISIE MAROC : 100 FR.

UN DOCUMENT TERRIBLE : Deux mois à l'hôpital

De nos correspondants :

ALGER : L'heure des vrais problèmes
BELGRADE : Le secret de Yalta
WASHINGTON : Stevenson peut gagner
LONDRES : Bevan au pouvoir ?
VARSOVIE : Les juges de Poznan

LE SEL DE LA TERRE par François MAURIAC

PIERRE DREYFUS, L'UN DES 53.000 HOMMES DE LA SEMAINE

L'imagination ne sait pas inventer, c'est l'action qui invente.

(Alain)

AU SOMMAIRE :

NOTRE COUVERTURE. — Pierre Dreyfus est l'un des 53.000 hommes qui forment l'équipe Renault. L'Etat patron sait-il faire des affaires ? (p. 14.)

DEUX DOCUMENTS. — L'Express publie intégralement deux documents. Le témoignage terrible de Georges Mauco, qui a passé deux mois à l'hôpital (pp. 15 à 18) et le discours politique que Pierre Mendès France a prononcé à l'occasion de l'anniversaire de la mort d'Emile Zola. (pp. 10 et 11.)

LES AFFAIRES POLITIQUES. — Nos envoyés spéciaux et nos correspondants dans le monde racontent... (pp. 3 à 9). Maurice Duverger commente les trois « relances » européennes (p. 8). Et deux étrangers jugent l'action du gouvernement français (p. 4) au moment où celui-ci amorce une opération de camouflage (p. 3).

OU VA LA FRANCE ? — Tandis que les techniciens travaillent pour répondre à notre enquête sur la vitalité de la nation, F. Mauriac fouille les consciences (p. 32).

PARIS EN PARLE. — Les étudiants ne cherchent pas seulement où se loger mais où s'instruire (p. 20). L'E 39, remède contre le cancer, est mis à l'épreuve en France (p. 21). Le blé atomique a surgi (p. 21). Les « lettres confidentielles » sont menacées (p. 20). Le branle-bas de l'Opéra doit être jugé sur les pièces (p. 22). Même sans bac, on peut faire carrière (p. 28). Les femmes doivent savoir être pâles (p. 29).

Un Vison Weil
« est une »
SIGNATURE
FOURRURES WEIL
—4, rue Sainte-Anne - (angle av. de l'Opéra)—

André Pignarre reçoit bien au
RESTAURANT « En Plein Ciel » DE LA TOUR EIFFEL
• Déjeuners d'affaires
• Dîners en musique avec Jan Branow
• Salle pour banquets
• Parc pour voitures
INV. 19-59 et 44-67
Ambiance incomparable

* * * * *

« L'EXPRESS »

91, Champs-Elysées, Paris (8e)
Téléphone : ELYsées 88 - 61

DIRECTION :
Françoise GIROUD
J.-J. SERVAN-SCHREIBER (rappelé)

REDACT. EN CHEF ET AFF. POLITIQUES : Pierre VIANSSON-PONTÉ, Jean DANIEL

ACTUALITES : Sylvain ZEGEL

PARIS EN PARLE : Jean-Pierre VIVET

LETTRES : François ERVAL

PAGES AU FEMININ : Christiane COBLENCE

SEC. DE REDACTION : Robert NAMIA

REDACTION :

Michel BOSQUET, K.-S. KAROL, J.-F. CHABRUN, Djenane CHAPPAT, Madeleine CHAPSAL, André DIEBOLD, André GOBERT, Léone GEORGES-PICOT, Claude KRIEF, Serge LAFAURIE, Thomas LENOIR, Michèle MANCEAUX, Liliane MARQUAND, Evelyne REYRE, Anne-Marie de VILAINE.

COLLABORATEURS :

Robert BARRAT, Jean BLOCH-MICHEL, J.-L. BORY, Jean-Claude BRISVILLE, Michel DESBRUERE, Jean DUVIGNAUD, Antoine GOLEA, Alfred GROSSER, Dorel HANDMAN, René HERICOTTE, Robert KANTERS, René LEIBOWITZ, Georges LESER, Clara MALRAUX, Raymond THEVENIN, Gabriel VENAISSIN.

DIRECTEUR DE LA REDACTION :
Philippe GRUMBACH

La victoire de Narvik

Dans « L'Express », M. François Mauriac écrit : « Il est grotesque dans cette France où l'on donne à une place de Paris le nom de Narwick et à une promotion celui de Dien-Bien-Phu... ». (1).

Le maréchal Franchet d'Esperey a écrit au sujet du Camerone, fête de toute la Légion, que l'armée préfère entretenir le culte du sacrifice plutôt que celui des victoires. Ceci reste notre affaire.

Mais en ce qui concerne Narvik (et non Narwick), la bataille a été une victoire indiscutable, sinon la seule de 1940. La 13e demi-brigade de la Légion étrangère et la brigade polonaise Bohucz ont, après un débarquement de vive force, enlevé Narvik, avec l'appui des feux de la marine royale britannique, du groupe d'artillerie coloniale du Maroc et de la 6e batterie de D.C.A. légère.

Elle a permis d'acculer les troupes de montagne allemandes, troupes d'élite, jusqu'à 15 kilomètres de la frontière suédoise ; les Britanniques, les Français, les Polonais et les Norvégiens se disposaient à les refouler en Suède quand, en raison des revers subis en France, la marine royale a reçu l'ordre de réembarquer le corps expéditionnaire.

Cette opération s'est faite à l'insu de l'ennemi : l'arrière-garde, composée du 1er bataillon de la 13e et d'un bataillon polonais, s'est retirée sans que l'ennemi s'en aperçoive, si ce n'est douze heures après notre réembarquement.

GÉNÉRAL R. MONCLAR,
Compagnon de la Libération, de la 13e demi-brigade de la Légion étrangère.

(1) F. Mauriac citait le livre de J. Dutourd.

Le temps de la colère

Il est proprement stupéfiant de voir mis presque au dernier rang par vos lecteurs le critère démographique (natalité) alors que votre journal a souvent montré, sous la signature autorisée d'Alfred Sauvy, que ce critère (qu'il serait ridicule de considérer seul, bien entendu) est certainement le test le plus important *pour les pays économiquement développés.*

Le résultat de ce sondage n'est d'ailleurs pas étonnant si l'on songe qu'une grande partie des réponses vient certainement des classes d'âge si justement dénoncées par M. Duverger, que je tiens d'ailleurs à féliciter pour son excellente intervention.

Je crois aussi profondément qu'arrivent à l'âge des responsabilités des hommes jeunes hostiles à tout verbalisme, étrangers à l'esprit « malthusien », persuadés qu'un « pessimisme actif », ou mieux un véritable réalisme *à base de générosité*, mais sans illusions, est la seule position valable face aux problèmes de notre temps.

Le temps de la colère va venir qui balaiera les rites, les mensonges (« nous sommes en avance sur le calendrier »), les formules et les rodomontades (« la riposte sera prompte et sévère »), etc.

Non, la France n'est pas en déclin ! Il suffit de l'avoir parcourue, attentif aux pulsations profondes. La France a beaucoup d'atouts non pas pour devenir je ne sais quel « 4e Grand », mais pour contribuer à résoudre dans une Europe *ouverte* les vrais problèmes de notre temps et répondre ainsi au défi de l'Histoire.

Nous n'avons pas besoin d'habiletés juridiques — ces fragiles remparts (voir le statut de l'Algérie qu'on nous prépare !) — mais de vérité... et de véritables hommes d'Etat.

F. G.
(Le Havre.)

La santé des soldats d'Algérie

A la suite de notre article sur la santé des soldats d'Algérie, nous avons reçu de très nombreuses lettres de médecins actuellement mobilisés nous signalant tel ou tel fait particulier à leur secteur.

Nous croyons pouvoir affirmer que de réels efforts sont accomplis en ce moment par le Service de Santé sur plusieurs points. Pour qu'ils soient efficaces, nous demandons à nos correspondants de bien vouloir toujours préciser s'ils nous autorisent à transmettre leurs doléances aux responsables, ce que nous ne pouvons faire sans leur accord, et qui nous paraît cependant hautement souhaitable.

Ainsi seulement eux et nous serons en droit, si d'ici trois ou quatre semaines des fautes graves d'organisation ou de ravitaillement restent à déplorer, de les dénoncer vigoureusement.

Le professeur Brume a de la chance

J'ai beaucoup aimé l'article de M. Jean-Louis Bory consacré à la grandeur et aux misères de notre profession. D'une plume alerte et vraie, avec humour, esprit, votre collaborateur évoque nos difficultés et nos soucis.

Sur un point, cependant, l'exemple choisi par M. Bory ne me semble pas convaincant, puisque aussi bien il s'agit d'éclairer l'opinion sur notre situation : le professeur Brume est agrégé, enseigne les lettres, français, latin, grec en classe de première. Il est célibataire et il gagne 90.000 francs. Ce n'est certes pas « le Pérou » et je pense avec M. Jean-Louis Bory que ses titres et sa fonction devraient lui assurer une rémunération plus élevée. Mis en parallèle, cependant, mon cas personnel — et celui de beaucoup d'autres — est plus tragique.

Je suis professeur certifié. J'enseigne les lettres, français, latin, grec en classe de première comme M. Brume. Ancienneté : 7 ans 1/2. Je suis marié avec deux enfants et je gagne 67.055 frs (traitement + allocations familiales deux enfants). M. Brume rêve d'un voyage en Grèce et moi d'aller au théâtre voir jouer « Requiem pour une nonne ».

G. DRIEU LA ROCHELLE,
Professeur (Paris).

Le droit à la vérité

Plusieurs correspondants nous signalent l'angoisse dans laquelle sont plongées les familles des soldats d'Algérie lorsqu'une action meurtrière est rapportée. En l'absence d'informations officielles, une affaire aussi douloureuse que l'embuscade où périrent le dimanche 23 septembre 21 soldats français, a été située par les uns à Thiers, par les autres à Tablat. Certains journaux ont indiqué que les victimes étaient originaires de l'Est, les autres parlaient du Bordelais.

C'est traiter vraiment avec indécence les mères, les pères, les épouses, que de ne pas leur faire l'honneur d'un communiqué officiel scrupuleux, remis à la presse dans les délais les plus rapides, et auquel celle-ci puisse, ainsi que ses lecteurs, faire crédit.

Crainquebille répond

A propos de votre article concernant la profession des fruits et légumes que j'ai le redoutable honneur de représenter et de défendre avec une équipe de collègues, Crainquebille comme moi dans la Haute-Garonne, je voudrais faire les observations suivantes.

Notre marge bénéficiaire est en moyenne de 20 % et non de 35 % comme vous le dites : nous protestons quand vous écrivez que nous n'avons aucun intérêt à marchander, je crois que vous posez mal le problème quand vous dites que tout achat bon marché représente un bénéfice plus restreint pour nous, vous semblez oublier que nous vendons de la marchandise périssable et que lorsque nous achetons 100 kilos de marchandises, nous n'en revendons bien souvent que 90.

Nous préférons par conséquent :

1° Que l'achat soit bon marché parce que le déchetage revient bien moins cher;

2° Parce que nous n'oublions jamais que nous sommes fonction du pouvoir d'achat de la grande masse des consommateurs, qui va s'amenuisant quand nos prix montent.

Nous protestons encore contre cette vieille appellation « d'intermédiaires » dont on veut nous affubler. Pour nous, l'intermédiaire est celui qui n'a pas sa place dans l'organisation distributive de l'économie.

(...) Vous dites d'autre part que nous revendiquons avec acharnement et que nous exigeons notre rendez-vous de septembre : nous ne revendiquons rien et nous n'exigeons pas de rendez-vous ; nous protestons seulement contre le fait que nous limitant et nous bloquant nos bénéfices, il est immoral que les communes, les départements, le gouvernement nous augmentent sans arrêt nos impôts depuis plusieurs années. Que le blocage se fasse et nous n'y sommes point hostiles, mais qu'il se fasse à tous les échelons. Et si l'on veut limiter les bénéfices, pourquoi contrôler et réglementer simplement les détaillants et laisser la bride sur le cou aux grossistes, importateurs et autres ?

Je suis prêt à collaborer, avec les humbles moyens dont je dispose, pour que votre journal continue à dire la vérité et à crier bien haut ce que nous pensons tout bas.

FÉLIX,
Secrétaire général du Syndicat des Détaillants en Fruits et Légumes de la Haute-Garonne.

Vive Kid Ory

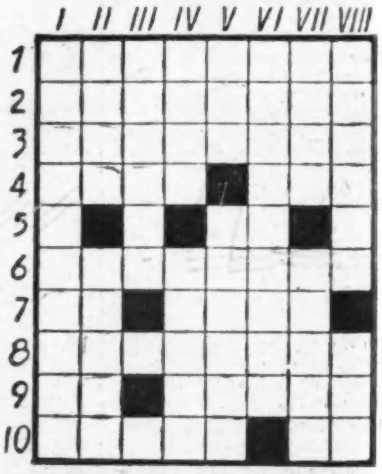
Il est facile, monsieur le critique de jazz, de faire de l'ironie sur des choses que l'on ne comprend pas ; dire de Kid Ory qu'il est un musicien « corny » est tout simplement ridicule ; d'ailleurs, pour trouver de la classe au Bechet actuel !...

Le jazz New-Orleans à l'état pur est une musique essentiellement collective ; pas une musique de soliste, ne l'oubliez pas ; les parties de trombone de Kid Ory avec le Hot-Five passent partout pour des modèles du genre.

Savez-vous ce que c'est que le swing ? J'en doute fort, parce que, si l'orchestre de Kid Ory ne swingue pas avec la section rythmique qu'il possède, alors !...

P. FURGEROT,
membre du Hot Club de France.

Mots croisés N° 51



Horizontalement. — 1. Désignée par une des dernières lettres. — 2. Dominèrent des chefs, au Parlement. — 3. En grand nombre, dans les nefs. — 4. Bien avant les Châtiments. Fait prendre. — 5. Ne conduit bien qu'en plein jour (symbole). — 6. Etats peut-être agréables, mais peu compatibles avec la productivité. — 7. Désigne la matière d'un veau. Souvent préférée à la violence. — 8. Doublement apprécié par un financier corse. — 9. Revient souvent dans un compte d'apothicaire. Hôtel remplacé par un institut. — 10. Ont un point d'inflexion. Sépara Paul de Virginie.

Verticalement. — I. On s'en donne, faute d'en avoir. — II. Vous pouvez le perdre, tout en sachant où il est. Conteste, sans courtoisie. — III. N'est pas public, à la ville. — IV. Ont fait l'objet d'un retranchement. Loué. — V. Logement qui ne nécessite pas de permis de construire. Se lisait sur d'anciens compartiments. — VI. Dont les cristaux sont d'origine céleste. — VII. Fait faire du mauvais sang. N'a plus son sous-préfet, dans la Gironde (sans l'article). — VIII. S'apparentent à l'hévéa. N'autorise pas le marchandage.

	I	II	III	IV	V	VI	VII	VIII
1	R	E	T	R	A	I	T	E
2	E	T	A	I	N	■	A	V
3	S	E	S	T	E	R	C	E
4	T	■	S	A	V	O	I	R
5	A	G	E	■	R	I	T	E
6	U	R	■	D	I	S	E	S
7	R	E	P	O	S	■	M	T
8	A	L	L	U	M	E	E	■
9	N	E	■	T	E	R	N	E
10	T	E	T	E	■	E	T	C

Solution du N° 50

ÉTABLISSEMENTS
G. ECREPONT
Textiles bruts et manufacturés
Toiles à drap - Linge de Maison
16, av. de la République
PARIS - XIe

Composition de TYPO-ELYSEES
91, avenue des Champs-Elysées - PARIS
Tirage des I.P.R. (R. Séguin) 10, r. du Faub.-Montmartre, PARIS

LES AFFAIRES FRANÇAISES

LA SEMAINE

L'opération camouflage

60 personnes blessées dimanche à Alger, 9 soldats de la IVe D.I.M. abattus dans une embuscade, 23 soldats, des jeunes appelés, tués dans la poursuite des assaillants... Et il ne reste plus qu'un mois avant la réunion de l'O.N.U. (12 novembre) où le gouvernement français devra plaider le dossier algérien de la France.

Une lourde hypothèque pèse sur ce dossier : l'échec, aujourd'hui évident, de la politique menée par le ministre résidant en Algérie, échec qu'admettent un grand nombre des anciens partisans de cette politique et qui pousse des secteurs de plus en plus larges des milieux patronaux à souhaiter une liquidation rapide de l'affaire « Algérie ». Liquidateurs spécialistes proposés : Antoine Pinay ou Edgar Faure.

● Le gouvernement se refuse fort justement à ce défaitisme. Le dossier algérien est plaidable, estime-t-il, il suffit de bien le présenter.

Ainsi s'explique le voyage de M. Christian Pineau qui, en compagnie de M. Paye, directeur des affaires politiques d'Algérie, mais aussi de M. Paul Rivet, du musée de l'Homme, qui compte en Amérique latine de très nombreuses amitiés, cherche à persuader le Mexique, l'Argentine, l'Uruguay, la Bolivie, le Guatemala et le Costa-Rica de ne pas se joindre aux pays arabes « au moment où les efforts de la France sont sur le point d'aboutir ».

Ainsi s'expliquent les efforts de M. Robert Lacoste pour qu'aucune publicité ne soit faite au scandale des tortures infligées aux détenus d'Oran. Ainsi se justifie la soudaine découverte d'un complot communiste par lequel on tente d'expliquer toute la rébellion algérienne en espérant que les Etats-Unis, aussi anticolonialistes soient-ils (et M. Foster Dulles vient de le rappeler brutalement) ne pourront faire autrement que de soutenir la France quand il s'agit d'endiguer une nouvelle menace communiste.

La décision du gouvernement français est donc prise. Il ne s'agit pas d'améliorer le dossier algérien : il s'agit simplement de le truquer, de camoufler la réalité pour gagner du temps.

● En un mois cependant, si toutes les erreurs commises ne peuvent être réparées, on aurait largement le temps d'appliquer les décisions saines et courageuses qui permettraient à la France de se présenter le front haut devant les Nations Unies.

Au lieu de se borner à étudier la redistribution de 80.000 hectares de terre à des fellahs qu'on n'est pas sûr de pouvoir protéger de la terreur rebelle, on pourrait s'appliquer enfin à modifier le climat, à rétablir la confiance ; au lieu de chercher à faire le silence sur leurs crimes, on pourrait châtier sévèrement les tortionnaires d'Oran. On marquerait ainsi d'une manière nette et décisive que la France n'a pas besoin d'une pression de l'opinion publique internationale pour suivre en Algérie la politique que lui dictent ses traditions comme ses intérêts les plus évidents.

● A Paris cependant, le Parlement a fait mardi, sans histoire, une fausse rentrée. Pour préparer la vraie rentrée, qui suivra le congrès radical, M. Guy Mollet et les stratèges qui l'assistent ont mis au point leur tactique. Voici comment « l'opération remaniement » pourrait se dérouler dans les semaines qui viennent : l'Assemblée inscrit à son ordre du jour un débat sur l'abrogation de la loi Barangé, avec l'accord de la plupart des ministres (qui ont été consultés cette semaine, par une lettre personnelle du président du Conseil, sur leur attitude en cette matière). L'abrogation est repoussée, malgré le vote favorable des socialistes. Dans le même temps, d'importantes mesures de « relance » européenne sont proposées au Conseil des ministres, provoquant la démission des républicains-sociaux. L'hypothèque levée au Parlement et le terrain déblayé au gouvernement, rien ne s'oppose plus alors à l'entrée triomphale du M.R.P., représenté par Robert Lecourt, Maurice Schumann et Paul Coste-Floret, au sein du gouvernement Mollet.

ALGÉRIE

L'heure des vrais problèmes

(De notre envoyé spéc. Jean DANIEL)

DIMANCHE soir, Alger vivait l'euphorie des derniers jours d'été. Oui : l'euphorie ; car malgré le conflit, la mobilisation, le couvre-feu et l'angoisse, la vie continuait, grouillante et intense, dans les artères centrales de la capitale.

Selon la coutume algéroise, après le bain de mer, on s'installe au milk-bar, rue d'Isly, pour prendre un « crépone » (sorbet) ou à la cafeteria, rue Michelet. Il y a eu soudain dans les deux cafés, des morts, des blessés, des décombres. En plein centre de la ville et dans des quartiers que l'on croyait bien à l'abri des terroristes. Mon chauffeur de taxi me disait le matin même : « *Mais non, on ne craint rien ici, ils se tuent surtout entre eux : à Belcourt et à Bab-el-Oued. Rue d'Isly et rue Michelet, on ne craint rien.* »

Depuis dimanche soir, le sentiment d'insécurité aura ainsi gagné tous les secteurs. Sans doute, pour ce peuple qui ne peut vivre que dans la rue et sur les terrasses des cafés, la vie reprendra-t-elle ; comme elle reprend d'ailleurs, miraculeuse, dans un douar ratissé : en Algérie, on peut assister à ce surprenant phénomène qu'est la vitalité dans le malheur. Mais ce ne sera plus la même vie.

Quand ?

Le grand fait nouveau, c'est la réaction des Algériens devant la mort. Après ces horribles attentats, dimanche soir, où les victimes — toutes civiles — comportaient nombre de femmes et d'enfants, la réaction a été singulière : j'ai vu des gens atterrés, non indignés. Ce soir-là, les hommes horrifiés ne réclamaient pas vengeance. Ils demandaient : « *Quand va finir ce carnage ?* » A force de malheurs, ils avaient compris que le carnage ne peut faire cesser le carnage. Tout récemment, à Chréa, à Saint-Arnaud, les opérations n'ont pas été payantes malgré leur démesure. Il faut le constater : on ne peut plus punir en Algérie ; on se venge. On ne châtie pas les coupables ; on lave le crime dans le sang d'irresponsables. Avant, c'était avec l'espoir que le terrorisme diminuerait. Aujourd'hui, on sait que le crime suscite la vengeance, laquelle à son tour ne suscite que le crime. La population des deux communautés se demande alors jusqu'à quand cela va durer. Des Français et des musulmans que j'avais vus il y a quelques semaines encore fanatisés se demandent où on les conduit.

Instructions secrètes

Il faut dire que l'optimisme de M. Lacoste, qui en France fait hausser les épaules, est trouvé odieux en Algérie, par ses anciens partisans euxmêmes. Le ministre résidant n'a pas conquis les musulmans ; il s'en faut. Mais il sait maintenant qu'il a déçu les Européens. Les ultras le traitent de « faux dur » ; les libéraux sont passés purement et simplement à l'hostilité. Les journaux « Oran Républicain », « L'Espoir », et l'hebdomadaire catholique « L'Effort Algérien » sont d'une sévérité implacable à son égard. Les socialistes algériens ne paraissent avoir d'espérance que dans le conflit qu'on leur dit exister entre le président Guy Mollet et le ministre résidant. Le directeur d'un journal libéral, pour me donner la preuve de ce conflit, m'a montré les instructions reçues par le directeur de l'Agence France Presse à Alger, interdisant de publier une déclaration de M. Lacoste (faite naturellement, comme d'habitude, à un journal de droite) où ce dernier proclamait qu'il ne négocierait jamais.

Les socialistes d'Alger s'agitent d'ailleurs et s'aperçoivent que M. Lacoste les a frustrés du rôle qu'on attendait d'eux dans une telle période. Un étudiant socialiste, qui revenait de Paris, a informé sa Fédération de la réunion au cours de laquelle le président du Conseil a demandé aux étudiants socialistes « *Faites-moi confiance, je négocierai en Algérie* ». C'est un fait : M. Lacoste a échoué et cela est beaucoup mieux établi à Alger qu'à Paris.

L'évolution des Français d'Algérie se manifeste aussi par d'autres signes. Après sa récente prise de position, M. Jacques Chevallier a reçu plusieurs centaines de lettres. Le maire d'Alger demandait qu'on discutât « *avec ceux qui n'étaient pas d'accord* ». A sa grande surprise, et contrairement à l'usage, seuls, trois de ses correspondants l'injurièrent. Quant à M. Farès, les réactions qu'il a suscitées le dépassent visiblement. Depuis que l'ancien président de l'Assemblée Algérienne, « ami de la France » s'il en fut, et modéré s'il en est, s'est rallié au F.L.N., il ne fait que recevoir des visites de ses anciens collègues *européens* de l'Assemblée Algérienne. Ses visiteurs lui disent leur « tristesse », leur « déception », mais aussitôt après affirment que s'il s'agit de discuter avec des hommes comme lui, Farès, alors cela change tout, on peut voir, on pourra peut-être s'entendre, etc. On m'a même affirmé à Alger que parmi les hommes devenus « réalistes », M. Borgeaud tient une bonne place. Tout cela vient de la pression sourde mais tenace de l'opinion publique qui, fait nouveau, ne s'exerce plus du tout dans le même sens. En fait, on entend de plus en plus en Algérie les Européens se poser les vrais problèmes : ceux de leur coexistence future avec la communauté musulmane. Il n'y a aucun doute qu'ils ont espéré en la force et qu'on a tout fait pour les encourager dans cette espérance. Un moment, ils ont interprété l'échec de la solution de force comme une mauvaise volonté métropolitaine. L'armée, selon eux, « pacifiait » alors qu'il fallait « réprimer ». Puis, devant les spectaculaires faillites de certaines répressions, ils finissent par être prêts à réexaminer les problèmes.

Questions sérieuses

Je m'en suis bien aperçu en revenant du Maroc. Les Français d'Algérie m'ont tous posé à peu près les mêmes questions : *Comment les intérêts des Français sont-ils défendus ? La langue arabe est-elle obligatoire ? Les fonctionnaires français ont-ils été licenciés ? L'islamisation du pays est-elle poussée à outrance ? Et dans un sens anti-français ? Comment s'adaptent les minorités juive, espagnole, etc. ? La crise économique provoque-t-elle une anarchie ? Le drapeau français flotte-t-il encore en certains endroits ? Lorsqu'il y a une rixe dans la rue entre un Marocain et un Français, est-ce que*

→

LES ATTENTATS D'ALGER (1)
« Faites-moi confiance... »

(1) Une victime, les jambes broyées, est emportée par les pompiers.

FAITES CONFIANCE aux
REPRESENTANTS,
AGENTS TECHNIQUES COMMERCIAUX
INSPECTEURS DES VENTES
qualifiés, formés par
L'ECOLE POLYTECHNIQUE DE VENTE
Directeur : Jean-Charles LEPIDI
Ecrivez-nous pour vos postes à pourvoir. Aide de placement absolument **GRATUITE** du Service Social des Anciens de l'E.P.V. 71, rue de Provence PARIS - Tél. PIG. 64-47

JUGEMENTS

Deux opinions sur le Gouvernement Guy Mollet

● *Dans une lettre adressée au grand journal conservateur « THE TIMES », le député britannique John S. Maclay (conservateur) proteste cette semaine contre l'opinion que nombre de ses compatriotes se font de la France et de son gouvernement actuel.*

« EN marge de la crise de Suez, des opinions surprenantes ont été exprimées sur la France par des citoyens de notre pays.

Un nombre considérable de personnes, de droite comme de gauche, semblent croire que la France se trouve dans une situation économique désespérée et gouvernée avec faiblesse ; mais qu'elle est néanmoins en faveur d'une agression contre l'Egypte, et ce à seule fin de conserver son chancelant empire colonial.

Toute personne impartiale partageant cette opinion devrait commencer par étudier ce qui se passe dans la province française, notamment dans le Nord et dans l'Est. La France est en pleine prospérité. Sa production a augmenté de près de 9 % en 1955 et les résultats de cette année révéleront une augmentation du même ordre. Dans l'industrie, les relations entre ouvriers et employeurs sont, pour le moment, satisfaisantes. De sérieux goulots d'étranglement existent, la menace d'inflation est réelle, mais dans l'ensemble la France peut, dans ce domaine, soutenir la comparaison avec tous les autres pays d'Europe occidentale, Grande-Bretagne comprise. Quant au gouvernement, si l'administration peut servir de critère, il est tout aussi bon. Les routes et chemins de fer peuvent soutenir la comparaison avec ceux de n'importe quel autre pays ; les grandes industries sont bien gérées. La France, quoique tardivement, reprend confiance en elle-même.

Ni colonialistes ni bellicistes

Dans le domaine de la politique étrangère, le gouvernement actuel semble jouir du soutien de l'ensemble de la nation, à l'exception des communistes. Il est tout simplement étonnant d'entendre qualifier les dirigeants français de « bellicistes ».

Les leaders actuels de la France sont en fait des sociaux-démocrates. Il est donc peu probable qu'ils soient en faveur de la guerre. Les décrire comme des « colonialistes » est encore plus fantastique. Ces hommes représentent les mêmes forces de progrès qui, en Tunisie et au Maroc, ont déjà rompu avec le passé et qui poussent aujourd'hui au self-government dans les vastes territoires français au sud du Sahara. En Algérie, où la population est mixte, la difficulté du problème doit être reconnue. Mais déduire de l'actuelle lutte contre les rebelles, largement aidés par l'étranger, que les dirigeants français sont réactionnaires ou engagés dans une guerre sans espoir contre « la vague montante de l'avenir », c'est une fois de plus ne pas tenir compte des faits.

Ce que les actuels dirigeants français combattent, c'est le racisme et une forme extrême et passionnelle de nationalisme. C'est la montée de ces forces sinistres au centre du Moyen-Orient qui éveille d'amers souvenirs chez tout Français. C'est pourquoi la France — à la différence, je le crains, de l'image de la Grande-Bretagne qu'a donnée un récent débat aux Communes — est virtuellement unie, si l'on fait abstraction des communistes.

Regrettable

Unie en vue de quoi ? Certainement pas de la guerre. Mais fermement unie en faveur d'une résistance ferme, continue et totale à toutes les formes d'agression, qu'elles se déguisent en nationalisme ou en despotisme éclairé. Il s'ensuit que les Français sont résolument opposés à l'effort manifeste du colonel Nasser pour profiter de la position géographique de son pays et dicter sa volonté non seulement aux démocraties occidentales, mais aussi, si possible, à tout le monde arabe. Au surplus, en bons logiciens, les Français disent qu'il faut montrer sa force pour n'avoir pas à s'en servir.

Dans ces conditions, des critiques comme celles auxquelles je me référais plus haut sont extrêmement regrettables. Ne devrions-nous pas tout faire, au contraire, pour donner à notre plus proche allié le plus large soutien bipartisan ? »

★

● *Il y a un mois, un grand quotidien allemand (« DIE WELT », de Hambourg) appelait ses lecteurs à « ne pas sous-estimer la France » (v. « L'Express » du 7 septembre). Cette semaine, le même journal (toujours sous la signature de Gert von Paczensky, son correspondant à Paris) dresse un bilan des sept mois de gouvernement Guy Mollet :*

« LES Français sont traditionnellement divisés lorsqu'il s'agit de savoir où gît l'intérêt national. Cela ne les empêche pas de se sentir actuellement trahis dans leurs intérêts. Aujourd'hui, moins que jamais, les Français ne peuvent avoir le sentiment d'être bien gouvernés. Les deux promesses les plus importantes du gouvernement — pacifier l'Algérie et humilier l'Egypte — n'ont pas été tenues.

Guy Mollet ne peut pourtant vraiment pas se plaindre que la droite lui ait mené la vie dure. Pour ne pas pousser la gauche à l'union avec les communistes, la droite a fait preuve d'une remarquable retenue. Elle a été contrainte à cette retenue par la pression des événements, et non par une soudaine bienveillance à l'égard du gouvernement.

Un prix élevé

Le fait est pourtant que le chef du gouvernement n'a pas profité de la liberté qui lui était laissée, pour imposer, conformément au vœu des électeurs, une politique algérienne libérale. Il n'a même pas sérieusement tenté d'exploiter la chance qui lui était offerte. Il s'est incliné devant les menaces de l'extrême droite : l'apôtre de la paix est devenu l'homme de la guerre d'Algérie.

Mollet a ainsi enlevé à la droite un prétexte pour le combattre. Mais sa politique inflige à la France, qui n'est pas encore remise de la saignée indochinoise, une nouvelle plaie ouverte. Il est encore impossible de calculer le prix qu'il en coûtera au pays. Il est seulement certain que ce prix sera élevé.

Ce revirement, qui pèse lourdement sur l'avenir de la France, rapporte indéniablement à Guy Mollet une apparence de stabilité. Apparence, car la France ne peut espérer la tranquillité et la guérison tant qu'elle n'aura pas résolu ses problèmes coloniaux. Elle ne pourra s'attaquer aux urgentes réformes de structure, à la modernisation de l'économie et de la société, tant qu'elle traînera le boulet colonial à son pied. Guy Mollet a donc été entièrement fidèle à la tradition à laquelle sacrifiaient tous ses prédécesseurs : c'est une fois de plus le règlement des problèmes les plus importants que l'on a ajourné.

Mais il vient toujours un moment où toute nouvelle fuite devant les décisions devient impossible, et où les décisions doivent être prises dans des conditions pires que jamais. C'est vers ce moment que s'achemine lentement le cabinet Guy Mollet.

Sursis

Il n'est toutefois pas encore parvenu à son point de chute. La droite ne peut rêver mieux que de laisser mener la guerre d'Algérie par un gouvernement à direction socialiste. Elle ne peut rêver mieux que de voir ce gouvernement socialiste défendre le blocage des salaires contre les syndicats qui s'agitent. Et l'affaire de Suez est venue à point nommé pour calfeutrer les crevasses qui menaçaient de s'ouvrir dans cette unanimité parlementaire qui va de la gauche aux modérés. Sans doute l'affaire de Suez peut-elle devenir dangereuse, à longue échéance, car la différence est trop grande entre la fermeté du langage et la maigreur des succès de la diplomatie française. Pour le moment, toutefois, les Français, dans leur déconvenue, s'en prennent moins au gouvernement qu'aux alliés, et les hommes politiques français exploitent amplement cette colère contre l'étranger.

Reste le débat budgétaire, qui promet d'être particulièrement mouvementé cette année. Mais ici encore, les candidats à la succession de Mollet préféreront laisser au cabinet actuel le soin d'imposer un budget dont l'impopularité est assurée.

En outre, le projet de Guy Mollet de faire voter l'Euratom plaît tant à la « droite européenne » qu'elle sera amplement disposée à le payer un certain prix. Le chef du gouvernement français a donc une bonne chance de survivre aux tempêtes d'automne. Il lui appartient de profiter au moins de cette chance-là. »

→

la population prend parti systématiquement et injustement pour le Marocain ? Bref, peut-on vivre avec les Arabes quand ils sont le nombre et la force ?

Dans chacune de mes réponses, mes interlocuteurs puisaient soit des espérances, soit des craintes pour leur avenir en Algérie. Mais on discutait enfin des problèmes importants et l'on s'apercevait que l'on avait perdu du temps et que l'on était encore en train et dramatiquement d'en perdre.

Le second fait nouveau en Algérie, c'est aussi, sans aucun doute, la pression de l'opinion musulmane. Ce même dimanche soir était aussi la veille de la rentrée scolaire. Je me trouvais dans les locaux de cette admirable réalisation française qu'est le lycée franco-musulman de Ben Aknoun, près d'Alger. Un modèle de ce que devrait être l'enseignement dans l'Algérie de demain. Le proviseur, un professeur agrégé, en est musulman. Il y a près d'un millier d'élèves musulmans. On sait que le F.L.N. avait décrété la grève scolaire qui d'ailleurs devait être observée, au moins à Alger, d'une façon absolue. Lundi matin, le lycée franco-musulman n'a donc ouvert ses portes que pour accueillir des professeurs désœuvrés. Or, j'ai rencontré de très nombreux parents d'élèves, nationalistes qui, par crainte mais aussi par discipline, ont respecté les consignes de grève, mais qui me disaient en même temps avec netteté l'impopularité de ces consignes, et combien elles leur semblaient, à eux, inopportunes et maladroites. En Algérie, les parents doivent fournir un certain nombre de certificats de scolarité pour percevoir leurs allocations familiales. Les allocations sont en effet, là-bas, non pas une prime à la natalité, mais un sursalaire et il arrive souvent que le montant des allocations familiales soit supérieur au salaire. Lorsqu'un ouvrier algérien privilégié gagne 40.000 fr. par mois, il n'est pas rare que sur cette somme entre 15 et 22.000 fr. proviennent des allocations familiales. Sans certificats de scolarité, les ouvriers algériens peuvent en être réduits à leur salaire net. La Centrale Syndicale Algérienne pourrait alors ordonner une grève générale des travailleurs musulmans dont les conséquences peuvent être dramatiques. Or, devant cette politique du pire, la pression de l'opinion musulmane a été telle que d'une part la grève n'a pas été observée dans certaines régions de l'Oranie et du Constantinois, d'autre part le F.L.N., envisagerait de l'interrompre.

Inquiétudes musulmanes

Les musulmans m'ont eux aussi posé sur le Maroc des questions révélatrices. Il ne fait pas de doute que la forme et le contenu du discours du sultan Mohamed V à Oujda ont fait, en Algérie, une impression profonde. Au fond, les Algériens qui font principalement aujourd'hui les frais de l'insurrection, sont prêts à recevoir certaines invitations au réalisme et à la sagesse politique. Mais ces invitations ne peuvent leur être adressées que par des hommes, mulsumans ou français, en qui ils ont confiance. Les questions que les nationalistes musulmans m'ont posées sur le Maroc sont de cet ordre : *Est-ce que la sécurité est rétablie ? Le chômage a-t-il augmenté ? La révolution marocaine apparaît-elle nationale ou prolétarienne ? Quels sont les programmes des partis politiques ? Est-il vrai qu'il y a de nouveaux féodaux musulmans ? Est-il vrai que non seulement des capitaux français, mais des capitaux marocains fuient le Maroc ? etc...*

Avenir avec la France

C'est qu'il y a maintenant parmi les élites musulmanes un nombre croissant d'éléments conscients de ce que, comme dit le sultan Mohamed V, les problèmes ne finissent pas avec l'indépendance, ils commencent. L'autonomie de la future République Algérienne leur apparaît comme une étape indispensable à leur dignité, mais seulement comme une étape. Ils savent que les passions qu'ils ont déchaînées dans les masses rurales ne pourront plus être maîtrisées par le simple bénéfice du pouvoir. Le sort de ces millions d'hommes qu'ils ont éveillés à la revendication prolétarienne, devra

LE DERNIER MOT

A la suite d'une discussion politique qui s'était prolongée fort avant dans la nuit, un conseiller général des Deux-Nièvres se sépara enfin de son interlocuteur à la porte d'un café. « Attention aux peaux de bananes ! » recommanda l'électeur sur un ton qu'il voulait prophétique. « Ne vous en faites pas, j'ai un boîtier Wonder », répliqua l'homme politique, qu'on ne prend pas sans vert. La pile Wonder ne s'use que si l'on s'en sert.

être considérablement amélioré. Pour cette amélioration, il faudra des cadres et des capitaux que seule la France peut fournir. Les Tunisiens et les Marocains l'ont dit clairement aux Algériens : il ne faut pas s'attendre au fameux « rush » des capitaux anglais, américains, ou russes. Ces capitaux ne s'investissent que dans des pays où la confiance est rétablie, c'est-à-dire bien des années après l'indépendance. Il faut donc dès maintenant concevoir un avenir avec la France, et pour cela faire des concessions.

Ce ne sont évidemment pas des problèmes que les combattants des maquis, préoccupés d'attentats et d'embuscades, se posent. Ce sont des inquiétudes que des élites expriment ouvertement. Le drame est que, même chez ces élites, ces sages inquiétudes disparaissent dès que parvient — et c'est le lot quotidien — un récit de répression, d'injustice ou de haine. Alors les plus occidentaux, les plus conscients, les plus responsables, sont jetés dans un aveugle extrémisme. On sait peu qu'avant la position spectaculaire de M. Farès, l'ancien président de l'Assemblée Algérienne avait perdu son oncle, M. Daoudeddine Tayeb, dans d'atroces conditions. M. Daoudeddine avait été arrêté, interrogé et torturé à mort le 11 juin 1956. On sait peu aussi que M. Farès a été encouragé dans ses protestations contre les égarements de la répression par des colons français.

Mgr Duval

Pourtant le désespoir n'a pas encore transformé la révolution algérienne en conflit racial ou religieux. L'opinion musulmane a été frappée par toutes les arrestations d'Européens faites en Oranie sous le couvert de « complots communistes ». Les personnes arrêtées ont été — cela est désormais établi — torturées dans des conditions qui viennent de provoquer une enquête du gouvernement français, dont se sont occupés MM. Mairey, directeur de la Sûreté Nationale, et Wybot, directeur de la D.S.T., spécialement envoyés en Algérie. Mais en plus, ce « complot » a donné naissance à un phénomène maccarthyste qui n'est pas à l'honneur de l'administration de M. Lacoste : des hommes et des femmes ont été arrêtés non pour leur activité actuelle, non pas même pour leur appartenance actuelle au Parti communiste, mais pour leur appartenance *ancienne* au P.C.A.

La communauté des victimes prévient le conflit racial. Ce qui prévient le conflit religieux, ce sont des attitudes comme celle de Mgr Duval, archevêque d'Alger. Au dernier Congrès de l'Union des Commerçants Musulmans Algériens — officieusement ralliée au F.L.N. — le nom de l'archevêque d'Alger a suscité une ovation interminable parce que les orateurs lisaient la condamnation par le prélat des activités contre-terroristes.

En somme l'heure est venue des vrais problèmes ; et l'on peut dire qu'il devient criminel de retarder cette heure. Le sort des Français d'Algérie, l'orientation française de l'Algérie future se jouent aujourd'hui. Il est temps de profiter de l'exceptionnelle conjonction des pressions de deux opinions publiques désormais en mouvement. Un renversement de la politique algérienne peut permettre encore, malgré toutes les erreurs, d'orienter vers le réalisme les hommes qui seront, qu'on le veuille ou non, nos associés de demain.

PARTIS

Les radicaux à Lyon

Le spectacle que paraît devoir offrir, à partir de jeudi prochain, à Lyon, le 52e Congrès National de ce parti, consacrera sans doute une rupture complète avec un passé aimable peut-être, mais révolu.

D'abord, on n'y lira plus de rapports : tous ont été imprimés et distribués avant le Congrès ou le seront dès sa première séance. Le temps ainsi gagné sera employé à d'utiles discussions sur les problèmes de fond.

L'attitude arrêtée par la grande majorité des fédérations départementales en vue du Congrès garantit, d'autre part, que la fameuse querelle de la « Direction collégiale », autour de laquelle certains menaient grand bruit depuis des mois, n'aura pas lieu. L'opération avait un but très précis : « coiffer » l'actuelle direction animée par P. Mendès France.

Pas dupe

Si cette bombe a fait ainsi long feu, avant l'heure fixée pour son explosion, les radicaux en sont redevables à la perspicacité du président Herriot, qui a constamment soutenu l'effort de rénovation poursuivi depuis dix-huit mois pour rendre au radicalisme son orientation traditionnelle vers les réformes et le progrès social. Initiateur de cet effort, M. Herriot n'a pas un instant été dupe d'une manœuvre dirigée en fait contre l'actuelle direction valoisienne. Son souci de préserver l'unité de son parti et les conditions d'une action dynamique s'inspirait, au surplus, de la tradition : la formule collégiale heurte la conception politique majoritaire qui est l'un des fondements de la doctrine radicale (d'où, par exemple, sa position très ferme en faveur du scrutin d'arrondissement).

Le président Herriot et sa Fédération du Rhône ayant ainsi donné le ton, les organisations départementales les plus importantes et les plus nombreuses se sont prononcées à leur tour dans le même sens. Ainsi, la Fédération des Bouches-du-Rhône, à l'invitation de son président, M. Milani, dénonçait-elle comme une manœuvre « visant à arrêter l'élan du parti vers le renouveau et à le replacer dans un climat de stagnation et de compromis », la tentative des minoritaires.

L'échec

Ces derniers ne parvenaient même pas à rallier leurs propres organisations, puisque la Fédération des Côtes-du-Nord, présidée par le sénateur Cornu, inspirateur de l'opération, ne réussissait pas à prendre une décision faute d'un accord entre les deux tendances qui la divisent. De même, la Loire-Inférieure (André Morice), la Seine-Maritime (André Marie), la Corrèze (Henri Queuille), l'Ain (Tony Révillon) et bien d'autres encore.

Aux militants réunis à Lyon, un programme d'action immédiat et concret a été offert comme base de discussion. Cet important travail montre qu'au Congrès les vrais problèmes seront abordés avec une volonté de sérieux et d'efficacité bien inhabituels, malheureusement, dans les délibérations de la plupart des partis. Selon toute apparence, ceux qui, à droite, espèrent que les radicaux consacreront leurs délibérations à la critique véhémente du gouvernement à direction socialiste seront déçus. Les critiques formulées jusqu'ici paraissent devoir revêtir plutôt la forme de suggestions en vue de la poursuite du travail commun. Ainsi la discussion délimitera des lignes directrices et fixera des objectifs. Une première pierre sera apportée à l'édification nécessaire non plus d'un programme, mais d'une doctrine.

Au delà du radicalisme, c'est tout le climat de la gauche française et les conditions mêmes du jeu politique qui pourraient s'en trouver modifiés et rajeunis.

LE PRÉSIDENT EDOUARD HERRIOT
La bombe a fait long feu.

EN 2 MOTS

par Brigitte GROS.

Deux déclarations récentes révèlent combien les positions des militants socialistes et des militants radicaux de la Seine sur l'Algérie se rejoignent.

La secrétaire générale de la Fédération S.F.I.O. de la Seine, Mme Mireille Osmin, vient d'écrire : « Les décisions du Congrès de Lille sont devenues la loi du parti. Nos objectifs : lutte sur deux fronts.

« Nous sommes certains que des mesures contre les ultras colonialistes ne tarderont pas. Mais je crois indispensable de rappeler que le Congrès a demandé au gouvernement de mettre tout en œuvre pour aboutir au cessez-le-feu. Il serait injuste pour nos camarades ministres de croire qu'ils ne s'estiment pas liés par cet appel... »

M. Roger Charny, secrétaire général de la Fédération Radicale de la Seine, vient de déclarer : « Nous devons en Algérie rétablir un climat de confiance entre Français et musulmans. Pour cela, des mesures contre certains Français d'Algérie constituent un préalable indispensable. Après quoi, nous pourrons rechercher une « trêve militaire », et engager des conversations avec des représentants musulmans valables ».

★

M. Gilbert-Jules, ministre de l'Intérieur et député radical de la Somme, vient d'envoyer à tous les préfets une circulaire les enjoignant de le renseigner sur l'état d'esprit des délégués au prochain congrès radical. Pour guider leur enquête, un questionnaire très complet a été établi. Les délégués sont-ils favorables ou défavorables à Mendès France, à la réintégration d'Edgar Faure, à une direction collégiale, à l'action du gouvernement, etc ?

C'est muni des résultats de cette « enquête d'opinion » que le ministre se rendra à Lyon.

★

A Fontainebleau, siège de l'état-major Centre-Europe du SHAPE, diverses cérémonies officielles ont marqué, la semaine dernière, le départ du maréchal Juin et la remise de son commandement au général Valluy. Puis un cocktail privé a réuni les quelque huit cents officiers de six nationalités qui travaillaient sous les ordres du maréchal.

Celui-ci a prononcé une courte allocution. Il dit en substance et avec modestie : « On évoquera sans doute, à propos de la cérémonie d'aujourd'hui, les adieux de Fontainebleau. Mais, à la différence de Napoléon, je ne vous quitte pas après une défaite. Je dirai même que nous avons remporté une grande victoire en parvenant à intégrer et à faire fonctionner de façon satisfaisante un état-major interallié, ce que le maréchal Foch lui-même n'avait jamais complètement réussi ».

★

Le Sultan du Maroc vient de lancer une campagne nationale « de lutte contre l'analphabétisme et l'ignorance ». Il considère, en effet, que l'éducation des adultes est actuellement, dans l'Etat chérifien, aussi urgente que celle des enfants.

Déjà, cinquante sections ont été constituées à travers le pays et des instructeurs bénévoles donnent à la population des leçons de lecture à l'aide d'un manuel en arabe dont le gouvernement marocain a fait imprimer 700.000 exemplaires. Les femmes sont les plus assidues à ces cours.

Ces premiers indices permettent de penser que d'ici cinq ans le pourcentage d'analphabètes marocains — environ 80 % de la population — aura été réduit de moitié. Les Marocains espèrent aussi que cette expérience, tentée pour la première fois dans un pays arabe, servira d'exemple à d'autres nations musulmanes.

B. G.

Après rentrée des classes, complétez les trousseaux de vos enfants, jeunes filles, jeunes gens
CHEZ
HENRI HALPHEN
52, rue de Passy - 16e - JAS. 49-90
Comme toujours
PRIX - CHOIX - QUALITE

AUTOMNE 56
Pardessus importés Depuis 19.900 fr.
Imperméables Depuis 13.900 fr.
Auto-Coat Depuis 16.900 fr.
EXCLUSIVITES
GARY
73, Champs-Élysées, 73
Paris - ELY. 77-76

EUROPE

Pas de quoi pavoiser

LES rapports franco-allemands sortent assurément clarifiés des entretiens tenus la semaine dernière à Bonn par M. Guy Mollet et le chancelier Adenauer. Mais les importantes décisions prises ne comportent pas que des avantages pour l'économie française.

Il faut tout d'abord mesurer la perte que représente le rattachement de la Sarre à l'Allemagne, notamment en ce qui concerne notre approvisionnement en charbon. Si la politique de maintien de la Sarre dans l'orbite économique française avait été poursuivie avec acharnement après 1945, c'était avant tout pour améliorer l'approvisionnement de la France en charbon. L'aspect culturel de l'opération n'était que secondaire. Et pendant dix ans des sommes importantes étaient mises par la France à la disposition des mines de la Sarre. Il ne reste aujourd'hui de cet effort qu'une assurance d'approvisionnement en charbon, portant sur un tiers de la production sarroise. D'autre part, les droits de la France au charbon de la Warndt, extrait de France sous le territoire sarrois, sont limités à 90 millions de tonnes sur une durée de 25 ans. De coûteux investissements des houillères de Lorraine se trouvent ainsi stérilisés.

La Sarre et le canal

En dépit des efforts de nos négociateurs, l'économie française se trouve donc privée d'un élément essentiel de sa puissance. Cette perte était inévitable après le référendum de l'automne dernier. Mais il n'y a pas de quoi pavoiser.

La Sarre, ce n'était pas seulement du charbon ; le territoire en litige était en effet devenu depuis quelques années une tentative de réalisation européenne. Cette tentative ayant échoué, les tenants français de l'Europe se sont rabattus sur la canalisation de la Moselle, considérée comme pierre de touche de la bonne volonté allemande dans la construction de l'Europe. Les Allemands ont alors répondu en posant le problème du canal d'Alsace. Ainsi se trouvaient introduits dans le litige franco-allemand les problèmes de l'équipement de la Moselle, et celui de l'aménagement du Rhin ; nous donnions ainsi à l'Allemagne l'occasion de rogner une partie de nos droits les plus sûrement établis.

En fait, depuis près de deux ans, les négociations franco-allemandes tournent autour de la canalisation de la Moselle. Et c'est en se montrant très réservés sur ce projet que les Allemands ont tiré des négociateurs français des concessions sur tous les autres points.

Si l'aménagement de cette rivière présente de l'intérêt pour une partie de la sidérurgie française, il n'est pas sûr que le bilan d'ensemble de l'opération soit économiquement favorable. Le coût en sera élevé, et sans doute plus en fin de compte qu'il ne l'est prévu ; la rentabilité n'en est pas assurée et dans les projets français eux-mêmes, on doute si fort de l'intérêt économique global du projet, que des modalités de financement particulièrement avantageuses sont envisagées ; il eût été probablement plus utile d'électrifier la ligne de chemin de fer parallèle à la rivière. Quoi qu'il en soit, les Allemands ont accepté de financer le tiers du devis principal, la France en assumant les deux tiers et supportant, en outre, le coût des aménagements portuaires et de l'électrification d'une partie des chemins de fer luxembourgeois.

Bien qu'il soit possible d'espérer que l'expansion économique des régions riches qui l'entourent valorisera l'aménagement de la Moselle, celui-ci constitue actuellement pour l'ensemble de la France, déjà surchargée, une dépense d'un intérêt douteux.

Coup nul sur le canal d'Alsace, en revanche, puisque si les Allemands nous imposent entre 16 et 20 milliards de francs de travaux supplémentaires, ils renoncent aux redevances que nous devions leur verser sur les recettes d'électricité produite par le Rhin.

Au total, on a seulement réussi à limiter les dégâts en ce qui concerne la Sarre. Et l'argument européen n'a pas facilité les pourparlers. La France a consenti des sacrifices importants pour faire progresser l'Europe à six. En contrepartie, l'Allemagne n'a pas offert grand-chose. Cette Europe lui rapporte plutôt, si elle nous coûte.

MM. GUY MOLLET ET ADENAUER
Des sacrifices pour la bonne cause.

COMMUNISTES

Le secret de Yalta

(*D'un correspondant à Belgrade*)

M. NIKITA KROUTCHEV, premier secrétaire du parti communiste soviétique, avait décidé de prendre quelques jours de repos. Ayant eu l'occasion (en 1955 lorsqu'il vint à Belgrade réparer les erreurs de Joseph Staline) d'apprécier les charmes de la Yougoslavie, il décida tout naturellement d'aller y passer ses courtes vacances. Après quatre ou cinq jours fort agréables au cours desquels le maréchal Tito lui fit les honneurs de son pays, M. Kroutchev décida de regagner l'U.R.S.S. Coïncidence : le maréchal Tito souhaitait à son tour prendre quelques vacances et décida d'aller les passer en U.R.S.S. Obligeamment, M. Kroutchev lui proposa une place dans son avion qui devait justement atterrir à Yalta, station balnéaire de la mer Noire, où certainement le chef d'Etat yougoslave pourrait se reposer dans les meilleures conditions. Mme Tito et M. Rankovitch, un des bras droits du maréchal, étaient aussi du voyage.

Nouvelle coïncidence : le maréchal Boulganine, premier ministre soviétique, et le maréchal Vorochilov, chef d'Etat, étaient eux aussi à Yalta. Autre visiteur connu : M. Geroe, premier ministre hongrois. Ce rassemblement de hautes personnalités du monde communiste au bord de la mer Noire n'a rien que de très naturel. Toute la presse soviétique n'a cessé depuis une semaine de l'affirmer.

Désaccord

Mais que s'est-il passé en réalité ?

Un porte-parole yougoslave, au cours d'une conférence de presse tenue cette semaine, l'a expliqué fort clairement : il y a désaccord, a-t-il dit, sur les questions idéologiques entre les deux gouvernements comme entre les deux partis.

Ici s'arrêtent les informations de source officielle. On se montre moins discret dans « les milieux bien informés » de Belgrade où on précise que les Soviétiques semblent peu désireux de poursuivre la politique de déstalinisation dans les démocraties populaires, alors que, pour les Yougoslaves, la continuation de cette politique conditionne le rétablissement des rapports normaux avec les partis communistes de l'Europe orientale.

Ce freinage de la déstalinisation a donné lieu à l'envoi d'une lettre circulaire par le P.C. de l'U.R.S.S. mettant en garde les partis « frères » contre l'imitation exagérée du modèle yougoslave et contre tout desserrement des liens entre l'U.R.S.S. et les démocraties populaires, que les dirigeants soviétiques redoutent en particulier depuis les événements de Poznan.

Les Yougoslaves n'ont pas été avertis de l'envoi de cette lettre circulaire, dont le texte ne leur a pas été communiqué. Ils reprochent aux Soviétiques d'avoir agi en secret, alors que toutes les questions intéressant le mouvement ouvrier international doivent, à leur avis, être discutées sur la place publique. C'est là le point de départ de toute l'affaire ; c'est cette irritation du maréchal Tito qui explique le voyage de M. Kroutchev à Belgrade, comme le départ précipité pour Yalta où le premier secrétaire du P.C. soviétique voulait donner au chef d'Etat yougoslave l'occasion de défendre son point de vue devant ses détracteurs.

Le langage et les faits

Après un an d'expérience, les Yougoslaves se sont aperçus que la formule « sur les différentes voies qui mènent au socialisme », employée dans le communiqué de Belgrade, scellant, en juin 1955, la réconciliation soviéto-yougoslave pouvait être interprétée de deux façons et qu'il ne suffisait pas de trouver « un langage commun » pour se mettre vraiment d'accord sur une politique déterminée. Ainsi, pour les Soviétiques, « les voies différentes qui mènent au socialisme » s'expriment dans la pratique par des variations mineures de forme ou d'allure, mais ne doivent en aucun cas mettre en question l'hégémonie soviétique, les liens entre l'U.R.S.S. et les Républiques populaires, et, enfin, la structure même du régime, c'est-à-dire la dictature du prolétariat.

Pour les Yougoslaves, au contraire, il s'agissait de mettre fin à la politique des blocs, de couper les liens de dépendance entre l'U.R.S.S. et ses satellites, de transformer le bloc soviétique en une lâche union au sein de laquelle chaque pays évoluerait vers le socialisme par des voies et à des rythmes différents. Les blocs antagonistes dissous, les différences d'évolution admises, rien ne s'opposerait plus à ce que l'abîme soit comblé peu à peu entre les socialistes et les communistes jusqu'à ce qu'une nouvelle Internationale ouvrière, englobant tous les courants de la pensée socialiste, devienne enfin possible.

Le choix

Or, sur tous ces terrains, les Yougoslaves ont été déçus. La réconciliation avec l'U.R.S.S. n'a pas donné les résultats escomptés. Certes, les relations ont été normalisées avec la Tchécoslovaquie, la Pologne et la Roumanie, mais la déstalinisation n'a été jugée ni assez rapide ni assez profonde chez les voisins directs de la Yougoslavie : la Hongrie, la Bulgarie et l'Albanie. Geroe a bien remplacé Rakosi à Budapest et Yougov a relayé Tchervenkov à Sofia ; Rajk et Kostov

APRÈS LA CLOTURE DE L'EMPRUNT

Le Ministère des Finances nous communique que l'Emprunt National 1956 a remporté un immense succès. L'empressement du public, caractérisé aussi bien par le nombre considérable des souscripteurs que par l'importance des sommes recueillies, témoigne de la confiance des Français dans les destinées du pays. Il montre aussi que les épargnants ont compris l'intérêt que présentait pour eux le placement de leurs économies dans les valeurs émises par le Trésor Public.

Ceux qui ont négligé de souscrire à l'Emprunt National ou s'en sont trouvés empêchés doivent savoir qu'ils ont *en permanence* la possibilité de placer leurs disponibilités en Bons du Trésor.

Un choix leur est offert :

- Les Bons du Trésor à un ou deux ans, dont l'intérêt est versé à l'avance, à l'émission.

- Les Bons du Trésor à intérêt progressif d'une durée maximum de 3 ans, remboursables à tout moment après 3 mois et dont l'intérêt est versé lors du remboursement.

Les intérêts des Bons du Trésor sont exemptés de tous impôts sur les valeurs mobilières ainsi que de la surtaxe progressive sur le revenu des personnes physiques.

Si vous recherchez un placement sûr et productif pour vos fonds disponibles... SOUSCRIVEZ AUX BONS DU TRESOR.

Des cours par correspondance en vue de la formation de spécialistes du commerce international sont organisés par le

COMITÉ D'ACTION ET D'EXPANSION ÉCONOMIQUE

Ces cours sont destinés :
— au personnel des entreprises exportatrices ou de celles désirant le devenir ;
— à ceux qui veulent acquérir ou parfaire leur technique ;
— aux étudiants qui souhaitent se préparer à la vie des affaires ;
— à ceux qui défavorisés par leur éloignement de Paris, ne peuvent suivre les enseignements existants.
Renseignements sur demande au C.A.E., 199, boulevard Saint-Germain, Paris-7e.
— Conditions spéciales pour adhésions groupées par entreprises et pour militaires sous les drapeaux.
— Préparation au Brevet d'Agent du Commerce extérieur (diplôme d'Etat).
— Mise en route du cycle d'études, le 16 octobre.

ont bien été réhabilités ; mais les experts hongrois ont montré peu d'empressement pour régulariser les rapports économiques avec Belgrade et la délégation bulgare arrivée récemment en Yougoslavie a esquivé toute allusion à la responsabilité du P.C. bulgare dans la campagne contre Tito.

En Albanie enfin, où on n'a même pas réhabilité le seul titiste authentique, Kotché Djodje exécuté pour trahison, l'ancienne équipe d'Enver Hodja n'a pas bougé de place et s'est contentée de quelques concessions purement verbales à l'égard des Yougoslaves.

Ainsi les entretiens Tito-Kroutchev peuvent-ils avoir d'importantes répercussions dans les Républiques Populaires : ou bien la déstalinisation sera accélérée et diminuera l'influence soviétique ; ou bien la déstalinisation sera stoppée, aggravant ainsi tous les antagonismes intérieurs et extérieurs des pays du bloc soviétique.

LA CONFÉRENCE RUSSO-YOUGOSLAVE DE YALTA (1)
« Céder ? ce n'est pas notre habitude ! »

POLOGNE

Les juges de Poznan

(D'un correspondant à Varsovie)

LE grand procès politique des insurgés de Poznan n'a pas eu lieu. Contrairement à ce qui s'est passé en Allemagne orientale après l'émeute du 16 juin 1953, le processus de démocratisation du régime en Pologne n'a pas été arrêté par les événements du 28 juin dernier. On a senti passer à Poznan le souffle puissant de la déstalinisation. Quelle différence avec Berlin-Est ! A trois ans de distance, le décor a complètement changé. Alors qu'en Allemagne orientale des milliers de manifestants ont passé des années en prison, qu'on a incriminé dans l'affaire tous les services de renseignements étrangers — à Poznan après une sévère répression qui a entraîné 48 morts et 270 blessés selon les sources officielles, et quelque 200 morts et un millier de blessés selon la rumeur publique, on n'a finalement inculpé que 154 personnes accusées non pas d'avoir participé à la manifestation mais d'avoir commis des actes criminels (meurtres, vols d'armes, pillage) à l'occasion de l'émeute. Au lieu d'un grand procès politique, on assiste à Poznan à une suite de petits procès de droit commun.

La révolte

L'acte d'accusation ne parle plus « des agents provocateurs à la solde de l'étranger » qui étaient soupçonnés, au lendemain de l'émeute, de l'avoir fomentée. On a reconnu qu'elle était due avant tout à la misère ouvrière, à l'incompréhension des « bureaucrates sans cœur », destitués et inculpés depuis, à la maladresse de la police. On a reconnu le bien-fondé des revendications ouvrières et leur a reproché seulement d'avoir eu recours à des formes illégales de protestation, grèves et manifestations revendicatives étant interdites dans les républiques populaires.

Pourtant, aucun gréviste ni manifestant n'est assis sur le banc des accusés. On n'y trouve que des jeunes gens qui, brutalisés ou menacés par des policiers enquêteurs, ont avoué et qui, mis en présence du tribunal, reviennent sur leurs dépositions et tantôt nient en bloc, tantôt minimisent leur participation à l'émeute.

Le parquet admet, d'ailleurs, l'existence des brutalités policières et annonce des sanctions disciplinaires et des poursuites pénales contre les coupables. A la suite de ces révélations, le tribunal annule les dépositions recueillies par les policiers et rétractées par les inculpés et décide de ne retenir que la partie de l'enquête conduite par les autorités judiciaires.

On n'a jamais vu un tel procès dans aucun pays du bloc soviétique. Outre l'abandon des poursuites pour faits de grève et de manifestation ayant dégénéré en émeute, outre la reconnaissance des abus de pouvoir commis par la police, outre le limogeage du ministre qui a rejeté les justes revendications ouvrières, on est frappé par la liberté du langage des accusés, la franchise des témoins, les initiatives de la défense. Les accusés n'ont pas peur et le disent. Les avocats interviennent à chaque moment, déposent des conclusions, citent des témoins à décharge, s'affrontent, sur un pied d'égalité, avec les représentants du parquet. Le public les soutient, applaudit. Les rares représentants de la presse occidentale ont toute la liberté de suivre les débats. On est loin des sinistres comédies judiciaires de Moscou, Prague ou Budapest, ou même Berlin-Est, où l'avocat n'était qu'un auxiliaire de l'accusation, où l'inculpé se déclarait coupable sans preuve, où les témoins étaient tous à charge, où la justice s'effaçait devant la prétendue raison d'Etat.

Ceux des accusés qui avouent avoir participé à l'émeute du 28 juin expliquent leurs actes par l'atmosphère surchauffée, par la haine de la police, par l'exaspération de la foule.

« Gangsters » ou mécontents

« On ne peut pas séparer artificiellement la manifestation de l'émeute », déclare un des avocats. Bien des grévistes et manifestants paisibles du matin se sont transformés l'après-midi en insurgés montant à l'assaut des bâtiments publics. Il faut situer les actes des inculpés par rapport à l'émeute, établir dans quelles circonstances les accusés ont été poussés à commettre les crimes et délits qui leur sont reprochés, dans quelle mesure leur responsabilité a été atténuée par le déchaînement des passions populaires. »

Le procureur proteste, il accuse la défense de vouloir confondre des manifestants ouvriers, dont les revendications ont été reconnues légitimes, et « qui avaient de bonnes raisons pour se mettre en grève, avec la lie, la pègre, les éléments ennemis qui ont exploité le mécontentement des ouvriers pour commettre des actes de violence, de banditisme et de rapine ». Il refuse d'établir un lien de causalité entre l'émeute et les actes criminels des accusés.

Le tribunal suit le parquet dans ses conclusions et déclare que chacun des accusés répond uniquement des actes qu'il a personnellement commis, le code ne prévoyant pas de responsabilité collective. Il rejette la requête de la défense demandant de bloquer tous les procès en un seul et de juger en même temps tous les inculpés.

Politiques ou criminels ?

Procès politiques ou criminels ? Isolés ou non de leur contexture sociale ? Tel est le sujet principal de la controverse entre la défense et l'accusation. L'une et l'autre sont d'accord pour affirmer qu'en dépit de l'explosion de Poznan, peut-être justement en raison d'elle, la « démocratisation » du régime, nom qu'on donne en Pologne à la déstalinisation, doit être poursuivie.

Le sera-t-elle ? La victoire de ses partisans n'est pas définitivement assurée et l'issue des entretiens de Yalta aura une influence décisive sur le cours des événements en Pologne. Les mesures prises avant le procès tendaient déjà à créer une atmosphère d'apaisement. On a augmenté les plus bas salaires, revalorisé le rôle des syndicats, introduit dans certaines usines la gestion ouvrière du type yougoslave, ouvert les vannes de la critique, engagé des pourparlers avec Gomulka, libéré de prison et réhabilité.

Le caractère et l'allure même du procès de Poznan montrent d'ailleurs que la déstalinisation continue. « Lorsque la politique entre au prétoire, la justice en sort », a proclamé solennellement un des avocats. Qui aurait cru que, trois ans et demi après la mort de Staline, on évoquerait l'ombre lointaine de Montesquieu et la séparation des pouvoirs devant le tribunal d'une république populaire ?

(1) De g. à dr. : MM. Kroutchev, premier secrétaire du P.C. soviétique, Korotchenko, président du Présidium du Soviet suprême d'Ukraine, le maréchal Tito, Kirichenko, premier secrétaire du P.C. d'Ukraine, et Rankovitch, vice-président du gouvernement yougoslave.

UN DES INCULPÉS DE POZNAN (2)
Lorsque la politique entre au prétoire.

(2) J. Foltynowicz, accusé du meurtre d'un caporal des forces de sécurité.

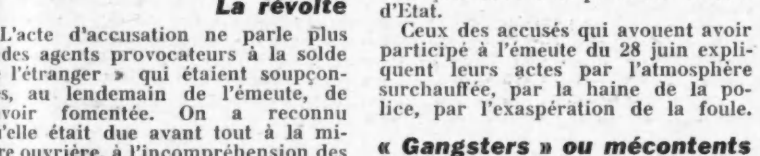
ÉTATS-UNIS

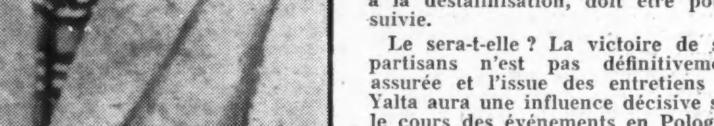
Stevenson peut gagner

(De notre envoyé spécial aux Etats-Unis, Norman Mackenzie.)

LA remontée des Démocrates a été le sujet majeur des conversations politiques de la semaine. Personne ici ne s'intéresse à Suez. Depuis plusieurs

→





jours, aucune information sur le canal n'a d'ailleurs réussi à se glisser à la « une » des journaux. Chacun tient pour acquis que M. Dulles fera n'importe quoi pour éviter qu'une guerre n'éclate avant les élections ; personne ne se soucie beaucoup d'examiner si sa politique est raisonnable et cohérente. Le Département d'Etat, par exemple, aurait donné son appui confidentiel au Fonds Monétaire International pour qu'un prêt soit consenti à Nasser ; les passeports accordés aux pilotes américains engagés par les Egyptiens, la répugnance de Dulles à détourner les convois par Le Cap, et sa réticence à laisser venir la question devant le Conseil de Sécurité, tout confirme que les Etats-Unis veulent simplement gagner du temps.

L'autre soir, le président Eisenhower s'adressait à la nation dans un discours télévisé. Au même moment, la finale d'un match de base-ball important était transmise sur une autre chaîne. On put constater que la plupart des téléspectateurs avaient choisi de regarder l'équipe des « Brooklyn Dodgers » et non le Président, que seuls les fervents écoutèrent.

Le style facile

Cela ne signifie pas cependant que les élections ne marquent pas encore d'orientation. Au contraire, l'avance des Démocrates est maintenant si nette que selon des journalistes conservateurs modérés — comme Roscoe Drummond du « Herald Tribune », Stewart Alsop, Walter Lippmann et David Lawrence — les Démocrates vont l'emporter aux élections parlementaires et ont une très bonne chance de voir Stevenson élu, à moins que, d'ici novembre, Eisenhower et Nixon ne soient capables de rétablir la situation.

Il est évident que les Républicains ont pris un mauvais départ. Dès le début la Convention de San Francisco a adopté un style aimable, façon Hollywood, dans lequel le Président et le Vice-Président ont continué. Discours plaisants, pleins de généralités, dépouillés de tout ce qui pourrait indisposer les électeurs indépendants, mais aussi de tout ce qui pourrait les attirer ou susciter parmi les Républicains un esprit de croisade. Nixon, en particulier, a remarquablement échoué jusqu'à présent. Il a fait de son mieux pour convaincre le public américain que le « nouveau républicanisme » était le parti de la jeunesse. Le fait demeure cependant : Nixon est le seul homme jeune parmi des leaders âgés, chauves et à demi impotents. Et plus les Républicains mettent en vedette la jeunesse de Nixon, plus ils soulignent l'absence de sang neuf parmi les dirigeants du Parti.

Le vote noir

Les Démocrates, au contraire, donnent l'image d'un parti où affluent des hommes jeunes et virils. Plusieurs sénateurs et gouverneurs séduisants et compétents ont moins de 50 ans, et quelques-uns moins de 40. Partout où je suis allé j'ai vu des jeunes hommes et des jeunes femmes, qui n'étaient pas seulement des militants démocrates, mais des candidats du Parti. Et quoi que les politiciens sophistiqués de New-York et de Washington puissent penser du sénateur Estes Kefauver, tous les rapports sur sa tournée à travers le pays sont unanimes à souligner l'enthousiasme qu'il suscite dans la jeunesse.

Kefauver, c'est clair, apporte à son parti un soutien beaucoup plus efficace que Richard Nixon — son concurrent pour la vice-présidence — aux Républicains. Cela est surtout sensible dans les Etats agricoles, où la poussée des Démocrates est aussi nette que l'était la révolte des fermiers qui porta Truman au pouvoir en 1948. Quelle qu'en soit la raison, il n'y a aucun doute : l'homme populaire parmi les fermiers, celui qui jouit aujourd'hui de leur confiance, c'est Estes Kefauver.

Ces élections comportaient une autre inconnue : le vote des Noirs. Jusqu'à ces derniers jours, on pouvait croire qu'Eisenhower rallierait une fraction importante de leurs voix. Stevenson, en définitive, n'a pas été aussi nettement contre la ségrégation que beaucoup de ses supporters libéraux et noirs l'avaient espéré, et ses tentatives pour gagner le soutien du Sud lui avaient aliéné beaucoup d'électeurs noirs. Mais je crois qu'il a maintenant doublé le cap. Les Républicains ont gâché leurs chances de s'assurer le soutien des Noirs, en partie parce que le Président n'a pas voulu jeter dans la balance tout le poids de son autorité contre les fauteurs de troubles à Clinton, Texarkana, Sturgis et, la semaine dernière, à Henderson, où ils ont empêché les enfants noirs d'aller à l'école; et en partie parce que Nixon n'a pas osé parler de la ségrégation devant des auditeurs du Texas. Il a annoncé qu'il traiterait ce sujet à Louisville (Kentucky), où il ne risque rien.

Le courage

Adlaï Stevenson, au contraire, est allé à Little Rock (Arkansas), la semaine dernière. Là, dans le « deep South », il a déclaré à un auditoire silencieux : « *Je pense que la décision de la Cour Suprême est juste.* » Et toujours au milieu du silence : « *Certains d'entre vous pensent le contraire.* » Silence de plus en plus profond. Alors Stevenson a encore ajouté : « *Une fois que la Cour Suprême a tranché la question sur le plan constitutionnel, nous avons accepté sa décision en qualité de citoyens respectueux des lois.* » Et les applaudissements commencèrent. Stevenson avait courageusement pris un risque, et ce risque a été payant. Libéral, il a comme tel témoigné et pris position sur la question raciale en face d'un public violemment hostile. C'est de cela que l'électeur noir se souviendra.

Au président Eisenhower, de telles audaces ne sont pas permises. Son plus important discours sur la politique agricole n'a pas été prononcé devant un public d'agriculteurs mais dans un auditorium bourré d'étudiants de l'Université de Bradley (Illinois). Ceux-ci ont docilement emboîté le pas aux chefs de la claque installés à l'abri des caméras de la T.V., mais il y avait parmi eux peu d'électeurs, et moins encore d'électeurs compétents en matière d'agriculture.

Ainsi, tandis que la campagne électorale prend de l'ampleur, le contraste et le choix deviennent clairs sans atteindre cependant un caractère dramatique. Pour toucher au but, Eisenhower compte sur sa popularité personnelle et sur la prospérité actuelle jointe à l'indifférence politique. Mais moins il parle et moins il agit, plus on l'identifie aux Républicains de l'aile droite — hommes comme Knowland, Bridges et Dirksen — la vieille clique de Taft qui combattit Eisenhower à mort en 1952. Or, personne n'ignore que cette clique compose une minorité, que beaucoup de ses membres n'auraient pas été élus en 1952, sans le pouvoir d'attraction personnel d'Eisenhower.

Un leader démocrate perspicace m'a dit cette semaine : « *Si Eisenhower perd, c'est parce qu'il se sera trop identifié à son parti. Si Stevenson gagne, c'est parce que pour la première fois il se sera entièrement identifié à son parti. Et les Démocrates forment aujourd'hui une majorité naturelle.* »

Les trois relances européennes

par Maurice DUVERGER

MAURICE DUVERGER

LA relance européenne présente trois aspects différents.

Il y a d'abord l'aspect rideau de fumée, poudre aux yeux, camouflage. En France, elle sert de prétexte pour favoriser un rapprochement S.F.I.O. - M.R.P., qui rejetterait vers la droite le parti radical : opération inverse de celle accomplie par la loi Barangé. Engagée par les républicains populaires, elle a été appuyée par M. Guy Mollet depuis 1954 : la campagne électorale seule l'a ralentie. Après le 2 janvier, elle a repris de plus belle.

En Allemagne, il s'agit de restaurer la nef du vieux chancelier, laquelle prend eau de toutes parts. Perdant sur tous les tableaux depuis la détente, qu'il n'a ni prévue, ni reconnue, ni acceptée, M. Adenauer voit pour la première fois le soutien de son peuple près de lui échapper : aux élections de 1957, une victoire socialiste n'est pas impossible. Seules des réalisations européennes pourraient restituer à la C.D.U. un dynamisme qu'elle n'a plus. On notera que, bizarrement, les socialistes français prêtent la main à une opération qui risque de défavoriser leurs camarades allemands.

★

En Grande-Bretagne, enfin, on espère qu'un peu de baume européen apaisera les déceptions de la France, quasi lâchée sur le terrain de Suez. La bonne volonté à l'égard du marché commun vise à compléter l'effet du voyage à Paris de la reine Elizabeth : ces quelques politesses formelles sont destinées à faire oublier que, sur le fond, la Grande-Bretagne a préféré une fois de plus la solidarité avec les Etats-Unis à la solidarité avec le vieux continent.

Mais la relance européenne n'est pas seulement un mythe. Elle est aussi une réalité. Après la C.E.C.A., l'Euratom a des chances de voir le jour, et le marché commun est moins improbable qu'on le croit. Le thème de la relance sert à couvrir certaines opérations de politique intérieure ou extérieure : mais il sert aussi à développer réellement des institutions européennes. Celles-ci peuvent avoir d'ailleurs des significations différentes.

Pour certains, il s'agit toujours d'exhumer de ses cendres l'Europe de la C.E.D. : tel est le second aspect de la relance européenne. Le cadre des Six n'a pas été seulement imposé par les circonstances : celles-ci ont été accueillies sans déplaisir. On n'a pas fait grand-chose pour aider la Grande-Bretagne à sortir de son abstention : au contraire, on s'est empressé de passer outre en 1950, en élaborant la C.E.C.A., comme si cette abstention comblait des vœux secrets. C'est une Europe continentale que préfèrent visiblement les amateurs de « pools » et de communautés diverses.

Consciemment ou non, ils acceptent la domination de l'Allemagne, impliquée par ce schéma, qu'ils y voient une garantie d'ordre politique ou d'efficacité économique.

★

Mais certains signes montrent que la relance européenne pourrait prendre un troisième aspect. La participation anglaise, jugée essentielle par beaucoup, n'apparaît plus aujourd'hui absolument impossible à obtenir. Déjà, l'U.E.O. avait marqué un certain progrès (seul élément positif, à vrai dire, de cette « queue » de la C.E.D.). Depuis, l'opinion d'outre-Manche semble avoir évolué plus profondément encore, surtout dans le domaine économique. L'intérêt de la Grande-Bretagne pour le marché commun n'est pas seulement feint : il est réel aussi, dans une large mesure, et une participation britannique n'est plus absolument impensable.

A condition, bien entendu, de prendre certaines précautions. Réalistes, les Anglais savent qu'à mettre les bouchées doubles on risque fort de s'étouffer. Ils ne veulent point entendre parler de « fédération » et ce mot seul suffirait à faire échouer tout rapprochement. N'ont-ils pas raison, d'ailleurs ? N'est-ce pas une erreur capitale que de vouloir faire entrer dans des cadres juridiques conçus il y a plus d'un siècle, pour la Suisse et les Etats-Unis, une construction européenne qui repose sur des données politiques et historiques totalement différentes ?

On peut se demander si les efforts actuels de relance européenne visent à favoriser réellement l'entrée en jeu de la Grande-Bretagne, ou s'ils tentent de l'empêcher, sans trop en avoir l'air. L'insistance du vieux chancelier d'Allemagne à parler de « fédération » est curieuse, ainsi que l'importance donnée aux partisans les plus acharnés de l'Europe à Six. La signification finale de la nouvelle relance européenne n'est pas encore fixée. L'aspect réaliste l'emportera-t-il sur l'aspect rideau de fumée ? L'effort pour inclure la Grande-Bretagne, sur les tentatives pour s'enfermer dans le cadre de la C.E.C.A. ou de la C.E.D. ? Les réponses à ces questions ne sont pas encore déterminées.

Elles dépendent largement de la réponse à cette autre question : les européanistes vont-ils enfin comprendre que la seule chance véritable de construire l'Europe est de cesser d'en faire un complot et une chapelle.

M. D.

(Copyright « L'Express ».)

ANGLETERRE

Bevan au pouvoir ?

(*De notre envoyé spécial à Blackpool*)

LE toit de verre de l'immense Jardin d'Hiver de Blackpool semblait se soulever sous la montée des acclamations. Jamais on n'avait vu pareil délire à un congrès travailliste. Le président du congrès venait d'annoncer au micro : « Elu au poste de trésorier du parti : Bevan Aneurin ». Aussitôt des centaines de délégués se trouvaient debout, se groupaient autour du leader gallois, scandant leur ovation jusqu'à ce que M. Bevan, rougissant et les yeux baissés, se levât pour remercier la foule de ses supporters.

Pour le mouvement travailliste, l'élection de M. Bevan à un poste qui contrôle toute la lourde « machine » travailliste est une véritable révolution. L'homme qui est devenu mardi le « n° 2 » du Labour Party, et qui pourrait obtenir, dans un futur cabinet travailliste, le portefeuille des Affaires étrangères ou des Finances, est, en effet, depuis dix ans, l'animateur infatigable de l'aile gauche du Labour.

Cinq ans de lutte

Les « modérés » du parti le tenaient en « quarantaine » depuis cinq ans, depuis le jour où, au printemps 1951, il était devenu le « Trotsky » du travaillisme en démissionnant de son poste de ministre de la Santé, poste qu'il avait obtenu dans les deux gouvernements Attlee. M. Bevan y avait démontré des talents exceptionnels d'organisateur en mettant sur pied le service médical gratuit. Il quitta ce poste avec éclat pour protester contre le budget de M. Gaitskell (leader de l'aile droite et, aujourd'hui, chef du parti) et contre une politique d'armement qu'il jugeait à la fois ruineuse et absurde.

FOIRE DE PARIS - Section plastique
Terrasse B - Hall 128 - Stands 12930 et 32

Pour votre ORGANISATION COMPTABLE consultez

Kalamazoo

Une de nos solutions :
Gagner 70 % sur le temps consacré hier à l'établissement de la paye.

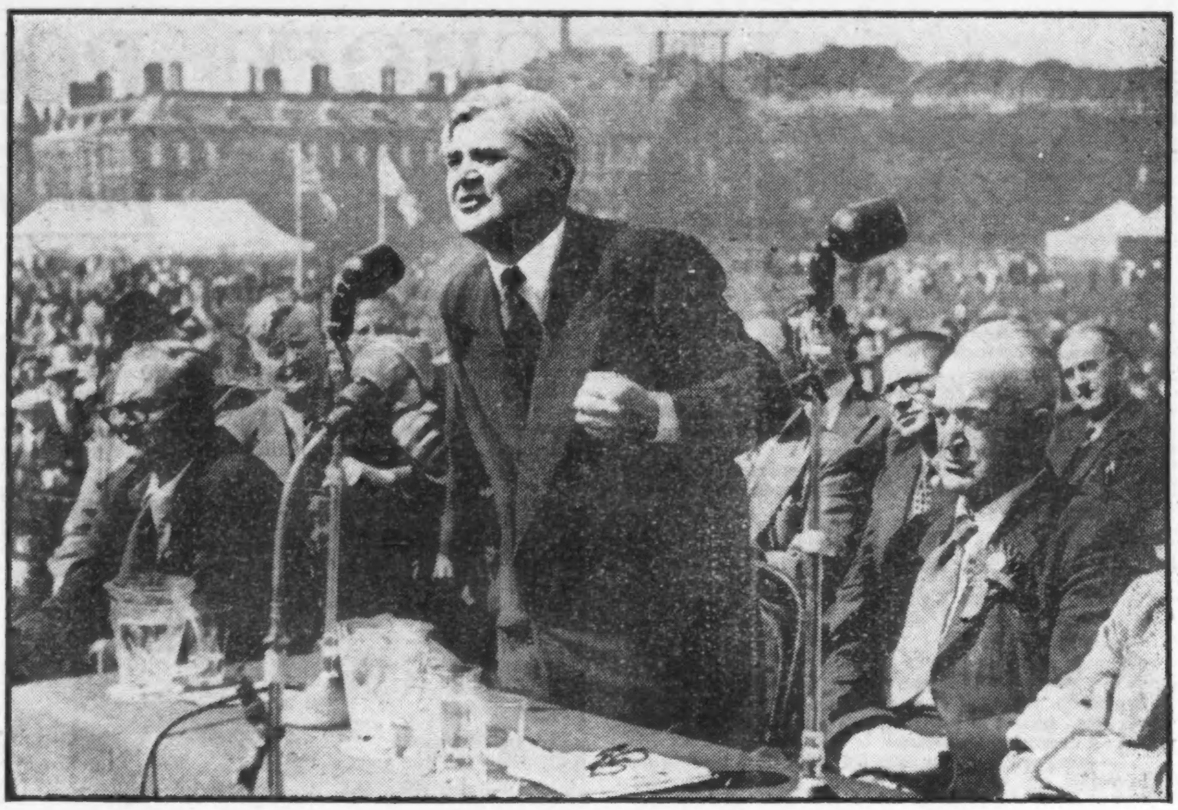
Votre résolution : Connaître

Kalamazoo

et adopter la solution
KALAMULTY

Sans engagement prenez dès aujourd'hui un rendez-vous :
AVRon 26-81 - Postes 46 ou 47
51, rue Emile - Zola
MONTREUIL (Seine)

Cette démission, M. Bevan l'a expliquée dans le livre le plus lu de l'actuelle littérature travailliste (« Pour vaincre la peur »). Il y exposait en substance que la menace soviétique n'était pas d'abord militaire, mais idéologique et économique ; que le socialisme européen ne ferait que perdre du terrain s'il sacrifiait ses principes pour se préparer à une guerre impensable ; qu'il était absurde de donner aux peuples sous-développés des armes, alors qu'ils attendaient une aide en techniciens et en équipement ; que les Occidentaux ne récolteraient que des ennuis si, posant tous les problèmes (au Proche-Orient notamment) sous l'angle stratégique, ils appuyaient par leurs pactes militaires les féodalités au pouvoir et s'opposaient ainsi aux aspirations profondes des peuples. Dès 1951, M. Bevan a lancé l'idée d'un fonds international d'équipement prélevé sur les budgets d'armement.



M. Aneurin Bevan au congrès travailliste
Qui tient la caisse tient le parti.

Contre les bureaucrates

Si les événements ont, depuis, donné raison à M. Bevan ; si ses thèses d'il y a cinq ans sont entre temps devenues à peu de choses près la politique officielle du Labour, là n'est pas sa victoire la plus spectaculaire. En même temps qu'une politique étrangère socialiste, le « rebelle gallois » réclamait, en effet, la démocratie au sein même de son parti. Cette revendication lui valut l'hostilité tenace de la grande bureaucratie syndicale, nommée à vie, dotée de pouvoirs dictatoriaux, qui gère comme une affaire de famille des trade-unions à l'organisation archaïque.

La bureaucratie syndicale domine traditionnellement le parti parce qu'elle tient les cordons de sa bourse : elle lui fournit les cinq sixièmes de ses ressources. Elle contrôle les cinq sixièmes des mandats aux congrès travaillistes. Et elle use souvent de ces mandats conformément à ses intérêts particuliers, et non pas selon le vœu des syndiqués. (Au congrès de cette semaine, par exemple, les dirigeants des métallurgistes ne votèrent pas pour M. Bevan, comme le souhaitait la base syndicale, mais bloquèrent leurs 600.000 voix sur leur propre candidat, qui n'avait aucune chance de l'emporter.)

La caisse

Pour conserver ses pouvoirs, elle a toujours « enterré » les motions réclamant une modernisation de l'organisation syndicale (vieille d'un demi-siècle). Elle s'est opposée à l'extension des nationalisations qui rendraient la réorganisation syndicale inévitable. Feu M. Deakin, chef du « syndicat mammouth » des transports et ouvriers généraux (plus d'un million d'affiliés), pouvait s'écrier : « Vous allez m'écouter si vous voulez continuer à recevoir de l'argent ! » Le poste de trésorier, et avec lui la direction administrative du parti, revenait toujours, en conséquence, à un travailliste de droite.

L'accession de M. Bevan à ce poste ouvre enfin la voie à une démocratisation du Labour Party. Cette petite révolution a été rendue possible par M. Frank Cousins, le nouveau secrétaire du syndicat de feu M. Deakin, Socialiste « traditionnel », comme il dit lui-même, partisan des nationalisations, plus sensible que ses prédécesseurs aux pressions de la base, M. Cousins a donné son million de voix à Bevan qui rentre ainsi (trois ans après en avoir été exclu à cause de son opposition au réarmement allemand) à l'exécutif travailliste avec l'appui non seulement des sections locales (qui lui sont acquises dans la proportion de 80 %), mais encore des syndicats.

Un programme

Ainsi prend fin la division du Labour Party et son immobilisme qui lui avaient coûté, il y a dix-huit mois, la victoire aux élections. Porté par la détente internationale, par le mécontentement engendré par la politique économique du gouvernement Eden, le Labour Party sent le peuple britannique se regrouper derrière lui. Il ne lui reste plus qu'à traduire les sentiments populaires en un programme cohérent pour conserver jusqu'aux prochaines élections l'avance dont il dispose actuellement dans l'opinion.

Son évolution à gauche dépasse cependant dès à présent le plan britannique. Elle ne manquera pas de se répercuter sur la politique mondiale. Au sein de l'Internationale socialiste, en particulier, le « bevanisme » aura désormais voix au chapitre. Grâce à lui, et grâce à une future adhésion de M. Nenni, le socialisme européen peut retrouver une vitalité nouvelle.

faites
VITRIFIER vos PARQUETS
avec le
nouveau WIP-NIDON
qui dure des années sans entretien
service d'applications
STE VERALINE
29, rue Spinoza - CHOISY-LE-ROI
Tél. BELle-Epine 17-83 (Seine)

NICARAGUA

Mort d'un propriétaire

(De notre correspondant à Washington)

PERSONNE n'a encore publié les poèmes de Rigoberto Lopez Perez. Et personne, sans doute, ne les publiera jamais : ils sont entre les mains de la police du Nicaragua. Car après avoir chanté la souffrance des peuples opprimés, Lopez jugea que les balles de revolver portent plus loin que les mots. Il a tiré sur le président de son pays. Et, samedi dernier, Anastasio « Tacho » Somoza, illustre dans les deux Amériques, mourait à l'hôpital américain de Balboa, au Panama.

Le président Somoza, surnommé « Tacho », gouvernait le Nicaragua depuis dix-neuf ans. Il avait les apparences d'un bon vivant: gros, sympathique et paternel. Sa devise aurait pu être : *« Ce qui est bon pour Tacho est bon pour le pays »*. Il gérait en effet le Nicaragua, la plus grande des républiques centre-américaines, comme une propriété privée, développant un peu le pays et s'enrichissant énormément.

Il possédait, en effet, le tiers des terres cultivées ; le sixième du cheptel et de la production d'or ; le monopole de l'exportation de bétail ; le monopole de la quinine dans un pays rongé de paludisme ; le monopole de la distillation de « guaro », tord-boyaux diffusé par des marchands ambulants. Il possédait la marine marchande, les seules routes carrossables (il n'en existe que sur ses terres), les filatures, cimenteries, fabriques de glace, le plus grand journal nicaraguayen : en tout 60 millions de dollars.

GANTS TETINES OLLA CHEZ VOTRE PHARMACIEN

Début modeste

Tacho avait pourtant débuté modestement : une banqueroute frauduleuse il y a trente-cinq ans (il en avait soixante et un en mourant) suivie de poursuites pour la fabrication de fausses pièces d'or. Après avoir été arbitre de football et de baseball, puis (grâce à l'influence de sa femme) inspecteur des latrines de l'armée, il devint commandant en chef en 1933. C'était l'année où Roosevelt fit retirer les « marines » qui occupaient le Nicaragua depuis vingt ans. Tacho comprit que les Etats-Unis auraient dorénavant besoin d'un homme fort et sûr à la tête des forces nicaraguayennes. Causeur charmant et excellent danseur, il convainquit Mrs Hanna, la jeune femme du vieil ambassadeur, qu'il était cet homme fort et sûr.

Le président Somoza
« Tacho » est mort, vive « Tachito »

Il démontra aussitôt ses talents militaires en conviant le héros nationaliste Sandino, qui se battait depuis six ans contre les troupes américaines, à un grand banquet de réconciliation. En sortant de ce banquet, Sandino, qui réclamait la terre pour les paysans, fut tué par la garde nationale. « Regrettable erreur », assura Tacho, et il convia les partisans de Sandino à une nouvelle séance de réconciliation. Tous moururent. En grand général, Tacho avait vaincu l'ennemi sans subir de pertes.

Affaire de famille

Quatre années plus tard, en 1937, Tacho prit la tête d'une révolte et chassa son oncle de la présidence. Il fit construire à Managua, la capitale du Nicaragua, sa propre statue équestre éclairée par de puissants projecteurs, et poster deux mitrailleuses dans le patio de sa résidence. Puis il entreprit de développer le pays. Mais comme il était seul capable de le faire, il devait se porter acquéreur de toutes les affaires à développer. Ainsi, dès qu'une ferme était à vendre, la garde nationale venait surveiller les enchères. Et comme aucun autre acquéreur ne se présentait, les agents du président étaient contraints de fixer euxmêmes le prix. Tacho acquit ainsi une cinquantaine de « ranchos » d'élevage et autant de « fincas », plantations de café ; l'une de celles-ci, la finca Alemania, propriété de l'un de ses meilleurs amis, évaluée à 600.000 dollars, lui fut vendue 60.000 dollars.

La fille de Tacho, qui était fort belle, avait son effigie sur les billets de banque. Son petit-fils obtint à quatre mois le grade de capitaine de la garde nationale. Son fils cadet, Anastasio junior, dit « Tachito », est chef d'état-major ; son fils aîné, Luis, président du Congrès, vient d'être élu par acclamations pour succéder à son père.

Prison préventive

Le président Somoza avait la ferme intention de se faire réélire l'année prochaine. Son fils, contraint par les événements à mettre deux cents membres de l'opposition en détention préventive, sera sûrement confirmé dans sa charge par ses concitoyens reconnaissants. La famille Somoza n'est-elle pas, en effet, la « meilleure amie des Etats-Unis » ? N'a-t-elle pas fait envahir (sans succès) la République de Costa-Rica pour protéger la « United Fruit » et toute l'Amérique des Caraïbes contre le virus démocratique et l'esprit réformateur de son président chrétien-démocrate, « Pepe » Figueres ?

Comme il doit être amer, pour la famille Somoza, qu'il existe aux Etats-Unis des idéalistes assez aveugles pour écrire, comme le fit récemment le « New York Times » : « Notre amour de la liberté risque de rencontrer des sceptiques s'il continue de s'accommoder des dictatures du monde caraïbe. »

Je cherche « DE HANOI A LA COURTINE » édition Hanoi entre 1941 et 44. Auteur : PHAM-DUY-KHIEM, pseudonyme NAM-LIEN. Ecrire HAVAS 507-310, 17, rue Vivienne - PARIS

UN CHOIX POLITIQUE

par Pierre MENDÈ

Chaque année, les Amis d'Emile Zola organisent, au jour anniversaire de sa mort, un « pèlerinage littéraire » à Médan, où vivait le grand écrivain français.

Cette année, Pierre Mendès France a accepté de présider cette manifestation et de célébrer la mémoire de Zola, donnant ainsi à ce pèlerinage une signification qui dépassait largement une pieuse commémoration.

Voici le texte intégral de l'important discours que Pierre Mendès France a prononcé à cette occasion.

★

« UN homme qui a beaucoup souffert, beaucoup travaillé et qui n'a jamais voulu que la vérité », tel est le portrait qu'à grands traits, Emile Zola a dessiné de lui-même.

Le comportement de Zola fut celui d'un témoin de la vérité, au sens où l'on entend que les martyrs furent les témoins de la foi. « Il respectait la vérité comme une idole », a dit sa fille. Freud a écrit qu'il en était fanatique.

La cause de la vérité et celle de la justice sont très proches l'une de l'autre; mais, dans le domaine de la science, voire de la vie, la recherche de la vérité ne s'identifie pas pour tous avec la poursuite de la justice. Pour que l'une n'aille pas sans l'autre, il y faut un élan du cœur. Le cœur de Zola a fait ses preuves ; *« L'esprit dont son œuvre est pleine, c'est un esprit de bonté »*, disait Anatole France.

Longtemps, cependant, Emile Zola avait cru pouvoir établir une distinction entre sa tâche de découvreur, de peintre de la réalité et celle qui devait plus tard s'imposer à lui comme une mission, le jour où, avec une grandeur tranquille, il se jeta dans l'arène : combattre l'injustice de toute son âme, de toutes ses forces. Cette distinction, il ne put la maintenir très longtemps; elle reposait sur une illusion et ce sont ses adversaires qui ne tardèrent pas à le lui démontrer.

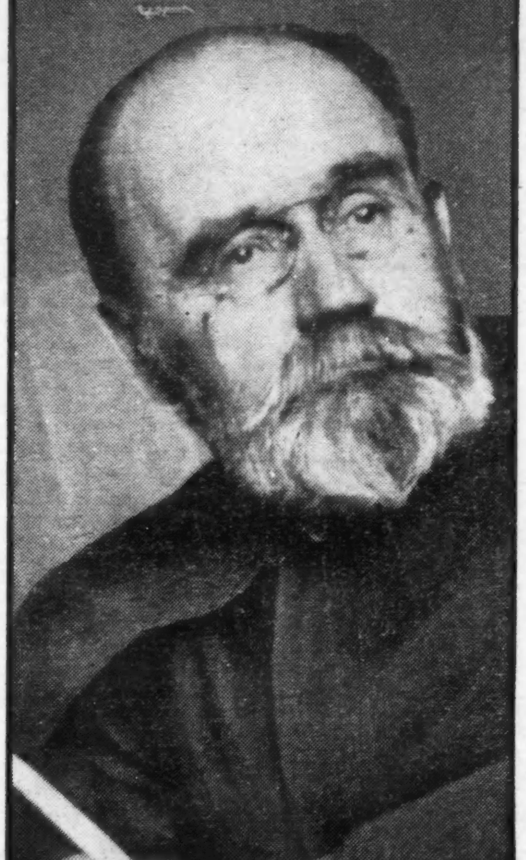
Parce qu'il s'attachait moins à la psychologie de ses personnages, à leurs destinées individuelles qu'aux groupes, aux milieux sociaux, aux aventures collectives (*La Débâcle*, les grèves, la vie moderne, la mine, Lourdes...) — parce que les ouvriers fourmillent dans son œuvre (alors que, comme il l'observait, il n'y en a pas chez Balzac) — il fut bientôt qualifié de socialiste. Certes, il protestait, en 1876, après la publication de *L'Assommoir* : *« Je n'accepte pas l'étiquette que vous me collez sur le dos, j'entends être un romancier tout court, sans épithète; si vous tenez à me qualifier, dites que je suis un romancier naturaliste.* » Il proclamait ainsi sa volonté de reconnaître la seule vérité pour guide.

« Tout dire pour tout guérir »

En 1881, dans un article récemment réédité, il reprochait à Victor Hugo non point seulement les boursouflures de son génie, mais ce qu'il appelait son *humanitairerie;* il lui opposait les grands travaux de Littré, *logicien impeccable*, dont, disait-il, chacun des ouvrages déterminait un progrès réel. Et il souhaitait *« la venue d'un Calvin du positivisme, c'est-à-dire d'un missionnaire, d'un propagateur des vérités scientifiques »*. A ses yeux, Littré pouvait remplir ce rôle, *« avec le droit de parler au nom des faits, de répandre l'Evangile nouveau des vérités démontrées»*.

Zola, cependant, ne fut jamais ce savant impassible dont Littré lui fournissait l'exemple. Et, avec le recul du temps, sa diatribe contre Hugo nous apparaît davantage comme l'écho d'une querelle d'école entre naturalisme et romantisme, que comme la manifestation d'une contradiction entre le prophète inspiré des lendemains meilleurs et de la République universelle, et le témoin impitoyable des iniquités présentes. Hugo et Zola sont, à nos yeux, plutôt complémentaires que divergents. Cependant, Hugo, tout comme Zola, accusait les différences. Il disait de *L'Assommoir : « Ce livre montre, comme à plaisir, les hideuses plaies de la misère et de l'abjection à laquelle le pauvre se trouve réduit. Que l'on ne m'objecte pas que cela est vrai, que cela se passe ainsi. Je le sais, je suis descendu dans toutes les misères, mais je ne veux pas qu'on les donne en spectacle. Vous n'en avez pas le droit, vous n'avez pas le droit de nudité sur le malheur.* » Victor Hugo ajoutait *« ... que lui-même avait pénétré dans les misères pour les adoucir, pour les guérir... en moraliste, en médecin »*, alors que Zola, selon lui, *« ne s'y introduisait qu'en indifférent ou en curieux »*. La suite des événements devait bien montrer combien ce jugement était erroné. Un grand poète lyrique, il est vrai, peut ignorer que l'objectivité possède cette force convaincante et moralisatrice qui, tôt ou tard, impose la réforme.

Il y a des gens pour qui les données statistiques sont douées d'un pouvoir de persuasion qui ne peut être surpassé. S'agissant du sujet de *L'Assommoir*, quelques chiffres sur les ravages de l'alcoolisme dans notre pays sont assez, à mes yeux, pour obliger à l'action tout homme soucieux de l'intérêt national et humain. Mais les images réalistes que Zola a tra-



EMILE ZOLA
« Mon devoir est de parler. »

cées dans son roman sont pour la plupart, ce que les statistiques sont pour d'aucuns. Et c'est pourquoi le Zola d'avant l'Affaire, ce Zola qui ne voulait pas se mêler directement des choses publiques, mérite déjà une immense gratitude. Car son livre, contrairement à l'opinion de Victor Hugo, préparait le terrain pour le moraliste, pour le médecin, pour l'homme politique résolus à combattre le fléau dont le romancier avait montré l'horreur.

« Tout dire, proclamait Zola, *pour tout guérir.* »

C'est l'incomparable pouvoir de l'artiste, du visionnaire que d'éclairer son temps en le devançant. Lequel d'entre nous, lisant, ces dernières semaines, les poignants récits de la catastrophe de Marcinelle, n'a pas songé aux dernières pages de *Germinal ?* A la fuite éperdue des mineurs emmurés à travers les noires galeries du Voreux, à l'appel désespéré des survivants, à leur agonie, à l'obstination acharnée des sauveteurs, à l'attente sur le carreau, nuit et jour, des mères, des enfants, aux visages ravagés par l'angoisse et la douleur ?

Il n'y a pas de doute, d'ailleurs : si un intérêt, une sympathie universelle ont été éveillés pour la dure existence des travailleurs de la mine et leur ont valu une amélioration légitime de leur sort, une promotion de leur condition, la mémoire de Zola peut s'enorgueillir d'une large contribution à cette œuvre de justice sociale. Car si, comme il l'a dit, l'art n'est qu'*« un coin de la création vu par un tempérament »*, du fait que son tempérament vibrait d'humanité, son art ne pouvait que rayonner la générosité.

Vivre soi-même et faire revivre par les autr grands mouvements collectifs, les élans, les f des foules, la passion du peuple malheureux faire vibrer les cordes de la pitié et de l'amour l'âme du lecteur, certes, mais d'abord dans ce l'écrivain, pris par son œuvre, emporté par l des sentiments qu'elle remue, alors même qu'il drait limiter sa tâche à celle d'un observate d'un narrateur. Et, comme la vérité qu'il dépei scandale, les conformistes, dont il heurte la ma conscience, le dénoncent. Le voilà, comme o « engagé », prêt à devenir, à l'appel du desti militant de la justice.

« Mon courage n'a été fait que de ma pitié »

Il bravera la calomnie, les outrages, les me *« Il faut savoir,* écrira-t-il plus tard, *marcher j sous les huées.* » Et à qui s'étonnera de son pidité, il répondra : *« Mon courage n'a été fa de ma pitié.* » Mot admirable, d'une valeur u selle et éternelle, prononcé hier par Emile Zo qui pourrait l'être aujourd'hui par François Ma

Car, mesdames, messieurs, elle est l'honneu la France, elle fait notre fierté, cette lignée travers les temps et dans la diversité des ph phies et des croyances — cette lignée d'écrivai de penseurs qui ont su dédaigner les lauriers fleurs et l'encens, faire le don de leur repos leur sécurité, se placer à la pointe du combat c la raison d'Etat, la haine de races et l'oppres au nom de la justice et de la pitié, parce qu'il pensé comme Zola : *« Mon devoir est de parle ne veux pas être complice. Mes nuits seraient tées.* »

Ces hommes-là apparaissent dans notre his comme ces phares dont Baudelaire disait qu'ils *« le meilleur témoignage que nous pouvons d de notre dignité »*.

A cinquante-huit ans, Zola allait, par une dé che décisive, réaliser l'unité de son œuvre et d vie ; l'œuvre du romancier qui, penché sur la s france humaine, assumait à la fois les misères d humanité déchue (dans *Nana*, dans *Germinal*) e espoirs d'une humanité meilleure, dans cette s de vision mystique du progrès que présentent toutes dernières œuvres — et puis, la vie du cit se précipitant soudain dans l'action, non par a tion, comme de sots ennemis l'ont prétendu, par fidélité à lui-même, tout simplement.

Stéphane Mallarmé s'étonnait que *« d'un glo labeur d'œuvre qui eût usé ou contenté tout un homme ait pu sortir encore neuf, entie héroïque »*. A cela, Jaurès, dix ans plus tard, r quant à Maurice Barrès à la tribune de la Cha des députés, répondait qu'il n'y avait pas de sol de continuité dans cette existence, mais un acc intime et parfait. *« On ne peut accepter,* disa *que, dans Emile Zola, on essaye de séparer le g ouvrier des lettres, du grand citoyen, du comba énergique de la vérité. Car Zola fait la preuve nous ne sommes pas des dilettantes et des virtu et que la vérité que nous voulions mettre dans n œuvre, nous voulons la mettre aussi dans notre Il est le continuateur de ces hommes du XVIII ces esprits, comme Diderot, qui ont projeté su réalité une lumière brutale et crue, mais qui, cacher les laideurs, les vices de l'homme, av foi en lui... La gloire de Zola, son honneur, c'est n'avoir pas conçu l'art à la façon de Maurice Ba comme une sorte d'étang mélancolique et tro mais comme un grand fleuve qui emporte avec tous les mélanges de la vie, toutes les audaces d réalité.* »

Une imposture coutumière à l'extrême droite

Au moment où Zola se lançait dans la grande taille, les plus lourdes menaces pesaient sur l'ho zon politique. Les Ligues, exploitant l'extraordina passion nationaliste, suscitée par le boulangis avaient préparé l'opinion à quelque grand accès haine collective ; Drumont, Morés alliaient, d leur propagande, la xénophobie, l'antisémitis l'antiprotestantisme, l'appel aux candidats di teurs, l'antiparlementarisme et, en fin de compte, lutte contre la République. Ces gens-là se posaient défenseurs de l'armée, en interprètes de ses sen ments. C'est là une imposture coutumière à l'e trême droite.

Bien rares, cependant, furent, au début, ceux q comprirent qu'une véritable conjuration était diri contre la République.

L'affaire Dreyfus souffrait de mille équivoqu

Emile Zola

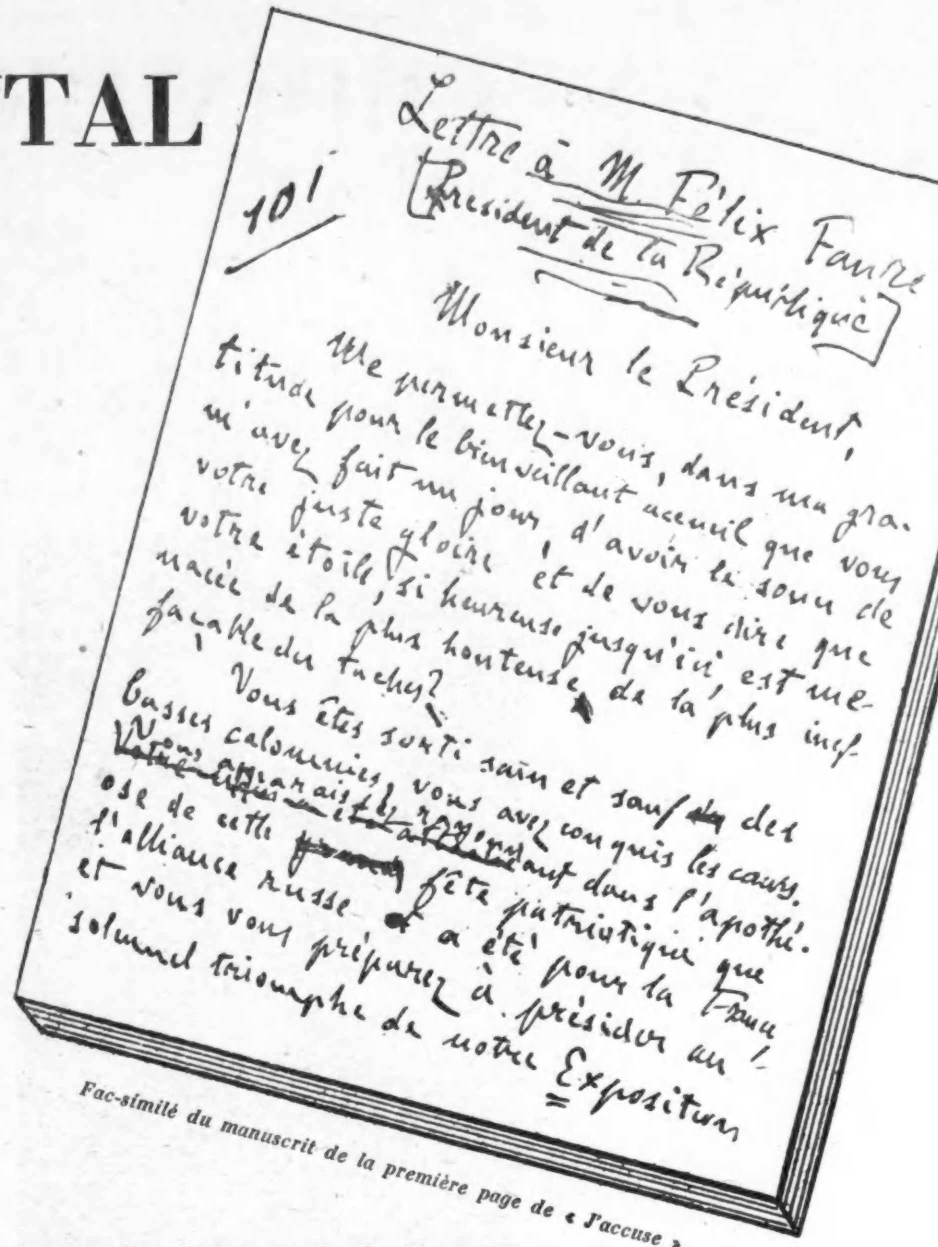
ONDAMENTAL

RANCE

up n'y voyaient qu'un cas individuel doulou-
eux qui militaient pour la révision, autour de
er-Kestner et de Mathieu Dreyfus, voulaient
abréger les souffrances d'un être qu'ils sa-
victime d'une erreur — commise, croyaient-
bonne foi. Ils prétendaient démontrer cette
voilà tout. Ils faisaient confiance aux juges,
cas, aux pouvoirs publics, à l'opinion. Ils ne
naient pas l'entêtement que mettaient leurs
ires à accabler un innocent, à refuser de
vérité, à protéger le coupable évident qu'était
zy. Ces bourgeois conservateurs, élevés,
Dreyfus lui-même, dans le respect des hiérar-
t des valeurs établies, ne mettaient nullement
se un système politique et social.
pposé, beaucoup de socialistes se désintéres-
du sort d'Alfred Dreyfus : coupable, ils
nt en lui l'image de la bourgeoisie pourrie;
nt, Dreyfus restait un « ennemi de classe ».
stupéfiant aveuglement des antidreyfusards
avertir les républicains. Et, tout d'abord, cet
nt mépris de la vérité. Car, dès le début de
e, on put s'apercevoir que la matérialité des
portait peu. L'argument le plus fréquent des
ires de la révision était que l'autorité de la
jugée ne devait pas être mise en cause. Et, peu
ce principe d'autorité, ce thème de la Raison
supérieure à la Justice, s'élargissait : c'était
r l'Etat-Major, l'Armée, que dis-je, la Patrie
ntière, de supposer, un instant, qu'un tribunal
re avait pu se tromper.
*a plus de grandeur à reconnaître une erreur
e prétendre infaillible* », répondaient Scheu-
stner et ses amis. Mais leurs voix étaient cou-
par les clameurs et les imprécations.
il vrai (comme semblerait l'indiquer un témoi-
récemment publié) que la machination avait
pour objet de couvrir la trahison d'un chef
re très haut placé ? Peu importe. Et peu im-
qu'Esterhazy ait été *le* traître ou seulement
itre. Ce qui importe, pour Zola comme pour
c'est que Dreyfus — qu'il était si commode
bler — était innocent.
et voici tout le drame, c'est le général Gonse
terpelle le colonel Picquart en ces termes :
*qu'est-ce que cela peut bien vous faire que ce
it innocent ?* »
oix de Zola s'est élevée pour montrer que cette
nce-là concernait chaque conscience.

r hâter l'explosion la vérité

endant, au début de la crise, il n'avait pas
nné la vérité. Dreyfus était, sans doute, cou-
Seule, l'horreur de la scène de la dégradation
erse la sensibilité humaine et littéraire de
ain : « *Je n'ai pas assisté*, écrit-il, *à la dégra-
publique, mais le récit m'en est parvenu* »,
voque son « *émoi au point de vue humain* »
e d'un spectacle atroce : « *tous contre un, qui
n innocence... la férocité de la foule...* » C'est
e qui réagit et qui note dans ses papiers :
ser cette scène affreuse dans un roman. »
tard, Bernard Lazare, Scheurer-Kestner, Ma-


Lettre à M. Félix Faure
Président de la République
10
Monsieur le Président,
Me permettez-vous, dans ma gratitude pour le bienveillant accueil que vous m'avez fait un jour, d'avoir le souci de votre juste gloire et de vous dire que votre étoile, si heureuse jusqu'ici, est menacée de la plus honteuse, de la plus ineffaçable des taches?
Vous êtes sorti sain et sauf des basses calomnies, vous avez conquis les cœurs. Vous apparaissez rayonnant dans l'apothéose de cette fête patriotique que l'alliance russe a été pour la France et vous vous préparez à présider au solennel triomphe de notre Exposition

Fac-similé du manuscrit de la première page de « J'accuse ».

la condamnation, c'est, quoi qu'on fasse pour s'y opposer, la réouverture du dossier Dreyfus. « *Mon geste n'est qu'un moyen révolutionnaire pour hâter l'explosion de la vérité et de la justice.* » Et, à l'approche de l'audience, il dit à Labori : « *Ne me défendez pas. Tâchez seulement de faire le plus de lumière possible sur la condamnation de Dreyfus et sur l'acquittement d'Esterhazy.* »

Ce que fut le procès, il est inutile de le rappeler : le prétoire envahi par les trublions; les officiers en grande tenue, sabre au côté, faisant parade devant les juges; la foule nationaliste, dans la salle et autour du palais, injuriant Zola et ses amis; Déroulède s'écriant : « *Nous saurons bien nous faire justice nous-mêmes...* »

Zola reste impassible. Pas un instant, il ne détourne son regard du but qu'il sait devoir atteindre : « *Hâter l'explosion de la vérité et de la justice.* » Pour Dreyfus innocent, tout d'abord, bien entendu. Mais aussi pour un grand principe, pour faire avancer l'humanité tout entière. Car, de ce procès, doi-

De cet affrontement entre deux conceptions de l'Homme et de la Cité, ous sommes toujours témoins, oujours parties, parfois victimes »

Dreyfus lui montrent le dossier et ses scan-
Cette fois, Zola est convaincu; il se décide
champ à braver l'opinion et à engager son
son autorité, son honneur, dans la lutte.
ardons cet homme timide, quittant sa table de
il, pour affronter la tempête. Il sait que son
ention va réveiller de vieilles haines et en
iner de nouvelles. Il n'hésite pas. L'acquitte-
d'Esterhazy est du 11 janvier 1898. *L'Aurore*
J'accuse le 13.
ette lettre au président de la République, dira-
sortie de moi comme un cri. » Ce cri, Cle-
eau l'a encouragé à le pousser, il a trouvé le
il a offert son journal. Il a aussi expliqué à
e fonctionnement de la loi sur la Presse. Zola
it donc le risque.
s le risque, c'est-à-dire le procès, les Assises,

vent sortir « *l'espoir de plus de vérité et de plus de justice; une fraternité plus grande entre les hommes, une société nouvelle où la part de chacun sera faite selon son mérite et selon son travail.* »

A l'homme qui a osé combattre seul pour cet espoir, pour cet avenir, les socialistes ne peuvent plus ne pas répondre. Jaurès, dont la conviction est maintenant faite, apporte son témoignage et celui de la classe ouvrière. « *M. Zola*, s'écrie-t-il à la barre, *est en train d'expier, par des haines et des attaques passionnées, le noble service qu'il a rendu au pays; et je n'ignore pas pourquoi certains hommes le haïssent et le poursuivent : ils poursuivent en lui l'homme qui, dans* Germinal, *a montré l'éclosion d'une humanité nouvelle, l'ascension du prolétariat misérable...* »

Mesdames et messieurs, Emile Zola est mort à l'aube des grandes réparations. Il connut l'apaisement, non le triomphe qu'il méritait, c'est-à-dire la reconnaissance éclatante et unanime de sa grandeur. La grandeur de l'artiste, la grandeur du citoyen.

Mais maintenant, l'œuvre du romancier, durant un temps décriée par la mode, a repris sa vraie place — à l'avant-garde. C'est, par son éclatante puissance de création, son réalisme, sa cruauté même et son audace, l'œuvre d'un précurseur dont l'influence s'affirme dans notre littérature contemporaine. Il arrive que le précurseur attire moins le regard que tel ou tel qui procède de lui; l'hommage rendu au disciple rejaillit cependant sur le maître. Et le message de Zola reste frémissant de vie alors que les livres de ses détracteurs sont tombés dans l'indifférence et l'oubli.

Quant au rôle du grand citoyen, qui, aujourd'hui, le conteste ? L'Histoire a prononcé son jugement sur l'Affaire Dreyfus et, aux yeux de la postérité, Zola a vaincu.

Cependant, ne nous y trompons pas. Si l'Affaire Dreyfus — celle d'un officier injustement condamné à la suite d'une effroyable machination — est terminée, « l'Affaire », elle, n'est pas close, je veux dire: le conflit entre deux conceptions de l'Homme et de la Cité, le conflit autour d'un choix politique fondamental. De cet affrontement, nous sommes toujours témoins, toujours parties, parfois victimes.

Et c'est pourquoi nous venons demander à cette grande ombre qui plane dans ces lieux, une inspiration et une sauvegarde. Qu'elle nous montre notre devoir, qu'elle nous protège du découragement et du doute.

Que se gravent dans les esprits ces vigoureux axiomes toujours vrais, toujours actuels :

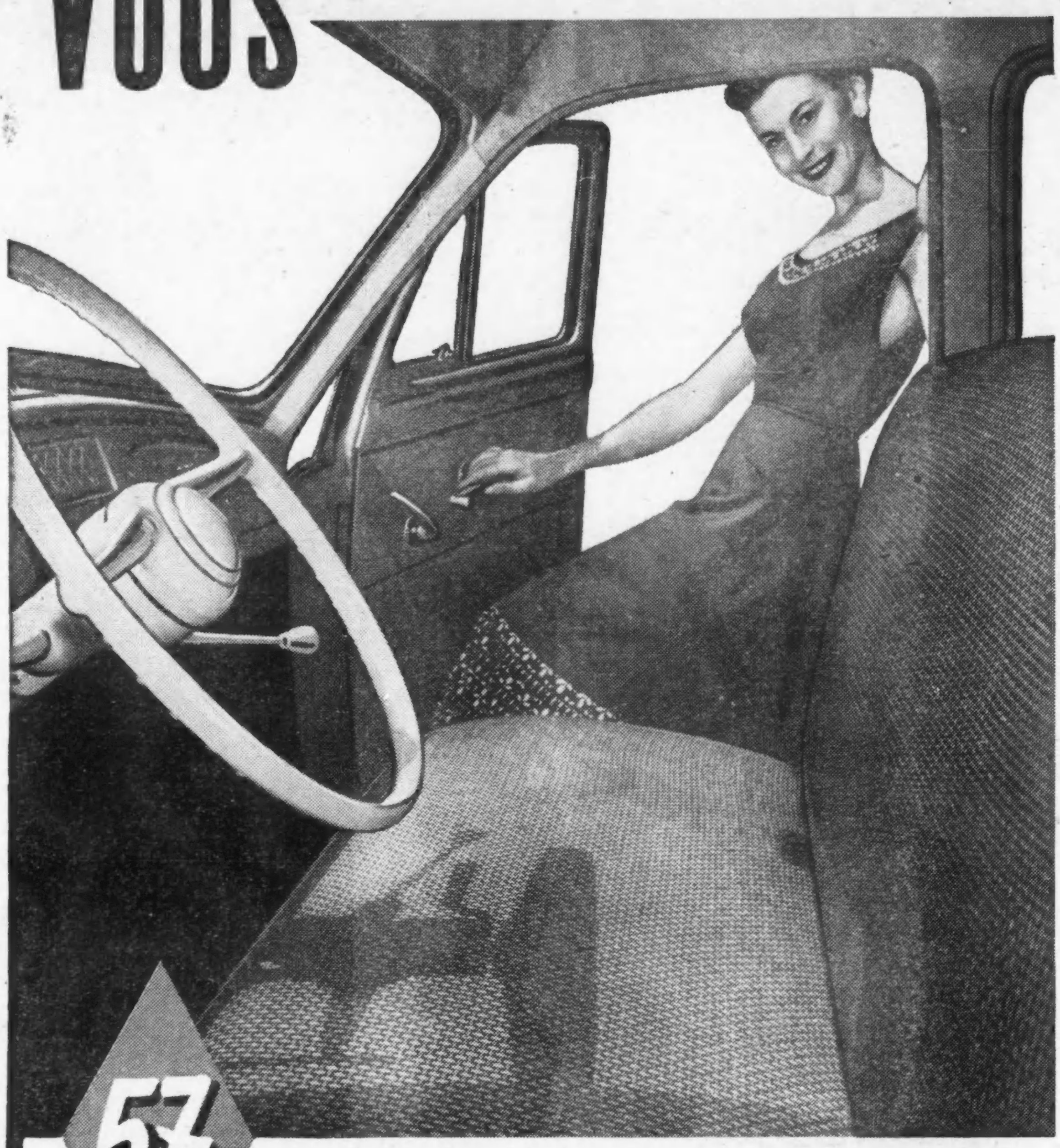
« *C'est un crime d'égarer l'opinion... C'est un crime d'empoisonner les petits et les humbles, d'exaspérer les passions de réaction et d'intolérance... C'est un crime d'exploiter le patriotisme pour les œuvres de haine... C'est un crime d'accuser de troubler la France ceux qui la veulent généreuse à la tête des nations libres et justes.* »

Il avait le droit de prononcer ces condamnations, l'homme au caractère sans équivoque qui, le front haut, l'âme sereine, déclarait à ses juges : « *Je n'ai pas voulu que mon pays restât dans le mensonge et dans l'injustice. On peut me frapper ici. Un jour, la France me remerciera d'avoir aidé à sauver son honneur.* »

C'est de cette gratitude de la nation que nous venons témoigner ici envers celui qui s'exprimait tout entier par ces simples mots : « *Je n'ai qu'une passion, celle de la lumière.* »

P. M. F.

VOUS CROYEZ LES CONNAITRE...



Les Renault 57 ressemblent en effet aux Renault 56. Pourtant, elles vous réservent des surprises agréables : nouvelles garnitures gaies et pratiques de la 4 CV, nouvelle boîte de vitesse à prise directe de la Frégate...

Le choix est simple dans la gamme Renault qui n'a pas besoin d'un grand nombre de variantes pour répondre à vos désirs. Jetez un coup d'œil sur cette liste et ne craignez rien : nous ne présenterons pas d'autre modèle au Salon.

N'attendez donc pas pour faire un essai de la voiture qui vous tente. Volant en mains, vous découvrirez sa vitalité, son comportement dans les virages, sa sécurité... tout ce qui constitue sa " personnalité " véritable.

4 CV AFFAIRES	nouvelles garnitures..........	3 teintes......	Fr:	**399.000**
4 CV SPORT	nouvelles garnitures..........	6 teintes......	Fr:	**481.500**
DAUPHINE	....	6 teintes......	Fr:	**554.000**
DAUPHINOISE	"Service"	2 teintes......	Fr:	**464.000**
	300 Kg	2 teintes......	Fr:	**515.500**
	Break.........................	2 teintes......	Fr:	**560.500**
CARAVELLE	Moteur "2 Litres" - nouvelle boîte de vitesse à prise directe .	4 teintes......	Fr:	**761.500***
FRÉGATE	Moteur Étendard - nouvelle boîte de vitesse à prise directe	6 teintes......	Fr:	**889.000**
DOMAINE	d°	4 teintes......	Fr:	**885.000***
GRAND PAVOIS	d°	5 combinaisons 2 tons ...	Fr:	**960.500**

(* y compris supplément pour chauffage type Frégate)

ÉQUIPEMENTS SUR DEMANDE		4 CV	DAUPHINE	FRÉGATE
Pneus flanc blanc	Fr:	5.000	5.000	7.500
Toit ouvrant	Fr:	20.000	20.000	21.000
Embrayage automatique Ferlec...	Fr:	27.000	30.000	
Poste de radio { Philips	Fr:			48.550
Poste de radio { Firvox	Fr:			50.205

T. L. en sus

RENAULT
RÉGIE NATIONALE

Dès aujourd'hui, demandez à l'un de nos Concessionnaires de vous montrer et de vous faire essayer **les Renault du Salon.**

Renseignez-vous sur les conditions de crédit de la D.I.A.C. et sur la formule avantageuse de l'Epargne-Crédit Renault.

3081

Pendant toute la durée du Salon de l'Automobile, vous pourrez essayer librement tous nos modèles à notre **CENTRE D'ESSAIS DU BOIS DE BOULOGNE**, au restaurant de la Grande-Cascade *(Rond-Point de Longchamp, à l'extrémité de l'avenue des Acacias).*

Voitures de liaison avec le Centre d'Essais partant du Grand Palais *(Avenue de Selves)*

★

Vous pourrez également prendre **Rendez-vous** sur notre stand et à notre Magasin d'Exposition, 51, av. des Champs-Elysées, où d'autres voitures sont à votre disposition.

SPORTS

Les deux footballs

C'EST à plusieurs dizaines de milliers que l'on évalue le nombre des amateurs de football qui le 7 octobre, pour France-Hongrie, et le 21, pour France-U.R.S.S., ne pourront pénétrer dans le stade de Colombes (nombre maximum de places : 60.000). L'engouement pour ces deux rencontres s'explique aisément : l'équipe de France devra rencontrer, en quinze jours, deux adversaires également redoutables mais aussi différents qu'il est possible d'imaginer. Les Hongrois et les Russes sont les têtes de file des deux grandes familles européennes de football : le « football de finesse » et le « football de puissance ».

Il y a trois ans que l'on attendait le match France-Hongrie. Depuis le 25 novembre 1953 exactement.

Ce mercredi-là s'est déroulé au stade olympique de Wembley, dans la banlieue de Londres un événement que l'on a pu qualifier d'historique. L'équipe nationale d'Angleterre qui n'avait jamais été défaite dans son île fut dominée, surclassée, battue (3-6).

Fête nationale

Ce fut un jour de deuil en Grande-Bretagne, une fête nationale en Hongrie.

Les joueurs hongrois avaient alors atteint un sommet du football, alliant des qualités qui sont d'habitude incompatibles : la vitesse et la clarté, le mouvement et la maîtrise, la virtuosité individuelle et l'esprit collectif, le style et l'efficacité. Tout était à la fois d'une rigueur mathématique et paraissait constamment inventé.

C'est cette équipe hongroise-là que l'équipe de France aurait dû rencontrer. Elle aurait été balayée, sans doute, mais aurait tiré du match d'inestimables enseignements.

Mais il y eut des problèmes administratifs et la rencontre fut à plusieurs reprises repoussée.

Si l'on retrouve dans l'équipe hongroise actuelle le nom de plusieurs joueurs qui brillèrent à Wembley, nos adversaires de ce dimanche ne sont plus tout à fait comparables à ceux qui battirent les Anglais : l'équipe de Hongrie a vieilli et s'est embourgeoisée. Elle a traversé des crises morales et, après avoir essayé de se renouveler, elle a subi l'an dernier des échecs étonnants (en Turquie, en Belgique et, sur son propre terrain, devant la Tchécoslovaquie).

Ayant fait de nouveau appel à la vieille garde, elle vient d'obtenir à Belgrade et à Moscou deux victoires importantes. Mais c'est maintenant une équipe tournée vers son passé, une équipe qui se prolonge.

Styles

Lors de la rencontre de Moscou où s'affrontaient nos deux prochains adversaires, on a pu sentir ce qui distinguait les deux styles. Les Hongrois jouent tout en finesse. Ils pratiquent un football gracieux, spectaculaire, chatoyant. Ils aiment la beauté des gestes, les attaques menées avec astuce. Pour descendre vers les buts adverses, ils préfèrent la ligne courbe. Leur jeu est plein d'exploits individuels, d'insistance, de clins d'yeux.

Le football soviétique, lui, est ardent, athlétique, naïf, mais il est aussi massif et uniforme. Les joueurs russes sont sans méfiance, violents, préoccupés exclusivement du résultat et, ignorant les subtilités, dédaigneux du spectacle, ils ne pensent qu'à écraser la défense adverse. Hormis le gardien de but Yachine, à la prodigieuse autorité, et le clairvoyant demi Netto, les Russes se confondent en une masse fruste et somme toute assez incolore.

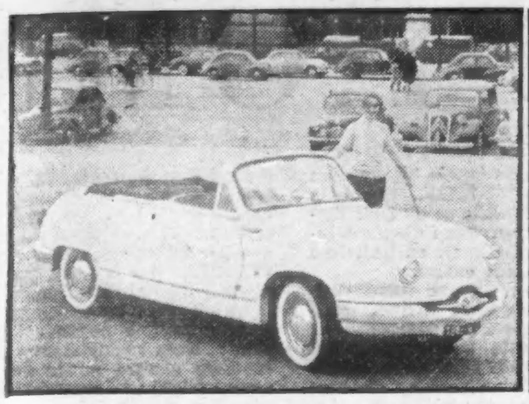
Les Hongrois peuvent être battus : ils enchanteront quand même. Les Russes peuvent vaincre ; il est probable qu'ils décevront.

AUTOMOBILE

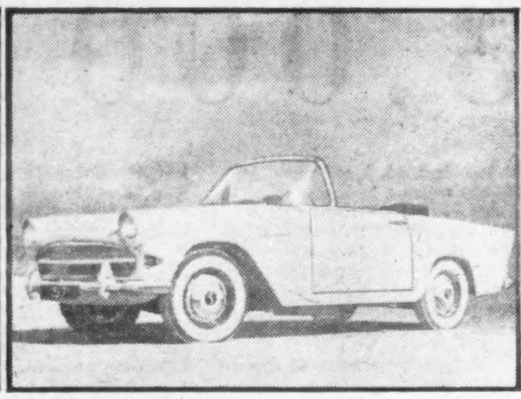
Le marché de la décapotable

A la veille du Salon, plusieurs constructeurs français ont présenté, en avant-première, les « vedettes » de leur production : des voitures décapotables. Depuis l'avant-

20 % réduction sur peintures
Toutes grandes marques
RIPOLIN - SPRED - NUTEX
BODY - 2, r. Cler (7e) - Ouv. lundi



PANHARD



SIMCA
Des fanatiques que l'on continue de chérir...

PEUGEOT

guerre, pourtant, les « automobiles sans toit », si elles séduisent les jeunes gens, ne sont jamais parvenues à conquérir une vaste clientèle en France.

Y aurait-il eu un changement des goûts et des mœurs ces dernières années ? C'est la question que l'on a pu se poser en examinant les catalogues et les dépliants publiés ces jours-ci par les services publicitaires des firmes.

Que se passe-t-il exactement ?

Prototype

Depuis la présentation du cabriolet décapotable « Océane », il y a quinze jours, les commandes affluent chez Simca. Les délais pour se procurer ce modèle sont actuellement de six mois.

— Les décapotables sont des voitures où on aime se faire voir, estime-t-on chez Simca, elles sont réservées à une élite. De plus, le climat français est tel qu'il faut être un passionné du plein air pour les conduire. Leur apparence doit compenser les quelques inconvénients présentés par ces voitures.

L'un de ces inconvénients, le manque de visibilité lorsque la capote est fermée, est supprimé sur l' « Océane » grâce au pare-brise panoramique qui est le premier construit en série sur une voiture française. L' « Océane » sort à la cadence de dix par jour. Au printemps prochain, sa production sera triplée. Il y a une évolution dans le goût des amateurs de décapotable : le classique cabriolet noir, intérieur en cuir fauve, a été remplacé par des voitures aux couleurs violentes : blanche, vert turquoise ou rouge torche. Les améliorations techniques rendent les « décapotables » 1957 de toutes marques beaucoup plus confortables que leurs aînées : le chauffage est suffisant, même lorsque la capote est ouverte.

Chez Citroën, cependant, on considère qu'il n'y a pas de clientèle française pour les voitures décapotables. L'échec du cabriolet vendu avant guerre par cette firme est la raison de la méfiance éprouvée quai de Javel. Cette voiture, qui possède actuellement une clientèle d'amateurs (en occasion) a été un « loupé » commercial retentissant. De nombreux cabriolets sont restés en stock pendant plusieurs années.

— C'est une question de sécurité, explique-t-on chez Citroën, notre clientèle préfère le « tôlé ». Nous n'avons reçu aucune demande de D.S. 19 décapotable... D'ailleurs, nous fabriquons une « découvrable » : la 2 CV !

Seconde voiture

Depuis le mois d'août, Peugeot a stoppé la production de son cabriolet 203, qui sortait à raison d'une voiture et quart par jour (sur 615 véhicules). A la veille du Salon, les chiffres de production envisagés pour le cabriolet 403 qui n'est encore qu'un prototype sont de 20 à 30 voitures par mois seulement.

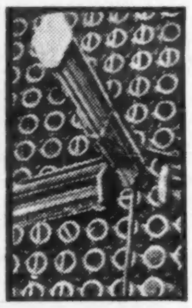
— Les cabriolets ne sont pas intéressants pour une clientèle moyenne comme la nôtre, car ils ne répondent pas aux besoins courants, déclare-t-on chez Peugeot ; la principale objection à la « sérialisation » de ces modèles

LIBERACE
Un comédien

OCKERS
Un drame

HENRI ET HÉLÈNE DE FRANCE
Déjà

DIANA DORS
Une défaite



G. 1
Une pile

est leur nombre restreint de places. Les Français veulent disposer de cinq ou six places pour le dimanche, ce qui fait de notre cabriolet à deux places une « seconde voiture » que très peu d'usagers peuvent s'offrir.

Autre objection, du côté fabricant, le prix de revient de ces modèles qui exige trop de main-d'œuvre. Les cabriolets 403, par exemple, seront montés et garnis à la main à l'usine Peugeot de La Garenne. Le travail du carrossier et du sellier (on utilise beaucoup de cuir pour les banquettes, tableaux de bord et garnitures) explique leur prix fixé pour le moment à 1.250.000 francs.

— Pourtant, nous allons continuer la fabrication de ces voitures pour satisfaire notre clientèle de fanatiques de « décapotable ».

A l'actif de ces « fanatiques » que l'on continue de chérir en dépit des problèmes posés par leur goût : leur amour du « sport automobile » qui en fait les meilleurs agents de publicité de leur marque.

JE, TU, IL...

● JEAN-MARIE BRESSAND, 37 ans, ex-officier d'active, promoteur du mouvement « Monde Bilingue », tente depuis 1951 de développer avec des professeurs et des instituteurs un mouvement d'échanges culturels entre la France et les pays étrangers.

Cette année, il a organisé un congrès monstre à Saint-Etienne. 250 municipalités appartenant à 52 pays envoyèrent leur acceptation. A la veille du congrès, le maire de Saint-Etienne reçoit un coup de fil du préfet de la Haute-Loire : les ministres socialistes ont reçu l'interdiction de s'y rendre.

En invitant une dizaine de municipalités de derrière le rideau de fer (les maires de Kharkov et de Stalingrad ont télégraphié leur acceptation) Bressand a commis un crime de « lèse-petite-Europe ». Le Conseil des Communes d'Europe s'est ému : le congrès est annulé par le maire de Saint-Etienne.

Obstiné, Bressand voulait rééditer son congrès à Pâques 57. Mais il vient de recevoir cette semaine le coup de grâce. Sur ordre du ministre des Affaires étrangères, les relations culturelles lui suppriment une subvention de sept millions qui lui était accordée.

● DIANA DORS, blonde, 23 ans, super-vamp du cinéma anglais, abandonne sa villa de 50 millions à Hollywood trois mois après son arrivée tapageuse aux Etats-Unis. Son mari et agent de publicité Dennis Hamilton a déclaré à la presse que Diana avait le « mal du pays ». C'est un dur échec pour le charme anglais.

● **G. 1**, pile atomique, née à Marcoules il y a deux ans (50.000 tonnes de béton, 1.337 barres d'uranium de 37 kg) a fourni ses premiers kilowatts d'électricité nucléaire. Trois autres centrales nucléaires sont actuellement en construction (2 à Marcoules, 1 à Chinon) et il faut s'en féliciter.

Mais on a beaucoup insisté en haut lieu sur le fait que G. 1 était inaugurée avant que la reine Elizabeth d'Angleterre inaugure, le 29 octobre, la centrale atomique de Calder Hall.

Il aurait fallu aussi préciser que G. 1 consomme encore plus d'électricité qu'elle n'en produit alors que Calder Hall fournira réellement 250 millions de kilowatts-heure par an.

● HENRI DE FRANCE, 24 ans, fils aîné du Comte de Paris, a annoncé ses fiançailles avec la duchesse Marie-Thérèse de Wurtemberg, 22 ans. Les deux jeunes gens ont au moins quelque chose en commun : leur ancêtre Louis-Philippe. Les fiançailles de la sœur du prince Henri, HÉLÈNE ASTRID DE FRANCE, 22 ans, et du comte Evrard de Limbourg Stirum, 27 ans, sont également rendues publiques. Le comte dirige une importante exploitation agricole en Rhodésie.

● STAN OCKERS, 36 ans, ancien champion du monde cycliste sur route, a fait une grave chute au vélodrome d'Anvers où il disputait une compétition. Transporté à l'hôpital où l'on diagnostiqua une fracture du crâne, le champion belge devait subir l'opération du trépan. En dépit des soins des chirurgiens, Stan Ockers est mort, le lendemain de l'accident, dans les mêmes conditions que le coureur cycliste Serce Coppi, le frère de Fausto Coppi.

● LIBERACE, pianiste, surnommé le « Casanova du clavier », est arrivé en Europe où il veut donner quelques récitals. Il a une manière très particulière « d'exécuter » des sonates de Beethoven sur un rythme de jazz (il les bâcle en quatre minutes). Plus que son talent, c'est son sourire un peu niais et ses cheveux soigneusement ondulés qui suscitent la passion de ses admiratrices. Les critiques musicaux demeurent plus calmes. A Londres, où Liberace se produit tout d'abord, le « News Chronicle » a publié un dessin humoristique à son propos dont la légende résume assez bien l'opinion des amateurs de musique : « Je souhaiterais que les Américains confinent Liberace dans leur ambassade ».

Pendant le Salon de l'Auto

choisissez un appareil photo

chez les deux grands spécialistes : **GRENIER et NATKIN.** Dans leurs magasins nouveautés sensationnelles : le vrai stylo photographique, la couleur pour quelques francs, etc.

Allez les voir., ou demandez le fameux Ciné-Photo-Guide 56, qui vous sera adressé **GRATUITEMENT** par Natkin, 15, avenue Victor-Hugo, métro Etoile, ou par Grenier, 27, rue du Cherche-Midi, métro Sèvres-Babylone

En parlant « chiffons »

— Du « chose » pour le goudron... du « machin » et du « chouette » pour la carrosserie, du « truc » pour les chromes, du...

— Moi je fais tout cela avec « **OUATOR-AUTO** », y compris les garnitures en aluminium et les pièces en matière plastique... et c'est formidable.

Aucun apprentissage pour « **OUATOR** ».

« **OUATOR** » fait disparaître les éraflures sur la carrosserie. « **OUATOR** » est en vente chez tous garagistes et pompistes (240 francs la boîte).

OFFRE SPECIALE AUX LECTEURS DE « L'EXPRESS » : Envoi franco d'une boîte, sans engagement. Utilisez-la, vous ne la réglerez que si vous en êtes totalement satisfait.

OUATOR-AUTO (Ets RIAL), 134, rue d'Assas - PARIS (6e)

PANORAMIQUE

★ LE NOUVEAU RECEPTEUR POUR VOITURE A CADRAN GEANT
★ LE DIFFUSEUR DE SON A RELIEF TOTAL
★ LE STEREOPHONE 102 POUR LE HOME ELEGANT DES MELOMANES AVERTIS

MODELES — RADIOAUTO FIRVOX — BREVETES

37, Rue de la Chine - PARIS (XXe) MEN. 03-31

LES 53.000 HOMM

VENDREDI dernier, à la fin du traditionnel déjeuner offert à la presse par Renault — comme chaque année, à quelques jours de l'inauguration du Salon de l'Auto — un homme de 49 ans, installé au haut bout de la table d'honneur, était le point de mire de tous les regards : Pierre Dreyfus, président-directeur général de la Régie nationale des usines Renault. Que sait-on de l'homme qui dirige la plus importante affaire française ?

Voici à peu près l'image de la Régie et de son directeur qu'ont tenté d'accréditer pendant des années, non sans succès, dans l'esprit du public, ses adversaires :

Dictateur impitoyable, il règne sur d'immenses ateliers obscurs et malsains, véritables bagnes où des milliers d'ouvriers, la rage au cœur mais muets — « Taisez-vous et travaillez » proclament d'innombrables pancartes — serrent les poings en silence. Quand passe auprès d'eux, l'étui-revolver à la ceinture, l'un des membres de cette implacable police intérieure qui pourchasse, à la Régie, les « carotteurs », les « mauvais esprits » et particulièrement les syndiqués C.G.T., tous baissent instinctivement la tête sur leur tâche. Mais nul n'est plus justement craint que le directeur général lui-même.

Pourtant, celui que tout le monde appelle respectueusement à Billancourt « le Grand Patron » sait être un politicien à l'échine souple en face des ministres dont dépend son sort : c'est d'eux qu'il tient tout son pouvoir ; d'eux qu'il a, sans cesse, besoin pour maintenir artificiellement en vie l'immense entreprise, volée par l'Etat à la Libération. Chaque mois, il lui faut quémander de nouvelles subventions occultes, de plus larges exonérations fiscales, d'autres passe-droits. Dans le gouffre de Billancourt, l'Etat engloutit sans contrôle depuis dix ans de précieuses devises gaspillées en coûteuses et inutiles importations de machines étrangères, des milliards dilapidés en hauts salaires démagogiques et en investissements somptuaires, et cela bien qu'on n'ait pas ici, comme dans les entreprises privées, la charge d'un capital à rémunérer et le souci des bénéfices à réaliser.

Tout cet argent n'est pas dépensé, toutefois, en pure perte : accaparant la main-d'œuvre sur le marché, pratiquant des prix de dumping, imposant sa loi, la Régie livre à tout le secteur privé une guerre économique sans merci. Chacun sait, par exemple, que c'est sur ses injonctions impératives que Citroën a dû établir très haut le prix de sa 2 CV pour éviter de concurrencer la 4 CV nationale.

Malgré ces truquages financiers, malgré la complicité évidente qui la lie sur certains points au grand capital, malgré la discipline de fer qu'elle impose à son personnel, provoquant ces grèves incessantes qui sont en France le moteur de l'agitation sociale et de l'inflation, la Régie se prétend « sociale ». Avec le désordre qui y règne (on « perd » à Billancourt trois voitures par jour en moyenne), c'est là peut-être l'aspect le plus scandaleux de cette folle tentative de collectivisation totale de l'économie française.

Cette image, il n'est pas inutile de la confronter avec la réalité.

Pierre Dreyfus est le type même du grand fonctionnaire français compétent et dynamique. Il y en a.

Au service de l'Etat depuis vingt et un ans et ne servant que lui avec passion, affable mais froid, hérissé à la vue d'un photographe, il se refuse à toute publicité personnelle.

Un peu de mystère et le silence lui semblent être les conditions mêmes de l'efficacité dans le travail. Le tintamarre publicitaire de l'effraie pas : il le dérange.

On le désobligerait en l'isolant du contexte qui justifie seul, à ses yeux, que son nom soit murmuré : la Régie dont il se veut l'un des 53.000 salariés.

Un jour froid et gris de février 1955, son ami Pierre Lefaucheux, président-directeur général de Renault depuis dix ans, s'est tué au volant de sa voiture. Un mois plus tard, le ministre de l'Industrie appelait Pierre Dreyfus au téléphone :

— Voulez-vous prendre la direction de la Régie ?

Il est alors président des Houillères du Bassin de Lorraine, où la production est passée en quatre ans de 10 à 13 millions de tonnes annuelles.

Depuis le jour de 1935 où ce fils de banquier, docteur en droit, est entré, en qualité de conseiller technique, au ministère de l'Industrie, toute sa vie a été consacrée à la production industrielle de son pays.

Il prend une nuit de réflexion qu'il passe à dépouiller les dossiers secrets de Pierre Lefaucheux : bilans, projets, politique et prévisions financières et sociales. Au petit matin, il donne sa réponse : « J'accepte. » Depuis, il répète :

« Un homme n'est rien, même s'il dirige tout. Le patron, de plus en plus, se dépersonnalise. Sauf quelques affaires familiales, aucune grande société privée ou nationale ne dépend aujourd'hui d'un homme, mais d'une équipe. Et c'est fort bien ainsi.

Qu'on parle de la Régie le plus possible et qu'on me laisse travailler en paix. »

De Louis Renault à Pierre Lefaucheux

Mais précisément la Régie — n'en déplaise à Pierre Dreyfus — c'est d'abord deux hommes.

Le premier est Louis Renault, l'ancien mécano, petit inventeur du dimanche, animateur de génie, financier habile, patron dur, concurrent impitoyable. On conserve à Billancourt, derrière le bâtiment de la Direction, le vétuste et misérable hangar, témoin de l'âge héroïque, où Louis Renault fabriqua de ses mains, en 1898, la première automobile de sa marque. Autour, pierre à pierre, il avait édifié cet empire dantesque d'acier et de ciment où le tonnerre des tôles et le hurlement des sirènes se fondent en un mugissement troué d'éclairs, cette forteresse imprenable au ras de l'eau grise : l'île Seguin.

Ses 36.000 ouvriers fabriquaient, en 1939, 60.000 véhicules (contre 220.000 aujourd'hui, pour 53.000 salariés). Des chars de combat aussi, sous nos couleurs, puis un jour pour une autre armée, celle du vainqueur.

Le 16 janvier 1945, on lisait dans le *Journal officiel* :

« Louis Renault et le petit groupe d'hommes qui l'entourait, détenteurs à la fois des capitaux et des moyens de commandement, portent la part majeure de la responsabilité que la société Renault... a, depuis la déclaration de guerre, encourue devant la nation. »

L'homme ainsi condamné était mort à Fresnes quelques semaines plus tôt. Sa veuve fait plaider aujourd'hui l'assassinat. Le procès, quelle qu'en soit l'issue, ne peut rien changer au sort de l'entreprise. La Régie nationale des usines Renault était née. L'heure de Pierre Lefaucheux sonnait. Son règne devait durer dix ans.

A 47 ans, centralien rompu à la technique par vingt années de travail dans l'industrie et aux affaires par sa formation juridique et la direction d'une entreprise, il recevait une mission lourde de risques. Les risques, il savait les prendre : il avait commandé le groupe des Forces Françaises de l'Intérieur de la région parisienne et comptait au nombre des Compagnons de la Libération.

Une première option se présentait : la 4 CV. Il mise tout, dès 1945, sur cette petite voiture qui d'abord étonne, puis séduit. En dix ans, la Régie devait en sortir plus de 800.000.

Ce diagnostic audacieux devait être la base solide de la renaissance et de l'essor. En 1939, Renault était le second des constructeurs français, mauvais second d'ailleurs, loin derrière le chef de file, Citroën. Sous Pierre Lefaucheux, la Régie devenait très vite le premier constructeur, la première entreprise de tout le secteur concurrentiel français, la quatrième affaire du pays (après trois autres géants nationalisés : S.N.C.F., Charbonnages et Electricité). Elle se classait cinquième producteur européen d'automobiles (en 1956, le quatrième), en huitième position dans le monde entier.

Dans le même temps, une usine nouvelle était sortie de terre (Flins), d'autres avaient été achetées, développées ; des filiales, quarante succursales, 300 concessionnaires, 3.000 agents avaient été mis en place dans la métropole ; d'autres outre-mer et à l'étranger où sept usines assurent le montage des Renault.

Les usines et installations occupent aujourd'hui 10.000.000 de m2 (principauté de Monaco : 1.500.000 m2), utilisant plus de 22.000 machines, brassant 149 milliards de chiffre d'affaires annuel.

Pierre Lefaucheux, préparant à la fin de janvier 1955 le texte d'une conférence qu'il devait faire au Foyer des Etudiants catholiques de Strasbourg, pouvait écrire :

« La marche de notre entreprise permet, dans l'ensemble et dans le détail, de suivre avec une grande précision et malheureusement parfois sans délai, les fluctuations de l'économie française. »

Ces mots ne devaient jamais être prononcés. Le 11 février au matin, sur une route verglacée de l'Est, un coup de frein brutal : Pierre Lefaucheux n'était plus. Mais son œuvre continuait.

Une entreprise aussi gigantesque que la Régie Renault, bastion des nationalisations en plein secteur concurrentiel, met en jeu trop d'éléments, de passions, de risques et de profits pour n'être pas l'objet de controverses parfois acharnées. On a trouvé, au début de cet article, la caricature des accusations véhémentes qu'ont lancées contre elle certains de ses concurrents et de ses détracteurs. Voici, schématisés, les trois reproches principaux qui lui sont le plus communément adressés, suivis des répliques tantôt percutantes, tantôt moins convaincantes que leur opposent les dirigeants de l'entreprise :

1) *La Régie bénéficie de privilèges exorbitants : exonérations fiscales, larges crédits, pas d'actionnaires à rémunérer, devises à volonté, facilités de toutes sortes et assurance que son déficit sera comblé par le budget de l'Etat.*

Ces assertions sont entièrement fausses. « Nous sommes traités exactement comme les autres entreprises du secteur privé », insistait Pierre Lefaucheux, qui poursuivait : « Nous sommes soumis aux mêmes lois, payons les mêmes impôts, nous n'avons jamais émargé au budget et nous lui avons assuré, au contraire, 1,5 milliard de dividendes (*de* 1948 *à* 1955 *: près de trois milliards*) ; nous ne disposons pas de plus de crédits d'origine étatique ou paraétatique que nos concurrents, bien moins que certains de nos fournisseurs. Lorsqu'on a voulu construire en France des usines d'automobiles et de tracteurs agricoles neuves, ce sont d'autres entreprises qui ont bénéficié des prêts du Crédit National et des Fonds d'équipement, pas la Régie Renault... L'Etat n'a jamais mis ni remis, sous quelque forme que ce soit, d'argent frais dans notre entreprise. »

Un " Etat automobile "

2) *La Régie Renault est une administration publique et devrait être soumise comme telle à un strict contrôle de l'Etat qui laisse au contraire son président faire fi de sa politique générale et de ses directives.*

La Régie n'est pas une administration. Elle appartient intégralement à la nation. L'Etat, propriétaire de l'entreprise, y règne, puisqu'il a nommé et peut révoquer à sa guise le président-directeur général. Mais il n'y gouverne pas, puisqu'il délègue tous ses pouvoirs à ce même président-directeur général qui a notamment toute latitude pour fixer les prix, les salaires, les commissions, le rythme et la nature de la production, les investissements, ainsi que pour conclure des accords et prendre des participations, « faire, en un mot, la paix et la guerre ». La Régie ne supporte aucun contrôle *a priori* et, seule de toutes les entreprises nationalisées, n'a ni contrôleur financier ni commissaire du gouvernement.

Mais elle n'est pas, pour autant, dans l'Etat français, un « Etat au[...] bile » dirigé par un dictateur c[...] certains le disent. Le président-di[...] général est assisté statutairement[...] comité d'entreprise, qui a tous le[...] voirs fixés par le droit commun, e[...] conseil d'administration.

La surveillance de son activité s'e[...] d'autre part, *a posteriori*, mais d[...] près : trois commissaires aux co[...] étudient chaque année avec minu[...] comptabilité ; la commission de vé[...] tion des comptes des entreprises [...] ques, émanation de la Cour des Co[...] opère ensuite, dans un délai qui [...] cède pas un an. Les commissions [...] mentaires suivent de près son [...] Comme il n'y a eu, de 1945 à 19[...] quatre ministres de la Production [...] trielle, il n'est pas paradoxal de di[...] « tout en se conformant dans l'ens[...] aux directives des gouvernements[...] nault a néanmoins suivi une po[...] stable ».

3) *La Régie livre une guerr[...] merci à ses concurrents p[...] politique de hauts salaires, [...] bauchage de leurs technicien[...] investissements massifs, une [...]*

Utilisant un outillage ultra-modern[...] sident de la Ford américaine [...]

centration inouïe d'entreprise[...] nexes et de participations, [...] pressions de tous ordres. To[...] passe comme si elle voulait a[...] ber à elle seule toute l'industri[...] tomobile française.

Il y avait, en 1914, cent construc[...] d'automobiles en France. Ils n'ét[...] plus que trente et un en 1938. Ils [...] quinze en 1956. La concentration ne [...] pas d'aujourd'hui. Elle est d'ailleur[...] phénomène universel, une dizaine [...] treprises — dont Renault — se partag[...] actuellement 70 % de la production [...] diale.

Mais la Régie ne manœuvre [...] comme on l'accuse parfois, pour p[...] piter cette évolution. Elle n'exerce[...] cune pression directe ou indirecte [...] ses concurrents : le prix de la 2 CV [...] troën — est-il besoin de le dire ? — [...] fixé par la maison Citroën !

« *Dans l'automobile, en Fr[...]* disait Pierre Lefaucheux, *tou[...] constructeurs sont, sinon brou[...] tout au moins opposés deux à [...] ou deux à trois, voire deux à [...] tre. Ils ont trouvé moyen de s[...] partir entre deux chambres sy[...] cales ! C'est déplorable à cer[...] points de vue, mais c'est très [...] Chacun sait qu'il doit défendr[...] place au soleil parce qu'il y a [...] que année des victimes. Et [...] peut-être pour cela que les [...] queurs sont bien vivants... Si [...] équipes s'entendent, elles arr[...] facilement à marquer plus de [...] mais il n'y a plus de footb[...]*

Avant la guerre, Renault, fabriq[...] dans ses usines ses pneumatiques, [...]

DOCUMENT

DEUX MOIS A L'HOPITAL

par Georges MAUCO

secrétaire général du Haut Comité de la Population et de la Famille

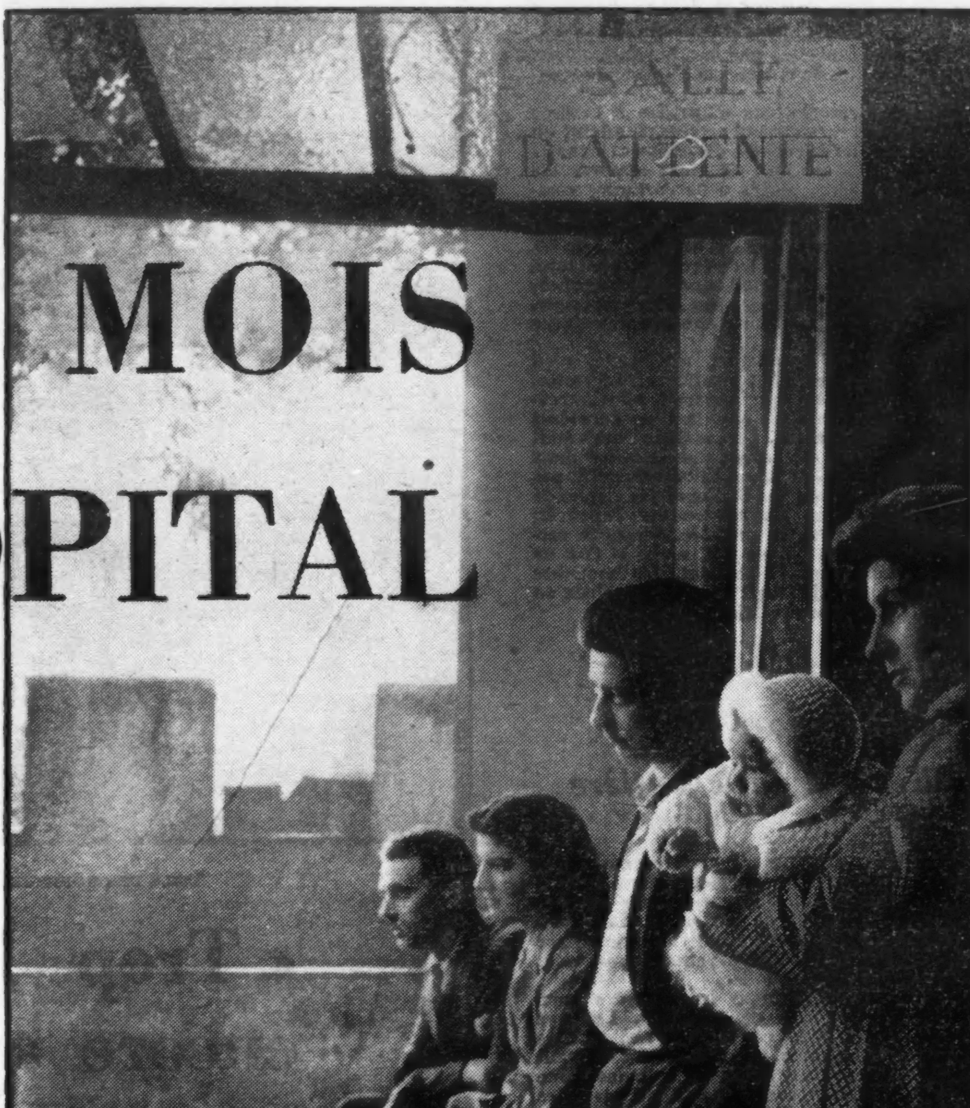
Le document que nous publions ici a un caractère tout à fait exceptionnel en raison de la personnalité de son auteur.

Georges Mauco est secrétaire général du Haut Comité de la Population et de la Famille. Il est également directeur administratif du centre psychopédagogique Claude Bernard.

Après un séjour de deux mois dans un hôpital, il livre, avec toute l'autorité que lui confèrent ses fonctions et sa réputation, un témoignage terrible.

C'est, croyons-nous, notre devoir et notre rôle de donner le plus large écho à ce document unique.

☆



Un détail en apparence insignifiant pèse sur les malades : partout il faut attendre.

Tout Français peut être appelé à connaître la vie de l'hôpital, quelle que soit sa situation sociale. Les progrès de la médecine impliquent des moyens techniques — examens de laboratoire, travail d'équipe, etc. — dont ne peuvent disposer les meilleures cliniques.

Ajoutons que le prix d'une journée à l'hôpital est d'ailleurs à peu près le même que celui de cliniques privées et peut atteindre 3.000 francs.

Quelles peuvent être les conditions de vie d'un malade dans un hôpital français actuellement ? Voilà qui intéresse chacun de nous.

Il m'a été donné de vivre deux mois dans un grand hôpital — je ne préciserai pas s'il était en province ou à Paris. J'y ai vécu dans une salle de plus de trente lits. Il m'a paru utile de faire connaître cette expérience, non pour présenter des critiques stériles, mais pour contribuer à améliorer ce qui doit l'être dans l'intérêt de tous.

Tout d'abord, je tiens à dire que, par la qualité des soins médicaux — examens de laboratoire, radio, emploi de médicaments les plus récents et les plus coûteux — l'hôpital français mérite sa réputation internationale qui attire même les malades étrangers.

Et avant de signaler les insuffisances, je dois dire ma gratitude au personnel hospitalier qui, par sa bienveillance, a réussi le tour de force de me laisser un souvenir pas trop pénible de ce long séjour à l'hôpital.

TROP longtemps, l'hôpital a été réservé aux pauvres. Il en garde encore aujourd'hui des traces — l'inconfort, la malpropreté, la promiscuité, le dédain de l'homme qu'est le malade. Tout cela devait, sans doute, paraître sans conséquence pour les pauvres... Juste retour des choses, le bourgeois qui va à l'hôpital aujourd'hui partage cette misère matérielle et morale qu'il a voulu ignorer dans le passé. J'ai entendu des commerçants ou des industriels cossus exprimer leur amertume d'être « contraints d'en venir là », comme s'il s'était agi d'une dégradation ou d'une déchéance.

Dans la grande salle où j'ai vécu, une trentaine de lits s'alignent le long des murs dont la peinture commence à s'écailler. La pièce est bien aérée et claire malgré sa vétusté (elle date de Napoléon III) et la malpropreté des carreaux. Dans un angle, séparé par une cloison vitrée, un seul w.-c. à la turque. A côté, une boîte à ordures où s'entassent les pansements et les détritus. Dans un autre angle, les lavabos. Deux robinets, sans tablette ni glace, constituent toute l'installation pour la toilette des trente malades de la salle.

Aux lavabos, où l'on barbote, c'est le bain de pieds assuré. L'eau est « dangereuse à boire » et, la plupart du temps, elle est si boueuse qu'on ne peut même pas s'en servir pour la toilette. Naturellement, pas d'eau chaude.

La salle des pansements est aussi misérable. Elle apparaît si archaïque et si dépourvue d'installations appropriées, que l'on se demande comment le personnel peut assurer son travail. La cuisine est digne d'une cabane de la zone, sans eau chaude, sans gaz certains jours. Lorsque le gaz, qui est souvent coupé, « revient », il faut un quart d'heure au personnel pour obtenir une casserole d'eau bouillie.

Il n'y a qu'une baignoire pour cette salle de trente malades. Certains jours, il fallait des heures pour obtenir l'eau chaude à peine suffisante pour deux ou trois bains, alors que les soins en exigeaient beaucoup plus.

Les malades ingambes ont à leur disposition des bains collectifs situés à cinq minutes du pavillon. Pour s'y rendre, il faut sortir, en toutes saisons, à 7 heures du matin. On ne dispose pour s'essuyer que d'une maigre serviette et il faut revenir plus ou moins mouillé.

→

Chaque malade reçoit, à son arrivée, des couvertures déchirées, des draps lavés mais tachés, une chemise généralement sans boutons, et un couvert qu'il doit laver lui-même, comme au régiment.

Les malades n'ont pas d'armoire individuelle pour mettre leurs affaires. Chacun ne dispose que de la petite table de nuit attenante à son lit pour placer les menus objets dont il peut avoir besoin. Cette table est trop exiguë, pourtant il est interdit de poser quoi que ce soit ailleurs.

Les vêtements et affaires personnelles des malades sont donc placés, par les infirmières, en dehors de la salle, dans une vaste penderie commune.

Comme les prescriptions d'hygiène à l'entrée de l'hôpital sont rarement observées, il advint un jour qu'un clochard, entrant directement dans la salle sans être passé aux douches, apporta ses poux. Ses vêtements, placés dans l'armoire commune sans désinfectant, eurent vite répandu leurs locataires dans tout le vestiaire. Les poux prospérèrent rapidement. Ils gagnèrent même les vêtements du personnel. Et ce fut un grand amusement dans la salle quand une de nos charmantes infirmières raconta son effroi lorsque, dans le métro, elle vit sortir de son soutien-gorge deux énormes poux.

Avec une telle installation matérielle, rien d'étonnant que les mouches prolifèrent. Le matin, dès que la lumière du jour apparaît, elles harcèlent voracement le malade et gâtent ses dernières heures de somnolence. Un malade qui était contraint de rester découvert dut installer deux bandes collantes antimouches. Et cela ne suffit pas à lui assurer la quiétude. Un jour, j'ai demandé du D. D. T., mais on n'a pu trouver l'appareil de pulvérisation pour le projeter. On nous servait chaque jour un bol de lait, mais, si l'on ne pouvait le boire immédiatement, les mouches vous devançaient et il fallait en repêcher deux ou trois avant d'absorber le lait.

Des cauchemars qui réveillent la salle entière

Cette misère matérielle apparaît secondaire à côté de la misère psychologique dans un tel milieu. C'est d'ailleurs d'absence totale de psychologie qu'il convient de parler ici. Les quelques faits suivants montreront à quel degré d'ignorance des nécessités psychologiques peut atteindre le milieu hospitalier.

Tout d'abord, on groupe les malades sans préoccupation d'âge et de maladies. Les cas bénins voisinent avec les cas mortels. Les malades y côtoient les agonisants. Ce mélange est d'autant plus pénible que, parmi les trente malades d'une même salle, certains sont atteints de maladies spectaculaires. Ainsi, j'ai vu un grand malade dont la moitié du visage était entièrement dévorée par un cancer. Il offrait le spectacle hallucinant d'une tête de mort, mi-squelette, mi-visage humain. Un autre, atteint d'un énorme éléphantiasis, devait laisser ses jambes à l'air. On comptait aussi nombre d'ulcères spectaculaires..

On imagine, pour un malade jeune et sensible, l'effet d'un tel spectacle. D'autant que, le plus souvent, l'heure des repas coïncide avec l'heure des pansements et de la visite médicale. Pour déjeuner, les valides s'installent autour d'une table située au milieu de la salle. Que de fois ai-je vu de jeunes malades, venus pour une indisposition légère, ne pouvoir manger, le cœur chaviré par le spectacle et parfois par l'odeur. Et la nuit, ils criaient leur effroi dans des cauchemars qui éveillaient la salle entière.

Il faudrait pourtant bien peu de choses pour améliorer cette situation. Il suffirait de dégager une petite pièce hors de la salle commune pour permettre aux quelques malades à peu près valides de manger hors de cette atmosphère pénible et pitoyable. L'avantage en serait double : alléger la salle des éléments valides généralement jeunes et bruyants et, d'autre part, permettre aux valides d'échapper à une atmosphère déprimante, au moins quelques heures.

Bien d'autres petits détails matériels gâtaient l'existence de certains malades. Par exemple, les w.-c. à la turque — sans siège — sont pénibles pour les grands malades affaiblis.

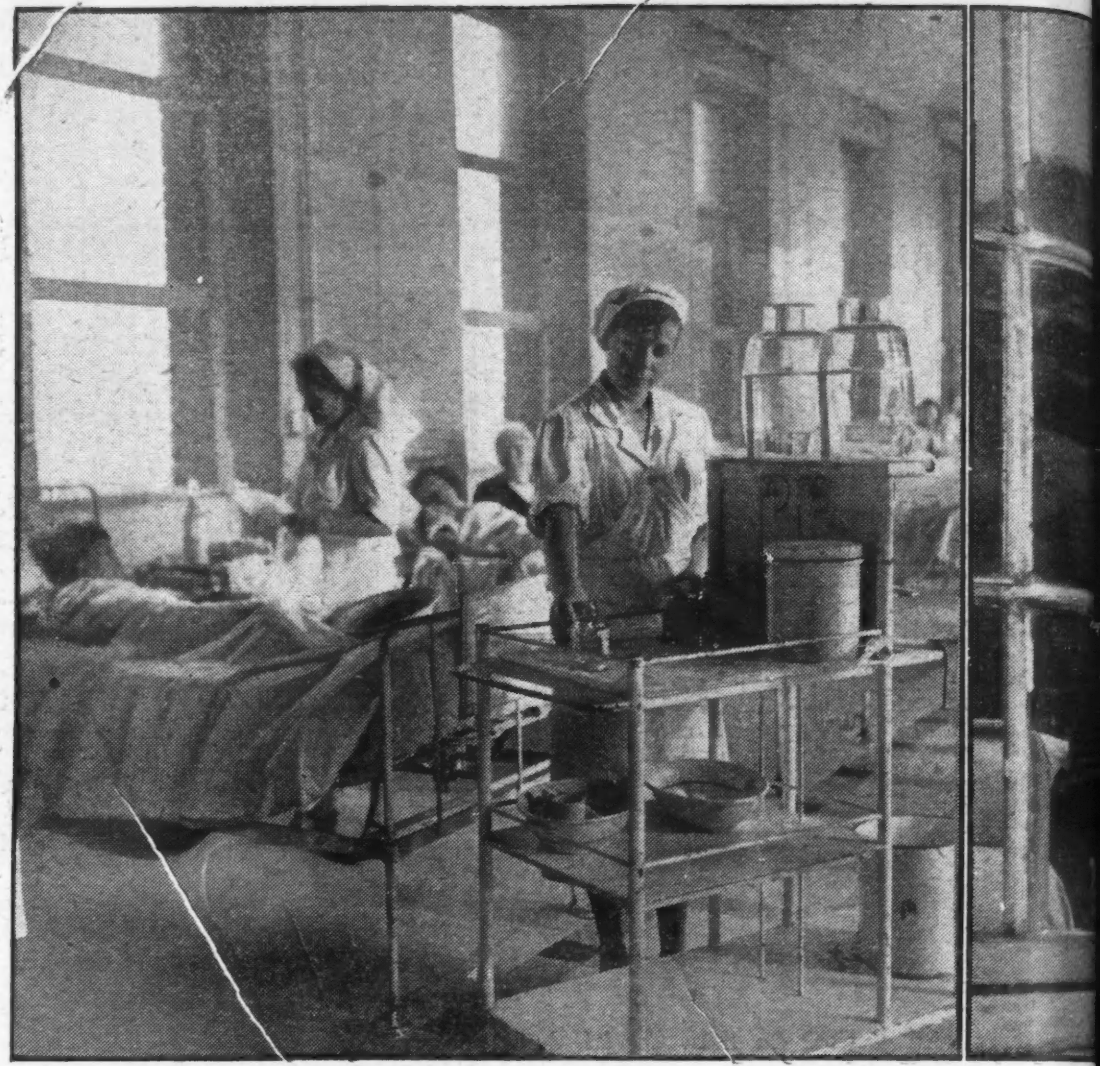
Il y a bien pour eux la possibilité d'avoir un bassin métallique près de leur lit, mais ce bassin, placé sur une chaise, est trop haut et les salit. Et comme ils ont peine à se nettoyer, ils préfèrent encore les w.-c. à la turque.

Un grand malade s'y rendit une nuit. Faute de poignée d'appui, il ne put se relever et tomba. Il mit une heure à sortir par reptation sans que le jeune garde de nuit s'en souciât. Et, bien entendu, le malade préféra n'en pas parler de peur qu'on l'obligeât à aller sur le bassin salissant et incommode. Dans de tels cas, une simple poignée permettant de se relever aux w.-c. — à défaut d'un siège — rendrait les plus grands services aux malades.

Ces détails, qui peuvent paraître sordides et dont nul ne se soucie, ont une grande importance pour la vie des malades affaiblis. C'est la somme de ces détails qui tisse le milieu où ils sont contraints de vivre.

Parmi ces petits détails, il en est d'ailleurs d'amusants : le nettoyage des fenêtres, par exemple. Comme je m'étonnais que les carreaux soient toujours plus ou moins sales, on m'expliqua que trois catégories de services en sont chargés. La partie la plus élevée des fenêtres est nettoyée par une entreprise privée. Les carreaux du milieu relèvent du personnel masculin de l'hôpital, et les carreaux inférieurs incombent aux infirmières de la salle. Naturellement, il est impossible de faire coïncider le travail des trois équipes. Ce qui entraîne d'ailleurs trois dérangements pour les malades de la salle.

C'est la nuit que les inconvénients psychologiques de l'entassement des malades dans la salle commune apparaissent le plus nettement. Et tout d'abord en ce qui concerne le silence si essentiel pour des malades. Je ne parle pas des bruits normaux dans une chambrée de trente individus, tels que peuvent les imaginer ceux qui ont connu la vie régimentaire. Car, dans la chambre d'hôpital, il ne s'agit pas d'hommes jeunes et sains, sur lesquels le sommeil s'appesantit rapidement, mais de malades insomniaques, voire d'agités.



SALLE DE CHIRURGIE A L'HOPITAL BEAUJON

« Trop longtemps l'hôpital été encore aujourd'hui les trac

Attendre, attendre, toujours attendre

Quelques exemples vécus feront mieux comprendre ce climat perturbant. Tel grand malade se jette sur le lit de son voisin qui crie son effroi. Tel vieillard, obligé de se lever la nuit, ne retrouve jamais son lit avant d'en avoir essayé une douzaine d'autres, au grand émoi des occupants.

Personnellement, j'ai eu comme voisin un alcoolique menacé d'une crise de *delirium tremens*. Une nuit, après plusieurs heures de plaintes, il tenta de vomir pour libérer son estomac et son foie ravagés, mais n'obtint que des éclaboussures dont j'ai dû me protéger avec mon drap. L'angoisse montant, le malheureux, qui avait déjà vu un chat noir menaçant, commença à voir de petits animaux, rats et chauves-souris, dont les alcooliques imaginent qu'ils veulent les dévorer. A 2 heures du matin, j'ai dû me lever, en l'absence de la garde, pour alerter l'infirmière. Après les consultations préalables, les mesures nécessaires furent prises. Naturellement, toute la salle était éclairée et il ne pouvait être question de sommeil pour les trente malades.

Un jour, à l'aube, brusques rumeurs et sanglots dans la salle, c'est la famille d'un mort qui gémit et sanglote auprès de son lit. Son corps ne sera enlevé que deux heures plus tard. Les malades émus doivent entendre et voir cette douleur.

Les vieillards notamment, atteints par la sénilité, perturbent le repos général. Telle vieille femme de quatre-vingts ans, à l'étage supérieur, hurle plusieurs nuits, presque sans répit. Tel autre vieillard de soixante-seize ans gémit comme un enfant. Certains de ces grands vieillards relèvent d'ailleurs plus de l'hospice que de l'hôpital.

Un jeune Algérien, ayant reçu un poste de radio d'un « protecteur », le fait fonctionner très tard le soir et très tôt le matin pour les émissions arabes. Le soir, il y a les jeux de cartes et les beuveries, dans une tabagie évoquant plus le café que l'hôpital, ce qui, au moins, plaît aux jeunes encore valides ou aux convalescents.

Mais dans un tel climat, les grands malades sont à bout de nerfs. A tel point que j'ai entendu des malades parler d'aller « casser la figure » à leurs trop bruyants voisins.

Le bruit ne provient pas seulement de la salle. Camions, autos et motocyclettes circulent sans cesse, même la nuit, et les phares des camions de service balayent la chambrée. Les malades devinent l'heure au rythme de ce trafic bruyant.

Je me souviens de la réflexion amusée d'un malade — un haut fonctionnaire étranger. Il s'étonnait qu'un employé de l'hôpital s'amusât, vers 20 heures, à tourner dans les cours de l'hôpital sur sa motocyclette dans une pétarade étourdissante, alors que, dans les rues voisines, on plaçait la pancarte « Silence, hôpital ».

Une autre cause d'insomnie est l'utilisation abusive de la lumière pendant la nuit. J'ai dit que les w.-c., dans un angle de la salle, en s'éclairant, éclairaient toute la pièce. Parfois, pour une simple vérification ou pour rappeler à un malade l'heure d'un cachet, on éveille les trois quarts des patients.

Un système curieux, également indiscret, réveille tout le monde : c'est une lampe, dite « baladeuse », que le garde de nuit attache au pied du lit près duquel il s'installe pour lire, fumer ou tricoter. Le malheureux dont le lit est choisi, se trouve ainsi à la fois éclairé et secoué par les mouvements et déplacements du veilleur. Pendant les six jours où j'ai vu appliquer ce système, il me fut impossible de dormir. Et mes proches voisins ne purent, pas davantage, s'assoupir.

Ainsi, bruits et lumières concourent à enlever aux malades l'un des éléments essentiels à leur rétablissement : le repos. Alors que la médecine moderne, notamment en Russie, a montré le pouvoir du sommeil pour revigorer l'organisme, l'hôpital français de s'en soucie guère.

FENÊTRE DE L'HOPITAL SAINT-ANTOINE

UN COIN DE CUISINE A L'HOPITAL SAINT-ANTOINE

été réservé aux « pauvres ». Il en garde inconfort, la malpropreté, la promiscuité ! »

utre détail, en apparence insignifiant, mais se sur les malades, c'est l'attente. Pour tous amens ou consultations, il faut attendre urément et dans des conditions inconfor- souvent dans des couloirs sales, et parfois iéges.

ous repasserez s deux jours »

jour, dans un service de radio, après une d'attente, on me fit déshabiller, puis on me rer dans la salle où le médecin-chef, avec sistants et ses élèves, discutait. Pendant un d'heure, frissonnant de froid, je dus re que le « patron » eût terminé sa discus- r la difficulté de trouver un logement et convénients d'habiter la banlieue. Il igno- complètement la présence du malade qu'un e dut lui rappeler. « Rien de bien grave », on sans penser à ce que peut éprouver le plus ou moins anxieux du sort qu'on lui e ou du diagnostic qui peut fixer son

vu des malades devant subir une interven- hirurgicale attendre en vain deux matinées s dans le service chirurgical. L'un d'eux dit dire : « Vous repasserez dans deux . Il était dans un état d'énervement anxieux à faire un esclandre, d'autant plus qu'avant e opération envisagée on lui donnait un nt.

insiste sur ces carences, c'est qu'on pour- sément et à peu de frais y remédier. Et parce qu'elles révèlent cette insouciance des ions de vie des malades en dehors de tout n'est pas les soins médicaux proprement

pparait le problème des relations humaines malade. Le malade est diminué non seule- physiquement, mais affectivement. Il rede- comme un enfant qui, ressentant une insé- est exigeant, parfois capricieux, voire pro- On ne peut le considérer ni lui répondre à un être normal lorsqu'il montre son rité par ses exigences. La fermeté exigerait toujours compréhensif. Or, c'est rarement préhension qui prévaut.

vu souvent de jeunes soigneurs, sains et vigoureux, réagir personnellement aux comportements maladroits de certains malades. Le dialogue était inégal et parfois dramatique. Ainsi, j'ai entendu un jeune garde refuser un service à un mourant en lui criant : « *Faudrait pas nous prendre pour des bêtes* ».

Même des infirmières, parfois fatiguées par ce milieu, réagissent avec humeur. Pour être rares, ces cas doivent être signalés, car ils peuvent desservir l'ensemble de la fonction s'ils sont tolérés.

Un soir, une aide, énervée et peu maîtresse d'elle-même, répondit avec insolence à un grand malade qui venait de recevoir une transfusion de sang. L'état de ce malade était tel que, par humanité, on avait autorisé sa femme à venir le voir au repas du soir (il devait mourir quelques jours plus tard). Sa femme étant présente, ce grand malade répliqua à l'inconvenance de l'aide. Celle-ci, déchaînée, injuria alors tous les malades de la salle avec une violence et de rares grossièretés : les plus douces furent du genre : « Bande de fumiers ! », et : « Vous feriez mieux de crever ! ». Le tout en bousculant bruyamment le matériel et en cassant des assiettes.

L'émotion des malades devant cette violence fut accrue par la vue de la femme du malheureux qui sortit en larmes, désespérée de laisser son mari mourant dans une telle atmosphère. L'infirmière-chef, prévenue, ne voulut ni intervenir ni signaler la conduite indigne de son aide, afin de « ne pas lui faire du tort ».

Ainsi cette infirmière, par ailleurs consciencieuse, ne se rendait pas compte qu'en refusant de remplir son devoir de chef de service, elle se faisait complice des faiblesses d'une assistante et qu'en couvrant une faute (qui n'était pas la première), elle desservait l'ensemble de la profession dont la bonne renommée risquait d'être diminuée par de telles faiblesses.

Le directeur de l'hôpital réagit plus sainement et avec fermeté. Il blâma à la fois l'assistante fautive et l'infirmière-chef complaisante. Mais cette dernière trouva bon de se plaindre au médecin-chef.

La tâche des administrateurs n'est pas facile, car leur autorité est rarement soutenue par le corps médical. Nous avons constaté souvent une démagogie facile de certains médecins contre les nécessaires mesures administratives. Là encore, il y a un problème à résoudre ou une éducation à faire.

Un problème particulièrement important et difficile est celui des relations du médecin et du malade. Difficile, car le médecin doit s'intéresser au malade et chercher à le comprendre ; il lui faut éviter avec soin de se laisser émouvoir. Son intérêt doit donc être objectif et éviter de se prêter au chantage affectif que le malade a souvent tendance à utiliser, comme tous les êtres anxieux ou éprouvant un sentiment d'insécurité.

En général, j'ai constaté une indifférence totale à propos du moral des malades. La cause essentielle m'a semblé être la mobilité du personnel, et le peu de temps que chacun peut consacrer aux malades.

Prenons l'exemple du « patron », c'est-à-dire du médecin chef du service. Il s'agit généralement d'un spécialiste éminent et très sollicité. Il cumule les fonctions de professeur à la Faculté — qui se suffisent déjà à elles-mêmes — avec celles de chef d'un service ou de plusieurs services des hôpitaux. Il est souvent médecin spécialiste de grands organismes tels que la S. N. C. F., ou des administrations publiques. Il a, en outre, la charge de guider et d'enseigner ses élèves. Il a enfin sa clientèle privée, naturellement importante. Et très souvent, il a, en plus, des charges internationales que lui valent sa renommée ou sa valeur scientifique.

Il est bien évident, dans de telles conditions, qu'il lui est matériellement impossible de suivre son service à l'hôpital et ses malades comme il serait utile. Il passe une ou deux fois par semaine rapidement dans le service, suivi de la cohorte des étudiants et des visiteurs étrangers. Il s'adresse plus souvent à ces derniers qu'aux malades, considérés comme des « cas » pour son enseignement. Surmené et sollicité de tous côtés, il ne peut faire face qu'en se ménageant. Le grand « patron » en médecine pourrait reprendre le mot qu'on prête au cardinal Dubois. Comme quelqu'un s'étonnait avec admiration qu'il pût se dépenser dans tant d'activités, il répondit finement : « Oh ! je ne me dépense pas, je m'économise. »

Certains internes deviennent une bouée

La tâche d'un médecin chef d'un service hospitalier me paraît si importante et si lourde qu'elle suffirait à justifier sa présence constante et à plein temps, surtout si on admet que son action est à

→

DEUX MOIS A L'HOPITAL

→

la fois médicale et psychologique, administrative et scientifique.

Sans doute, le médecin-chef est-il souvent admirablement secondé par l'interne. Nous en avons connu des types remarquables, tant par leur conscience que par leur dévouement. Bien que passant, eux aussi, rapidement, ils venaient plus souvent et s'efforçaient de mieux connaître les malades. Certains de ces internes devenaient la bouée à laquelle se rattachaient les malades. On guettait avec impatience leur arrivée, on se confiait à eux pour certaines difficultés. Mais, outre leur manque de temps, trop souvent leur bonne volonté manquait d'expérience psychologique. Le tact et l'intuition ne suffisent pas toujours, il y aurait intérêt à les éclairer par des connaissances précises de psychologie affective et des troubles du comportement.

Je ne parlerai pas des externes, dont la présence est hélas! nécessaire. Je me contenterai de dire qu'ils sont souvent craints par les malades. Dans le service où j'ai été traité, tel « externe » était surnommé « le Boucher » parce qu'il devait s'y reprendre trois fois pour faire une biopsie (prélèvement de tissu) ou des piqûres. Tel autre était surnommé « Monsieur Lunette », tant sa froide indifférence était éprouvée comme inhumaine. J'ai été surpris de trouver chez quelques-uns des externes une sorte de mépris bourgeois pour le « tout-venant » (*sic*) des malades.

Pour que les malades soient "sages"

Quant au personnel — infirmières et aides — là aussi, il n'a pas de préparation au rôle psychologique. Nul ne lui a enseigné les problèmes, souvent délicats, des relations avec les malades. J'ai dit les réactions vigoureuses et saines de jeunes soigneurs agacés par les malades, mais ne réalisant pas combien le dialogue est inégal avec des gens diminués et rendus vulnérables par la souffrance physique et morale. Ce sont souvent les plus humbles, tels certains veilleurs de nuit, qui ont le contact le plus humain avec les malades. Il s'agit, en général, d'anciens soigneurs appartenant à des catégories pour lesquelles le recrutement est arrêté. J'en ai connu un qui faisait de multiples commissions, rendait des services à chacun, donnait les soins et même des piqûres (bien que non qualifié), avec un tact et une habileté bien supérieurs à ceux d'infirmières diplômées. Sa seule présence était un réconfort pour les malades.

Il en est ici comme des internats de collège ou de lycée où l'élève ne voit que brièvement les professeurs éminents et diplômés avec lesquels les relations humaines sont réduites au minimum, alors qu'il peut se confier ou demander conseil à certains garçons de service ou à certains surveillants compréhensifs.

Une des causes de l'insuffisance du contact humain avec le personnel se trouve également dans la mobilité extrême de celui-ci (il est vrai que j'ai connu la vie de l'hôpital surtout en été, au moment des vacances). Pendant l'été, médecins, infirmières et directeur de l'hôpital, tout le monde est en vacances en même temps (Moralité : ne tombez jamais malade en été, au moins tant qu'il n'y aura pas de vacances pour la maladie).

Durant les deux mois de mon séjour, il n'y eut pratiquement pas une seule journée où je ne vis une nouvelle figure, surtout parmi les infirmières et les aides. Et généralement, elles ne restaient qu'un jour ou deux, pour être ensuite remplacées de nouveau. Or, les malades, comme les enfants, sont *a priori* réservés, voire hostiles aux nouveaux visages parmi leurs soigneurs. Cet ahurissant carrousel amenait naturellement un personnel non habitué au service. De là des fantaisies, même dans les traitements médicaux. Que d'étonnements, parfois amusés, plus souvent indignés et effrayés, n'ai-je pas constatés chez les malades !

Par exemple, les erreurs de piqûres. Le malade du « 8 » voit s'avancer l'infirmière avec la seringue. Or il venait d'arriver — ainsi que l'infirmière d'ailleurs — et le médecin ne l'avait pas encore vu. L'infirmière, mal informée, lui appliquait le traitement de « l'ancien 8 » sorti de la veille. Un autre jour, le « 22 » doit se défendre contre piqûres et médicaments qui ne lui sont pas destinés. De telles erreurs, certes, ne peuvent être entièrement évitées et sont généralement sans conséquences graves — sauf peut-être pour les grands malades, mais comme généralement ceux-ci ont peu de chance de guérir, leur destin final n'en est guère modifié.

Une des distractions du soir, avant l'extinction des feux, est la distribution des somnifères. Les infirmières s'en montrent prodigues. Espèrent-elles que les malades seront plus « sages », telles ces nurses qui emploient tous les procédés pour obtenir le sommeil du bébé bruyant ? Il y a des pilules bleues, des roses, des blanches, suivant les goûts. C'est-à-dire sonoryl, phénergan, gardénal à 10, aspirine, etc. Et chacun de puiser à sa fantaisie.

Des photos, des lettres, des papiers jaunis

J'ai insisté sur les servitudes et les inconvénients de la salle commune, mêlant jeunes et vieux, mourants et malades légers. Cependant, tout n'est pas négatif dans cette communauté de misères. Dans ce cadre lépreux et dans cet abandon moral, se développe une solidarité spontanée. La fraternité de l'entraide vient adoucir le climat de l'hôpital. Les valides aident les invalides à se lever la nuit, font les commissions pour les grands malades. Il y a un échange constant de menus services, parfois le partage d'un colis. Il y a aussi une sorte de surveillance des malades entre eux : le moins malade prévient la garde en cas de malaise accru de son voisin. Il se développe ainsi une connaissance mutuelle qui fait disparaître les barrières sociales ou psychologiques.

Dans un tel milieu, il suffit de savoir écouter avec compréhension pour recevoir des confidences émouvantes : que de photos, de lettres touchantes, de certificats jaunis n'ai-je vus sortir des portefeuilles à l'appui de l'histoire de tel ouvrier, de tel commerçant, de tel étranger, heureux de pouvoir se confier et de pouvoir demander conseil. Quel rôle bienfaisant pourrait avoir un psychologue ou même une assistante sociale attachés à une salle de trente malades !

Un des malades que son expérience rendait compréhensif était si sollicité par les autres malades que l'infirmière lui dit : « Monsieur X..., vous êtes le « Bon Dieu » dans la salle ». Si l'on songe qu'en fait M. X... ne faisait qu'écouter avec bienveillance, on mesure ce qui pourrait être fait dans ce domaine des relations humaines à l'hôpital.

L'hôpital offre une reproduction en miniature de la société, et surtout des grands problèmes sociaux : problèmes des vieillards, des Nord-Africains, de l'alcoolisme, des épaves sociales, etc.

D'emblée apparaît le problème des vieillards, plus ou moins rejetés de leur famille, et pour lesquels il n'existe pas de services appropriés en dehors des hospices, insuffisants sous bien des rapports. Ces vieillards, deux fois plus nombreux en France que dans les autres pays, viennent alourdir l'hôpital où ils ne sont pas à leur place.

Le problème de l'alcoolisme apparaît aussi lourdement. Le quart au moins des malades payaient de leur santé leur tribut à ce fléau. Et, pour beaucoup, il s'agissait de la consommation massive de vin durant des années, sans ivresse apparente. Les ouvriers notamment en sont victimes. Ouvriers des carrières, de la métallurgie lourde, du bâtiment, astreints à un travail de force et donc obligés de boire abondamment. Ils ne conçoivent pas qu'ils puissent boire autre chose que trois ou quatre litres de vin pendant leur rude travail.

On arrose les départs avec du "rouge"

Et lorsque je faisais remarquer à des malades de cette catégorie que les as du Tour de France (qui les passionnaient alors) ne boivent jamais que des boissons non alcoolisées pour faire les plus rudes efforts, ils en restaient tout surpris. Pour eux, c'était une révélation. Mais le besoin s'était installé en eux après quinze ou vingt ans de consommation abusive. Malgré leur cirrhose du foie ou leurs troubles nerveux, malgré les interdictions du médecin, ils introduisaient journellement dix à quinze litres de vin dans la salle. Un service clandestin qui rapportait gros aux agents de transmission (le prix moyen du litre était de 125 fr.) assurait ce ravitaillement. Il y avait, en outre, ce que les visiteurs pouvaient apporter dans leur sac, malgré la surveillance et les interdictions. Tel Polonais, après deux mois de soins, restait dans le même état. C'est qu'il continuait à boire deux ou trois litres de vin par jour en cachette. Le médecin ne comprit l'inefficacité de son traitement que lorsqu'il apprit la vérité.

L'un de ces alcooliques, un jour, quitta le service, et tint à arroser son départ ; coût : douze bouteilles de vin ! Je dus lâchement trinquer. Mais ce n'était quand même pas sans courage ! Le vin était bien mauvais.

C'est un spectacle particulièrement pénible de voir tant d'hommes qui ont travaillé durement, détruits physiquement et parfois mentalement par l'industrie financièrement florissante de l'alcool. Que les grands marchands de vin, que les betteraviers, que les cidriers, ces grands budgétivores, avides de subventions et de protections, viennent voir nos salles d'hôpital. Et si le poids de leur portefeuille n'a pas complètement étouffé leur cœur, ils accepteront de laisser prélever sur leurs subventions les quelques milliards qui permettraient au moins de soigner dans des conditions matérielles décentes ceux qui ont contribué, en ruinant leur santé, à leur prospérité. Et que penser des employeurs qui se soucient de mettre de l'huile dans leurs machines, mais qui ne se soucient pas des besoins de leurs ouvriers et ne leur ont pas servi les boissons saines et abondantes dont ils ont besoin ?

La salle commune met également en lumière le problème des Nord-Africains, vivant en France dans des conditions indignes d'un grand pays. Chômage, sous-alimentation, absence de logement, maladies, tel est le sort de plus de cent cinquante mille Algériens. L'hôpital est là pour les recevoir. Désemparés, ahuris ou aigris, ces malheureux fournissent un contingent important. Il y en eut toujours trois ou quatre sur les trente malades de notre salle, soit une proportion quatre à cinq fois supérieure à celle des Français de la métropole. Pour eux, très souvent, la sortie de l'hôpital était le retour à la faim, au froid, à l'insécurité.

L'hôpital voit apparaître également le problème social des parasites : clochards, chemineaux, chômeurs professionnels. Cette catégorie inévitable offre des types variés. Le type sympathique, bon enfant, serviable. Tel cet habitué qui avait une maladie pour chaque saison : la bronchite en hiver, la maladie de peau en été. Après avoir mené la « vie de pacha » à l'hôpital quelques semaines, il repartait vers son destin errant. Les menus services qu'il rendait aux autres malades lui permettaient de gagner quelque argent de poche pour son litre de rouge. Il était heureux comme ne l'est pas un roi. Il y avait aussi le trimard fainéant, un peu voleur, égoïste. Les médecins qui connaissent ces types de malades savent d'ailleurs les renvoyer quand la pénurie de lits se fait sentir pour des malades « non professionnels ».

Le petit bout de la lorgnette

La description que j'ai faite du climat hospitalier pourra paraître bien noire, et faire croire qu'Assistance publique équivaut à Administration pénitentiaire, suivant la plaisanterie classique des malades jouant sur l'identité des initiales A. P. C'est que je me suis limité à signaler les carences, en espérant qu'il y sera porté remède.

Il y aurait beaucoup de bien à dire sur le personnel hospitalier, sur le travail consciencieux qu'il fournit dans des conditions matérielles pénibles dont je n'ai donné qu'un aperçu. Pour être juste, il faudrait rappeler ces visages d'infirmières et de médecins dont l'humanité souriante et la bonne humeur sont un réconfort pour les malades, mais dont l'action est limitée par les déficiences hospitalières.

En demandant que soient améliorées les conditions matérielles et morales des malades, j'ai aussi le dessein de faciliter le travail du personnel hospitalier, dont les conditions de vie sont dures, et qui est mal payé.

J'ai constaté aussi que le point de vue du malade est généralement méconnu. D'abord parce que l'hôpital, longtemps clinique du pauvre, ne s'en est jamais soucié. Et aussi parce que les malades ne font pas entendre leur voix. A l'hôpital, nul n'ose parler, de peur de se faire « mal voir » ou de recevoir « une mauvaise piqûre » (*sic*). J'ai vu des malades indignés par l'insuffisance d'un repas et parlant de pétition, se taire brusquement dès qu'apparaissait un employé de l'économat, venu pourtant pour recevoir les réclamations. C'est donc la voix des malades que j'ai voulu faire entendre ici. Je tiens à répéter que, personnellement, je ne formule aucune plainte car, en ce qui me concerne, j'ai été « gâté » et bien traité. Enfin, je me garderai de généraliser, car je pense qu'il existe des services hospitaliers moins misérables, et même, sans doute, des services très bien équipés.

De plus, en ne rendant compte que du point de vue du malade, je n'oublie pas que je montre les choses par le petit bout de la lorgnette. Sans doute, les grands administrateurs et les grands médecins, qui ont une vue d'ensemble et une longue expérience, trouveront puéril ou même sans intérêt ce point de vue étroit de l'usager.

L'expérience de l'hôpital m'a montré cependant qu'il n'était pas inutile de rappeler que cet « usager » a une sensibilité humaine. Que cette sensibilité est un facteur important de la guérison. Que celle-ci dépend également des conditions matérielles du milieu et que le milieu hospitalier est misérable et déprimant. La psychologie affective a montré l'unité psycho-physiologique de l'être humain. Ni le médecin ni les services hospitaliers ne doivent l'oublier.

Georges MAUCO.

DE LA SEMAINE

es peintures, son carton, ses bri- fils électriques, toutes les piè- es voitures ; il coupait le bois rrosseries, tissait les garnitures, n linge, produisait son électri- t intégration était extraordi- t poussée, complexe et rémuné- a Régie, bien national, se devait élément d'animation économi- un concurrent universel. Elle qu'en l'état actuel des techni- ne peut pas être un bon spécia- ut.

temps du flair est révolu

e que des fournisseurs exté- uvaient lui apporter a été de- x producteurs nationaux qui se annuellement 65 milliards de es. Le proverbe qu'aimait à ré- erre Lefaucheux pour pousser isseurs à se spécialiser, pour quoi épargnerait-il la France ? Pourquoi les procédés classiques d'étouffement progressif par la conquête des débouchés de la victime, fût-ce à perte, l'achat au prix fort de ses meilleurs cadres, l'intimidation de ses fournisseurs et bientôt de ses clients, pourquoi cette lutte au finish que se livrent tous les constructeurs du monde épargnerait-elle la France ? Serions-nous si sages — ou si présomptueux ?

En tout cas, le jour souvent décrit où il ne resterait plus face à face que deux hommes, un « Grand » de l'industrie privée — le robuste M. Pigozzi, président-directeur général de Simca-Ford, par exemple — et Pierre Dreyfus, à la tête de « l'Automobile de France », ce jour-là ne semble pas encore très proche et sa venue ne paraît pas être souhaitée à la Régie Renault.

Quel que soit l'avenir, sa clef est entre les mains des experts d'une science nouvelle : la prévision économique. C'est en ce sens que le choix de Pierre Dreyfus pour diriger la Régie semble avoir été particulièrement heureux : dans le club très fermé des dix ou quinze vrais spécialistes français de la prévision à question dans les bureaux directoriaux de Billancourt est un « non » ferme et catégorique.

« En fabriquant plus encore, nos prix de revient baisseront. Nous vendrons moins cher, ce qui nous ouvrira de nouveaux débouchés à l'étranger. Nous distribuerons davantage en salaires et en commandes, créant ainsi chaque jour de nouveaux acheteurs. »

Tel est le raisonnement.

Il est de fait que la marge existe ; une voiture pour douze personnes en France au lieu de quatre aux U.S.A. Exact aussi que les salariés sont les meilleurs clients de l'automobile : en 1955, ils ont acheté près de la moitié (48 %) des voitures neuves écoulées sur le marché français (440.000) et plus de la moitié (52 %) des 800.000 voitures d'occasion qui ont changé de main. Ils sont, de loin, les meilleurs clients de la 4 CV et de la Dauphine. Pierre Dreyfus affiche une grande confiance dans l'expansion continue de l'économie française.

Autre argument : l'exportation s'améliore au même rythme que la production ; Renault exporte presque le tiers de ses fabrications, effectuant à lui seul près de 40 % des ventes de l'industrie automobile française à l'étranger.

Il ne manque pas cependant de Cassandre pour trouver cet optimisme excessif, ce dynamisme bien dangereux. L'automobile, assurent-ils, risque d'éprouver la première les effets d'une crise éventuelle.

LA CHAINE DE MONTAGE DE LA DAUPHINE
r les fameuses « machines-transferts », qui ont provoqué l'étonnement admiratif de deux récents visiteurs, le vice-pré- des Moyens Automatiques d'U.R.S.S., Renault produit actuellement 1.300 véhicules par jour, dont 600 Dauphines.

ir prix et délais en face de la , était une version améliorée nnel : « Ne mettez pas vos le même panier ». Il leur di- s Rockefeller : *« Mettez vos le même panier — et surveil- r ».*

e de hauts salaires ? La Régie s que l'un de ses plus redou- currents et pas plus que tous

age chez les concurrents ? La e son personnel est exception- 100 de ses ouvriers ou em- sont là depuis plus de cinq puis dix ans au moins, 19 ont de présence et 3 dépassent de service.

vestissements « massifs » ? 1955, 3.730 millions de francs onsacrés à accroître sa puis- ustrielle contre 25 milliards wagen, 24 chez Opel, 12 chez as parler des investisse- Ford américaine : 1.312 mil- francs !).

participations : celles que prises dans Latil-Somua (ca- rien qui puisse inquiéter da- par exemple, la fusion

présente, dans ses grandes ialogue. Le tableau effrayant mort engagée entre les deux ca-Ford et Renault, pour la deux autres « Grands » de française, Citroën et Peu- partie imaginaire. En partie car le mouvement de concen- cette industrie se poursuit aux et à travers le monde. Pour l'échelle nationale et mondiale, il fait figure de chef de file.

Pour ces hommes, le temps du flair est révolu : prévoir est une science exacte qui réclame une somme considérable de connaissances, de bons bureaux d'étude, des instruments de mesures exacts et faciles à lire, de la pratique et du sang-froid. Si l'on a tout cela, on peut se risquer à planifier le présent en fonction de l'avenir. Et si on apporte à cette tâche le sens de l'humain, on peut aussi contribuer à ouvrir la voie à un progrès social dosé peut-être, mais indiscutable, qui est en définitive la seule chose qui compte, la seule qui demeure.

90 millions d'automobiles, en chiffres ronds, circulent aujourd'hui dans le monde. En 1955, 15 millions environ de nouveaux véhicules ont été fabriqués (dont près de dix millions aux U.S.A.). Cette année, au cours du premier semestre, la production américaine a sérieusement fléchi (plus de 25 % de moins qu'en 1955), l'industrie anglaise a également reculé (—10%, et le mouvement s'accélère), tandis que l'Allemagne et la France marquaient une progression de près d'un quart sur les résultats atteints l'année dernière.

La question qui se pose aux constructeurs français, et à la Régie Renault qui est le premier d'entre eux, est donc de savoir si les progrès constants enregistrés depuis dix ans ne risquent pas d'amener très vite (comme cela semble menacer les pays anglo-saxons) au « point de saturation » où le marché n'absorbera plus que les voitures nécessaires au remplacement des machines usées. La réponse que l'on donne à cette

Une locomotive sociale

A l'étranger, nos prix ne sont pas compétitifs : sur le marché suisse, par exemple, la Volkswagen luxe et la Volkswagen standard coûtent respectivement 32 % et 24 % de moins que la Dauphine et la 4 CV Sport, l'Opel Kapitän 15 % de moins que la Frégate Amiral (1). Car la France est le seul pays qui exporte sa fiscalité en même temps que ses marchandises.

Qu'arriverait-il, en France même, si la libération des échanges devenait une réalité, si les frontières s'abaissaient soudain pour le « marché commun » européen où nos constructeurs ne seraient plus protégés par d'infranchissables barrières douanières ?

Bien sûr, l'automobile est, en France, la seule marchandise pour laquelle il existe encore un « marché noir », ce pittoresque marché parallèle des voitures « à zéro kilomètre » que l'on paie de 30.000 (Aronde) à 250.000 francs (D.S. 19) au-dessus du prix neuf, la Dauphine étant taxée pour sa part aux environs de 80.000 francs. C'est la marque d'une pénurie, mais dans une situation économique donnée. Et si cette situation se détériorait ? Pourquoi prendre de tels risques ?

Les Cassandre ont tort, qui vont jusqu'à invoquer la politique « prudente » de Citroën et Peugeot, vieilles affaires sûres, qui limitent volontairement leur production. Cette prudence, c'est le malthusianisme, maladie fondamentale de notre économie.

La réponse de la Régie tient en peu de mots : si elle ne misait pas sur le progrès, elle n'accomplirait pas la mission qu'elle a reçue au jour de sa nationalisation : être l'usine-pilote, l'entreprise-témoin, une véritable « locomotive sociale ».

Dans cette voie, elle a accompli l'an passé — et fait franchir, à sa suite, à tout le monde du travail français — un pas décisif : l'accord paritaire du 15 septembre 1955 connu sous le nom de « Contrat Renault ».

On peut fumer en travaillant dans la plupart des ateliers de la Régie. Et dire tout haut ce qu'on pense, sans crainte, militer au syndicat et au parti de son choix. Il existe à Billancourt une douche pour vingt personnes (au lieu de deux cent trente en 1939) ; plus d'un demi-milliard a été consacré cette année à améliorer la sécurité et l'hygiène, à l'achat de 440.000 vêtements et accessoires de protection. Près d'un milliard a été dépensé par les services sociaux. L'assistance médicale, l'orientation et la formation professionnelles (180.000 heures de cours en 1955), le logement (à raison de 1.800 environ cette année) sont en grande progression. Surtout, le pouvoir d'achat s'élargit : en 1953, sept augmentations successives de 1 % des salaires ; en 1954, sept autres de même ampleur ; en 1955, progrès de 8 % — cela pour trois années de stabilité relative des prix.

Alors, c'est le Paradis ? Certainement pas. Et il s'en faut.

La condition de salarié, en France, à l'heure actuelle, n'est pas précisément enviable. Du moins est-elle un peu moins insupportable peut-être chez Renault qu'ailleurs : en tout cas, des centaines d'inscrits attendent depuis des mois d'être, un jour, embauchés; mais personne ne s'en va — malgré l'actuelle pénurie de main-d'œuvre.

Essayez donc, pour plaisanter, d'attaquer la Régie en vous mêlant aux conversations des clients les plus « râleurs » du « Vin blanc-fraise » ou de « L'Ouvrier national », les cafés de Billancourt. Vous serez tout simplement lynché.

Le « contrat » est, bien entendu, au cœur de l'affaire, comme il est au cœur du débat mené à l'intérieur de la C.G.T. et du parti communiste, et aussi avec des interlocuteurs extérieurs, sur la paupérisation relative et absolue de la classe ouvrière. Trois mois après sa signature par la direction et les syndicats ouvriers — sauf la puissante C.G.T. — il était étendu à près de deux millions de salariés français. Six mois après, l'une de ses clauses essentielles — les trois semaines de congés payés — recevait, au Parlement, force de loi.

Lorsqu'il est conclu, la C.G.T. (52 % du personnel Renault) le boycotte, puis organise un référendum qui donne 70 % de « oui », signe enfin à son tour le 29 novembre, mais ajoute « sous réserve de tous nos droits », pour pouvoir rejeter les clauses de son choix. Pierre Dreyfus refuse cette réserve et fait juge du différend chacun des 53.000 salariés de la Régie par une lettre personnelle adressée à son domicile.

Il renouvellera cette intervention fin juillet 1956, lorsque les augmentations accordées « malgré les difficultés » avant l'été eurent été déclarées insuffisantes par l'ensemble des syndicats. A noter que la dernière grève Renault remonte à près de dix-huit mois.

A ses salariés, Pierre Dreyfus écrivait donc : « Les accords du 15 septembre ont fait tache d'huile... Mais leur échec ferait aussi tache d'huile. »

Le laboratoire social et économique souhaité à l'aube de la IVe République fonctionne, bien ou mal, selon les avis. Mais il joue le rôle de « locomotive » qui lui avait été assigné. La Régie s'efforce ainsi, comme le voulait Pierre Lefaucheux, son premier animateur, de « faire progresser l'économie de la nation à laquelle elle appartient et qui a le droit, de ce fait, d'exiger d'elle le maximum de son effort ».

Pierre VIANSSON-PONTÉ.

(1) Chiffres cités par *Entreprise* n° 85, 1er-10-56.

ÉTUDIANTS

Où les mettre ?

« Si des efforts énergiques ne sont pas faits immédiatement pour remédier à la pénurie de locaux universitaires, en 1964 les étudiants de propédeutique devront suivre des cours dans des facultés-roulottes. » Tel est le cri d'alarme que lance l'U.N.E.F. à la veille de la rentrée universitaire.

Le tableau inquiétant que brossent les étudiants de la situation actuelle à Paris n'a rien d'exagéré. Seul l'absentéisme permet provisoirement de faire face au problème de l'exiguïté des locaux.

A la Faculté des Lettres, par exemple, 218 étudiants d'histoire ancienne, 254 d'histoire du moyen âge, 362 d'histoire moderne doivent prendre place dans des classes de 80 places. Voici un an, en novembre 1955, 500 étudiants se présentaient à l' « amphi » Descartes pour assister au cours de littérature française de M. Adam : l' « amphi » ne compte que 350 places.

La cage aux ours

A la Faculté de Médecine, les promotions nouvelles d'étudiants sont de l'ordre de 1.100 à 1.200. Le grand « amphi » de l'ancienne faculté ne compte que 1.000 places. Quinze mètres de dénivellation séparent le professeur des auditeurs des derniers rangs : les étudiants ont baptisé la salle la « cage aux ours ». La nouvelle faculté de la rue des Saints-Pères n'a fait qu'atténuer partiellement la crise des locaux.

Situation aussi difficile à la Faculté de Droit qui ne dispose que de dix salles pour 500 heures de cours par semaine. On a vu des étudiants se battre, d'autres s'évanouir en faisant la queue pour avoir le droit d'entrer dans les salles. Le doyen a dû louer l'an dernier un « amphi » à la Mutualité (13.000 francs par jour), cinq salles au lycée Montaigne, six à l'Ecole des Hautes Etudes commerciales, quatre au Centre des Examens de la rue de l'Abbé-de-l'Epée.

Discrimination

A la Faculté des Sciences, devant l'affluence des étudiants, il a fallu recourir à la discrimination. Seuls les étudiants originaires de la région parisienne peuvent désormais s'inscrire aux certificats du PCB, de math ou de physique.

Le grand espoir de tous les scientifiques, maîtres et étudiants, est la construction d'une nouvelle Faculté sur l'emplacement de la Halle aux Vins. Mais l'affaire dure depuis cinquante ans. C'est au début du siècle, en effet, que l'on a commencé à envisager l'expropriation des propriétaires de locaux vétustes de la Halle. Malgré les destructions causées par les bombardements durant la dernière guerre, les « pinardiers » ont tenu bon : la Halle aux Vins n'a pas été déplacée vers la périphérie, et les bâtiments détruits ont été reconstruits. La Faculté a cependant pu faire admettre le principe de faire construire des « amphis » non pas au-dessus des bâtiments, mais sur pilotis, au-dessus des rues qui traversent la halle : rue de Graves, rue des Grands-Préaux, rue de Champagne... Le ministère des Finances n'a pas encore donné jusqu'à présent l'autorisation de déblocage des crédits : on craint que les propriétaires de la halle n'augmentent leurs exigences dès que les étudiants auront commencé à s'installer.

Sainte-Ginette

Reste enfin le grave problème des salles de travail et des bibliothèques. L'antique « Sainte-Ginette », malgré ses 700 places, est insuffisante pour les milliers d'étudiants qui aimeraient pouvoir s'y installer pour travailler entre les cours. Du 15 octobre jusqu'à la fin juin, on fait la queue pour trouver un siège ; garçons et filles s'installent sur les marches des escaliers pour lire.

Dans sept ou huit ans, les enfants nés après 1945 auront 18 ou 19 ans : ils entreront en propédeutique. La situation sera devenue alors catastrophique.

PRESSE

Un pavé dans la mare

SANS débat, le Conseil des Ministres a pris la semaine dernière une décision, passée complètement inaperçue, sauf d'un petit nombre d'initiés, et qui n'en revêt pas moins une certaine importance : interdiction est faite, désormais, à tout ministère ou administration, de souscrire des abonnements aux publications de la presse dite « parallèle », ces lettres confidentielles, bulletins et correspondances de divers ordres, qui foisonnent depuis dix ans et connaissent en général un indiscutable succès.

Décision dangereuse : parmi les éditeurs de ces lettres, il n'en est guère qui n'ait le soutien, l'appui, voire l'amitié, d'un certain nombre de personnalités politiques, ministres d'hier, de demain et — qui sait ? — peut-être d'aujourd'hui. Il faut donc s'attendre à des pressions, à des réactions, à des démarches qui peuvent, dans quelques cas, être assez vives. Des hommes politiques se montreront soucieux de conserver intact ce qui constitue pour eux un précieux instrument d'intervention. Or, la suppression des abonnements « officiels » risque de déséquilibrer le budget de certaines publications.

Très vite des exemptions — tout à fait exceptionnelles, bien sûr — seront consenties. Elles risquent d'être nombreuses. Il manque en effet à la décision gouvernementale une précision capitale : comment se définit une « lettre confidentielle » ?

Les frontières de la presse parallèle sont tout à fait imprécises. Le critère est-il, pour ces publications, de se présenter sous forme de feuilles ronéotypées et non imprimées comme les journaux ? Réside-t-il dans leur tirage restreint (quelques centaines de lecteurs, un millier au plus) ? Dans leur coût élevé (les abonnements varient entre 36.000 et 150.000 francs par an) ? Aucune de ces caractéristiques ne permet une définition.

Il existe en effet d'importantes entreprises comme la Société générale de Presse, éditrice de plusieurs publications quotidiennes fort bien informées et bien faites, de bulletins hebdomadaires et mensuels, d'annuaires et de fiches documentaires, qui emploie dans ses services plus de journalistes que certains quotidiens, et agit au grand jour. Tirage restreint et coût élevé sont, pour une affaire de ce genre, des éléments complémentaires, de même que « ronéotage » signifie simplement rapidité. Elle ne saurait être qualifiée de « lettre confidentielle » et se trouve d'ailleurs explicitement placée hors du champ d'application de la mesure prise par le gouvernement.

Brillants rapports

A côté de cette agence d'information privée en réduction, on trouve la « lettre » écrite chaque soir par tel journaliste informé, dactylographiée ou « ronéotée » pour un petit nombre de destinataires, industriels, banquiers, diplomates, hommes politiques ou très hauts fonctionnaires, et distribuée par poste ou par cyclistes au petit matin, sans que rien la distingue d'une lettre ordinaire — sauf son contenu. Sur le ton de la confidence ou de l'indignation, suivant son tempérament, l'auteur conte le « dessous des cartes » politico-économique, la dernière bonne anecdote sur des gens en vue, qui permettra de briller, le soir, dans un dîner mondain, ou murmure le « fin tuyau » qui sera compris et utilisé.

Tel industriel dira : « Quand bien même cette « lettre » ne m'apporterait qu'un renseignement intéressant par an, ce renseignement vaut que je m'y abonne. » Tel diplomate étranger y puisera la substance de rapports brillants. Tel homme pressé, enfin, y recherchera un gain de temps et l'impression de tout savoir en un minimum de temps.

ROTVAND

BLOCH-MORHANGE

DEHÈME

MASSIP

Par cycliste, au petit matin...

Quotidiennes

La *Lettre de Paul Dehème*, la première en date et sans doute la plus diffusée, est aussi l'une des mieux informées.

Parmi les plus répandues de ces publications, citons encore la *Lettre du Centre d'études politiques*, dirigée par le brillant éditorialiste de « Réalités », Georges Rotvand ; l'*Agence Française*, animée par Roger Massip, chef du service de politique étrangère du *Figaro* ; la lettre de Thouvenin, ancien directeur des services de politique étrangère de *L'Intran* avant la guerre, plus spécialisée dans les questions économiques. D'un autre genre, *Les Lettres du « Cousin Jean » et de l' « Oncle Pierre »*, vraiment confidentielles celles-là, édifient des constructions politiques à sensation, mises en forme par un journaliste d'extrême droite, Jean-André Faucher.

Programme obscur

Toutes celles-là sont quotidiennes. D'autres ont une périodicité hebdomadaire, voire irrégulière. Certaines sont éditées par des économistes non-conformistes, comme René Pollier

TEST

Avez-vous l'esprit mathématique ?

CE test est un classique du genre. Peut-être en avez-vous même déjà entendu parler. Essayez de le résoudre en un quart d'heure.

Soit huit pièces de monnaie. Une d'entre elles est fausse et pèse plus lourd que les sept autres. Il s'agit, au moyen d'une balance à deux plateaux, de retrouver en DEUX pesées cette fausse pièce. Comment doit-on s'y prendre ?

Solution

1° On effectue une première pesée en plaçant sur chacun des plateaux de la balance, trois pièces (1, 2, 3 à gauche, 4, 5, 6 à droite). Les pièces 7 et 8 restent à part.

2° Cette première pesée peut donner trois résultats :

a) Les pièces 1, 2, 3 et 4, 5, 6 ont le même poids. Il suffit alors de peser sur chacun des plateaux 7 et 8. Le fléau penchera du côté de la plus lourde.

b) Les pièces 1, 2 et 3 sont plus lourdes que 4, 5, 6. Il suffit alors de peser 1 et 2 sur la balance. Si 1 et 2 sont de poids égal, c'est la pièce n° 3 qui est la plus lourde. Si la balance penche d'un côté, c'est soit 1, soit 2 qui est la plus lourde.

c) Les pièces 4, 5 et 6 sont plus lourdes que 1, 2, 3. Il faut alors procéder de la même façon que dans la solution précédente.

Si vous avez mis moins d'un quart d'heure pour résoudre ce problème, vous pouvez être fier, vous avez un sens mathématique très développé. Si vous avez mis une demi-heure, vous pouvez encore être content de vous. Au-delà, il vaut mieux que vous consacriez vos activités à des professions non scientifiques.

ÉCHEC AU BACCALAURÉAT PHILOSOPHIE ?

★

SANS REDOUBLER

les candidats malchanceux peuvent cumuler la révision du programme de Philosophie-Lettres en vue de la session de juin 1957 et la préparation aux examens suivants :

• Concours d'entrée à L'INSTITUT D'ETUDES POLITIQUES dans la classe

INSTITUT D'ÉTUDES POLITIQUES, - PHILO

• Examen de PROPEDEUTIQUE dans la classe

PROPÉDEUTIQUE, - PHILO

ÉCOLE SUPÉRIEURE D'ORIENTATION

6, avenue Van-Dyck - PARIS (8e)

CAR. 22-05

Société Française de Psychotechnique

117, rue Réaumur - PARIS (2e) - CEN. 87-37

Réalise des examens de psychotechnique d'orientation et de sélection pour le compte de particuliers et d'entreprises

Notice gratuite sur demande

Pour la chasse la veste

Coton peigné retors garanti étanche, manches sans couture - Cartouchières amovibles imperméables, 7 poches confortables .... 10.700 fr.

EXCLUSIVITÉ

27, avenue de la Grande-Armée, PARIS

(S.E.D. : *Société d'Etudes Economiques et Documentaires*) ou très conformistes, encore que sérieusement informés et avertis, comme Jacques Gascuel (*Perspectives*).

Les uns se sont spécialisés dans la revue de presse pure (*L'opinion en vingt-quatre heures*, de Gabriel du Chastain, véritable digest de la presse) ou dans les grandes études internationales (Bloch-Morhange, directeur d'*Information et conjoncture*, qui remit au « Monde » le fameux « rapport Fechteler ».)

Leur simple énumération occuperait dix pages, leur lecture des jours entiers. Dans cet empire prospère et secret, la décision gouvernementale vient de tomber comme un pavé dans une mare.

SCIENCES

Echec à Malthus

LES habitants de Rothwell, petite localité du Lincolnshire, viennent d'assister à un événement qui ressemble fort au miracle de la multiplication des pains. Sous le regard attentif d'éminents agronomes, un petit champ de Rothwell, que rien ne distingue des surfaces avoisinantes, a permis la récolte fabuleusement élevée de 72 quintaux à l'hectare.

Normalement, un champ de blé britannique fournit 31 quintaux à l'hectare. En France, où la moyenne nationale est de 20 quintaux, ce n'est qu'exceptionnellement et sur les meilleures terres que l'on récolte plus de 60 quintaux.

Miracle de l'âge atomique, les 72 quintaux de Rothwell ne sont que le début d'une série d'expériences qui doivent conduire à la généralisation de rendements aussi élevés. Les semences utilisées dans le champ expérimental de Rothwell provenaient, en effet, du Centre atomique de Harwell. Des années durant, on y avait soumis des grains de blé aux radiations pénétrantes, qui ont pour effet de modifier les propriétés héréditaires des cellules vivantes.

L'immense majorité des modifications héréditaires (ou mutations) ainsi provoquées sont sans grand intérêt. Il faut des milliers d'essais, et le concours du hasard, pour obtenir une mutation représentant une amélioration (et non une détérioration) des propriétés d'une espèce.

Le blé de Rothwell est la première et la plus intéressante des mutations obtenues à ce jour. Chaque plante née d'un grain de ce blé muté donne au moins 7 épis, contre 3 à 4 épis qui poussent normalement. Et la farine obtenue à partir de ce blé peut rivaliser avec celle des blés canadiens.

Toute la récolte de Rothwell va être stockée pour être semée à nouveau au printemps prochain. Si, comme il est probable, la seconde expérience confirme la première, un grand pas aura été fait vers la solution du problème énoncé pour la première fois par Malthus : la population du globe croit plus vite que ses ressources alimentaires. Et l'Angleterre, qui ne tire de son sol que le tiers des aliments dont elle a besoin, deviendra peut-être le premier fournisseur mondial de semences.

MÉDECINE

Espoir pour les cancéreux

PARMI les malades, un bruit courait depuis quelques semaines : « Il paraît qu'on a trouvé un nouveau médicament contre le cancer. » Ce n'était pas la première fois qu'une telle rumeur faisait naître l'espoir. Les « drogues-miracles » dont on a annoncé la découverte, ces dernières années, ne se comptent plus. Mais il semblait bien, cette fois, qu'on avait trouvé « quelque chose » et la rumeur s'amplifiait, et l'on parlait déjà d'un médicament qui guérissait totalement la maladie, qui écartait toute possibilité de rechute. On n'utilisait même plus le conditionnel, on affirmait.

Le ministère de la Santé publique s'émut. Il fallait rectifier les « informations » propagées de bouche à oreille pour éviter de tragiques déceptions. Aussi vendredi dernier un communiqué officiel était-il publié : « *En l'état actuel des connaissances scientifiques, il est apparu indispensable d'effectuer les essais cliniques dans des conditions offrant toutes garanties de sécurité. Aussi les essais ont-ils été réservés à un certain nombre de chefs de services hospitaliers, qui ont bien voulu y prêter leur concours...* »

Le nouveau médicament, appelé « E.39 », a été « inventé » par le célèbre biologiste berlinois Dogmark, prix Nobel et « père des sulfamides ». Il a été pendant un an essayé avec succès, dit-on, sur des malades par deux médecins munichois, MM. Wolf et Ferlich. Voilà, déjà, qui le distingue des quelque dix mille médicaments anti-cancéreux découverts depuis vingt ans. Mais ces « distinctions » n'ont pas suffi pour qu'en France le Secrétariat d'Etat à la Santé publique et à la Population lui accorde le visa permettant la vente dans les pharmacies. On ne parle encore que de son expérimentation dans les hôpitaux.

L' « E.39 » n'est pas — du moins, pas encore — un « remède-miracle ». Une trentaine de médecins vont, pendant six mois encore, l'administrer par diverses voies (piqûres intraveineuses, dans la plèvre, l'abdomen, injection directe dans la tumeur) à plusieurs centaines de malades volontaires.

Ces médecins sont des chefs de service de onze hôpitaux français, désignés par la Santé publique. Ils exercent dans cinq hôpitaux parisiens (Bichat, Herold, La Pitié, Beaujon, Gustave-Roussy) et dans six hôpitaux de province (Lyon, Marseille, Rennes, Lille, Montpellier et Strasbourg).

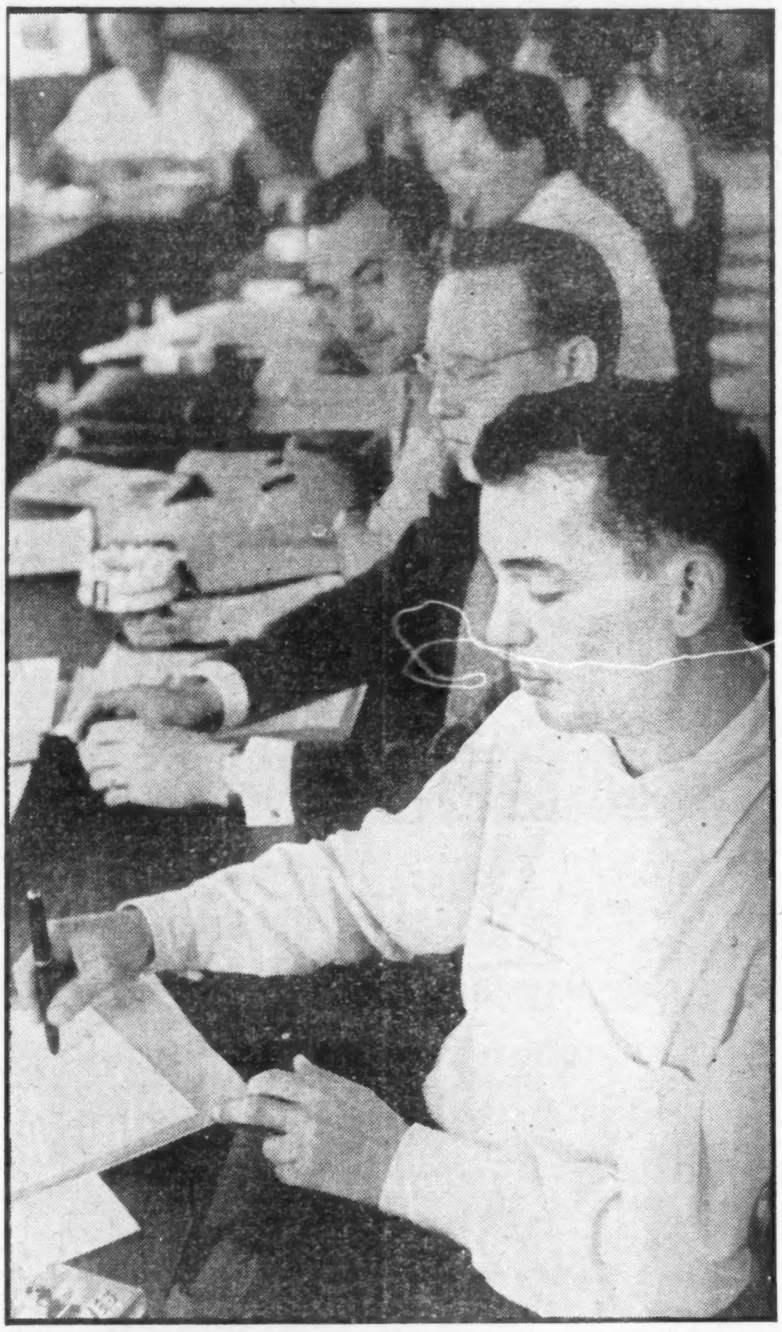
Les premiers résultats obtenus seront confrontés et alors seulement on pourra donner ou non un peu d'espoir à l'ensemble des cancéreux français. Un peu d'espoir seulement, car les médecins demandent cinq ans de recul pour donner un verdict de guérison complète.

L' « E.39 » (du groupe éthylène-imine-quinone) est une substance « cytostatique », c'est-à-dire qu'il peut freiner dans une certaine mesure la prolifération anarchique des cellules, et partant, celle des tumeurs cancéreuses. Il se distingue des autres substances « cytostatiques » par sa propriété de n'agir que sur les cellules malades et d'épargner en grande partie les tissus sains voisins. Dogmark l'essaya avec un succès total sur des cultures de tissus cancéreux prélevés sur les animaux ; Wolf et Gerlich, sur soixante-douze malades frappés de formes « inopérables » du cancer.

Il y a deux mois, on apprit que non seulement tous ceux-ci étaient encore en vie, mais qu'ils étaient entrés dans une phase « stationnaire » du mal : qu'il s'agisse des piqûres intraveineuses réservées aux cancers généralisés, des injections locales ou de l'infiltration directe des tumeurs, et quelle que soit la quantité d' « E.39 » utilisée (de 7 à 800 mgr.), des résultats intéressants ont été obtenus.

Les chefs de services hospitaliers français qui ont accepté de poursuivre les expériences de leurs confrères allemands se sont fiés à ces résultats.

Avec la plus grande prudence comme la plus grande réserve, se poursuit derrière les vitres dépolies de onze hôpitaux français l'expérimentation du « E.39 ».



A « L'ÉCOLE » DE POIGNY-LA-FORÊT
L'exercice de la démocratie.

CADRES

L'expérience de Poigny

SEPT heures du matin. En forêt de Rambouillet, une dizaine de jeunes gens effectuent un parcours de cross de quelque dix kilomètres. A leur tête, un moniteur d'éducation physique. A la même heure, sous les quatre tilleuls d'une auberge de Poigny-la-Forêt, qui hébergea Robic, Cerdan et Louison Bobet et demeure le centre d'entraînement des meilleurs cyclistes et des plus grands boxeurs français, d'autres jeunes gens jouent aux boules. Préparation olympique ? Non. Préparation à l'exercice de la démocratie.

Ces jeunes gens sont des stagiaires de l'école des cadres créée en mai dernier par le parti radical et installée dans l'auberge de Poigny. Des volontaires, venus de 24 départements, se sont enfermés là par petits groupes qui se succèdent depuis cinq mois. Le centre a pour animateur un jeune homme blond de 36 ans, Paul-André Falcoz, pipe et chemise écossaise, souriant supérieur de ce curieux séminaire.

Tous les problèmes

Dans la grande salle illuminée par un feu de bois, chacun, le premier jour, s'est présenté et a expliqué pourquoi, désigné par sa fédération départementale, il a accepté de venir, et ce qu'il attend du stage.

Le sport ouvre la journée. Les cours commencent à 9 heures, par une revue de presse. Chaque journée est ensuite consacrée à l'étude d'un grand problème : enseignement, logement, organisation politique et syndicale de la France, économie, énergie atomique, Union française, etc.

De nombreuses personnalités ont accepté de venir faire, à tour de rôle, aux stagiaires, l'exposé succinct qui débroussaille la question du jour. A ces instructeurs bénévoles il n'est pas demandé d'être radicaux, mais d'être les meilleurs dans leur spécialité. La critique et les questions suivent l'exposé. Les discussions se poursuivent par petits groupes, dans le jardin et dans l'auberge.

Le dernier jour du stage, chacun résume à tour de rôle pour ses camarades ce qu'il a appris et expose ses suggestions personnelles pour rendre plus efficace encore la formation de ceux qui lui succéderont. Puis chacun, médecin, étudiant, instituteur, cadre de maîtrise, employé, ouvrier, professeur, etc., regagne sa ville, son métier, plus capable de comprendre comment les difficultés de la vie quotidienne se relient aux problèmes d'ensemble.

Faire réfléchir

Pour peser sur les destinées de la nation, il ne suffit plus en effet aujourd'hui d'être un rassemblement de notables, rompus au maniement des intérêts collectifs : l'avenir est à ceux qui ont su forger une doctrine, susciter un enthousiasme, constituer des équipes. Les stagiaires de Poigny et les organisateurs des cours le savent.

Tous ont ressenti, parfois durement, la faiblesse congénitale des partis libéraux en face des formations totalitaires. Poigny est né de ce procès-verbal de carence. Il s'agit moins d'y former des propagandistes et des orateurs de meeting — bien qu'on s'y préoccupe aussi de méthodes de recrutement ou de technique électorale — que de donner sans sectarisme une orientation générale à de jeunes esprits déjà tournés vers la démocratie, moins de catéchiser que de faire réfléchir, moins d'endoctriner que de donner un cadre et des bases solides à une conviction et à un espoir.

chez votre Tailleur
Jeunesse de LAJEUNESSE
la draperie qui tient

POUR 1/2 LITRE BOUILLON KUB
LE BOUILLON INDISPENSABLE EN CUISINE
SPEDIC V9

PARIS EN PARLE...

LA SEMAINE

LES directeurs de théâtre, ceux du moins qui ont pris le risque de monter de nouveaux spectacles, attendent avec impatience le Salon de l'Auto. Ils espèrent que les provinciaux les aideront à franchir un cap difficile. Le démarrage des nouvelles pièces est laborieux, à l'exception de la Michodière, où *Le Voyage à Turin* connaît un succès inattendu, et des Mathurins, où *Requiem pour une nonne* crève le plafond. Et à l'Alhambra, Maurice Chevalier a fait deux millions et demi de recette dimanche.

Sur les affiches des prochaines générales : Ugo Betti, dont Yves Brainville monte une adaptation de *La Reine et les Insurgés* à la Renaissance, et Jean Anouilh, dont le Théâtre Montparnasse accueille *Pauvre Bitos*.

Malaise aussi dans les milieux de cinéma. Au cours de la dernière saison, cent quinze films ont été tournés en France. Soit vingt-cinq de plus que d'habitude. C'est beaucoup. C'est même trop : il n'y a pas assez de salles pour leur permettre de sortir tous.

Aussi, les producteurs envisagent de suspendre pendant six mois leur activité. D'autant plus qu'une brusque montée des prix les oblige à revoir de très près leurs budgets.

Evénement dans le monde musical : le vieux maître Pablo Casals qui ne s'était produit qu'une seule fois à Paris depuis la guerre dirigera mercredi un ensemble de cent violoncellistes à la Sorbonne.

OPÉRA

Départs en série

DRAME à l'Opéra... Mme Nina Vyroubova, danseuse étoile, n'a pas vu son contrat renouvelé et M. Serge Lifar vient de remettre sa démission à M. Georges Hirsch, administrateur de la Réunion des Théâtres lyriques nationaux.

Ces deux départs ont transformé les rituels remaniements automnaux du corps de ballet en une sorte de révolution. Tous les ans, au début de la saison, quand les étoiles sont éteintes ou allumées par le jeu du renouvellement des contrats, on s'émeut, on crie au scandale, on parle de favoritisme et de passe-droits. Cette fois les superlatifs même ressemblent à des euphémismes, on ne trouve pas de mots assez forts pour stigmatiser la conduite de M. Georges Hirsch. Pourquoi ces passions ? Pourquoi ce déchaînement ?

Regrets et soupirs

M. Hirsch est assis derrière son monumental bureau, apparemment détendu. Il commente :

— *Il est curieux que les décisions qui font le plus de bruit soient justement celles qui sont les moins contestables,* dit-il. *Qui pourrait me reprocher, en effet, de ne pas apprécier Mme Vyroubova et M. Lifar à leur juste valeur : en 1946, je suis entré à l'Opéra pour remplir mon premier mandat d'administrateur ; j'ai rappelé aussitôt Serge Lifar et lui ai confié les charges de danseur étoile, de maître de ballet et de choréauteur. En 1949, j'ai appelé moi-même une jeune danseuse encore peu connue et lui ai donné le rang d'étoile — cette jeune danseuse se nommait Nina Vyroubova. Aujourd'hui, je me dois de renouveler et d'améliorer toutes mes distributions, aussi bien sur le plan chorégraphique que sur le plan lyrique. Voilà le seul motif du départ de Mme Vyroubova, de M. Algaroff et des autres artistes dont je me sépare.*

Et M. Hirsch souligne que Mme Vyroubova est « étrangère » au ballet, c'est-à-dire qu'elle n'a pas eu à gravir la longue pente qui mène de l'état de « petit rat » à la situation d'étoile.

Mme Vyroubova a une réponse toute prête :

— *Je m'étonne que M. Hirsch,* répète-t-elle, *ait décidé de se séparer de moi aussi soudainement. Personne n'avait été prévenu. M. Lifar, conseiller technique du corps de ballet, a appris mon renvoi par un journal du soir...*

Bombe

Quant au départ de Serge Lifar, il a fait presque autant de bruit que son retour à l'Opéra en 1946.

M. Hirsch n'a que de bonnes paroles pour le chorégraphe :

— *En ce qui le concerne,* dit-il, *j'estime qu'il est un très grand chorégraphe et qu'il a toujours sa place ici. D'ailleurs, il faut préciser qu'il avait l'intention de nous quitter et qu'il ne l'avait pas caché. Il n'est pas question de le remplacer.*

Pourtant, M. Hirsch ne cache pas, lui non plus, qu'il a fait appel à de nouveaux chorégraphes : Léonide Massine, qui entrera en fonctions le 15 novembre, et Balanchine, qui exercera ses talents dès le mois de février.

— *Il me semble qu'il y a assez de place à l'Opéra,* dit M. Hirsch, *pour que plusieurs maîtres de ballet puissent y confronter librement leurs conceptions.*

Serge Lifar, quant à lui, a déclaré avant de partir pour Londres, où il souhaite assister au spectacle des Ballets russes, qu'il donnait sa démission parce qu' « *il ne pouvait continuer son œuvre, on le privait des artistes avec lesquels il désirait travailler, on ne le consultait en rien...* »

Depuis dix ans, chacun des faits et gestes de M. Georges Hirsch est commenté avec une redoutable passion, dans l'éloge comme dans la critique, car ses amis sont aussi acharnés à le soutenir que ses détracteurs à le détruire.

L'art lyrique a peu à voir dans ces incessantes controverses.

Les prochains spectacles présentés à l'Opéra diront seuls si les décisions de M. Georges Hirsch sont bien ou mal fondées.

M. GEORGES HIRSCH ET SERGE LIFAR
Palmes pour un futur martyr.

'57 : année du confort Air France sur les Aronde 1300 équipées de la

banquette 3D.
DEUX DOSSIERS
DOUBLE COMMANDE
DIX INCLINAISONS

Orly, 4 septembre :
C'est en plein ciel d'Ile-de-France que l'ÉLYSÉE '57 a été présentée à la Presse.
Le Bréguet deux-ponts d'Air-France était lui-même équipé de banquettes 3 D, qui avaient subi avec succès les difficiles épreuves d'homologation du Bureau Veritas Aviation.

Et les paiements légers, aussi, sont confortables...
Achetez à Crédit

deux dossiers à chacun ses aises. Quelle détente !
double commande donnant à volonté et en marche, du bout des doigts, l'éloignement de la banquette et l'inclinaison de chaque dossier.
dix inclinaisons échelonnées, de la position assise à la position couchée.
un 4ème D... Détente... le souple appuie-tête, si vous le désirez.

Aronde 1300

production SIMCA

conception publicité SEPFA

MUSIQUE

A l'Est du nouveau

(*De notre envoyé spécial Antoine Goléa.*)

C'EST au milieu des protestations d'une partie de la salle, mais sous les acclamations des fervents de la musique moderne, qu'a été créé, au Festival de Berlin, sous la direction d'Hermann Scherchen, le nouvel opéra du jeune compositeur allemand Hans Werner Henze, *Le Roi Cerf*.

Henze a trente ans ; il est aux côtés de Boulez en France, de Nono en Italie et de son compatriote Stockhausen, le plus remarquable représentant de la jeune génération de compositeurs européens.

Son premier opéra, *Boulevard Solitude*, sur le thème d'une moderne Manon, créé en Allemagne en 1952, avait déjà fait sensation. Henze est un extraordinaire créateur d'atmosphère : *Boulevard Solitude* traduisait avec une vérité étonnante les moindres nuances de la passion sensuelle et du vice. Dans *Le Roi Cerf*, il recrée, non moins étonnamment, un climat de conte de fées.

L'histoire, écrite par Heinz von Cramer, d'après Gozzi, est celle d'un jeune roi qui se réfugie parmi les animaux de la forêt pour échapper à la méchanceté des hommes et sauver celle qu'il aime. Mais, métamorphosé en cerf, il ne peut supporter longtemps sa nouvelle condition et il revient parmi les hommes où, pour une fois, les méchants seront punis et où il pourra enfin régner en épousant son humble aimée.

Une inspiration jaillissante, une fantaisie orchestrale très grande, qui conduisent seulement parfois Henze à déséquilibrer les rapports sonores au détriment de la voix, un style vocal très souple, très italien, voilà les qualités majeures d'une œuvre qui utilise tour à tour les techniques tonale, atonale et strictement sérielle, selon les besoins de chaque scène.

Les décors et les costumes, de notre compatriote Jean-Pierre Ponelle, étaient d'une richesse et d'une fantaisie égales à celles de la musique. On aimerait que ce jeune et prestigieux décorateur français, que se disputent l'Allemagne, la Suisse et l'Italie, puisse se manifester à Paris autrement que par le truchement des tournées étrangères.

VARIÉTÉS

Deux Français et l'Amérique

APRES l'entracte, Maurice Chevalier paraît. La salle éclate en applaudissements. Les spectateurs se lèvent. C'est une ovation.

Les moins de trente ans observent, indulgents, cet hommage que leurs aînés rendent à leur propre jeunesse. L'image que leur renvoie Maurice Chevalier est réconfortante. Eh quoi !... On est encore solide à 68 ans. Et les souvenirs que l'on accroche à *Prosper*, à *Valentine* et à *Ma Poule* parlent d'une époque où l'on se sentait les maîtres du monde et où l'on pouvait croire que les ouvriers français se souciaient davantage de leur « poule » que de leur niveau de vie.

Tel qu'il se présente, ce monument historique nommé Maurice Chevalier est donc bien agréable à visiter. Au bout d'un moment, on se lasse un peu de suivre le guide. Mais, maître dans l'art de tenir une salle, Chevalier la quitte avant qu'elle le quitte.

Ce prototype du titi parisien a — mais qui s'en est aperçu ? — consacré la moitié de son numéro à parler de l'Amérique, à danser comme en Amérique, à chanter en américain.

Le programme qui précède va bon train, à grand renfort d'orchestre, à grand effort de nouveauté. L'un vous en met plein les oreilles, un peu trop ; l'autre plein la vue, un peu trop. Mais l'ensemble est vif et se voit sans ennui.

« Show » froid

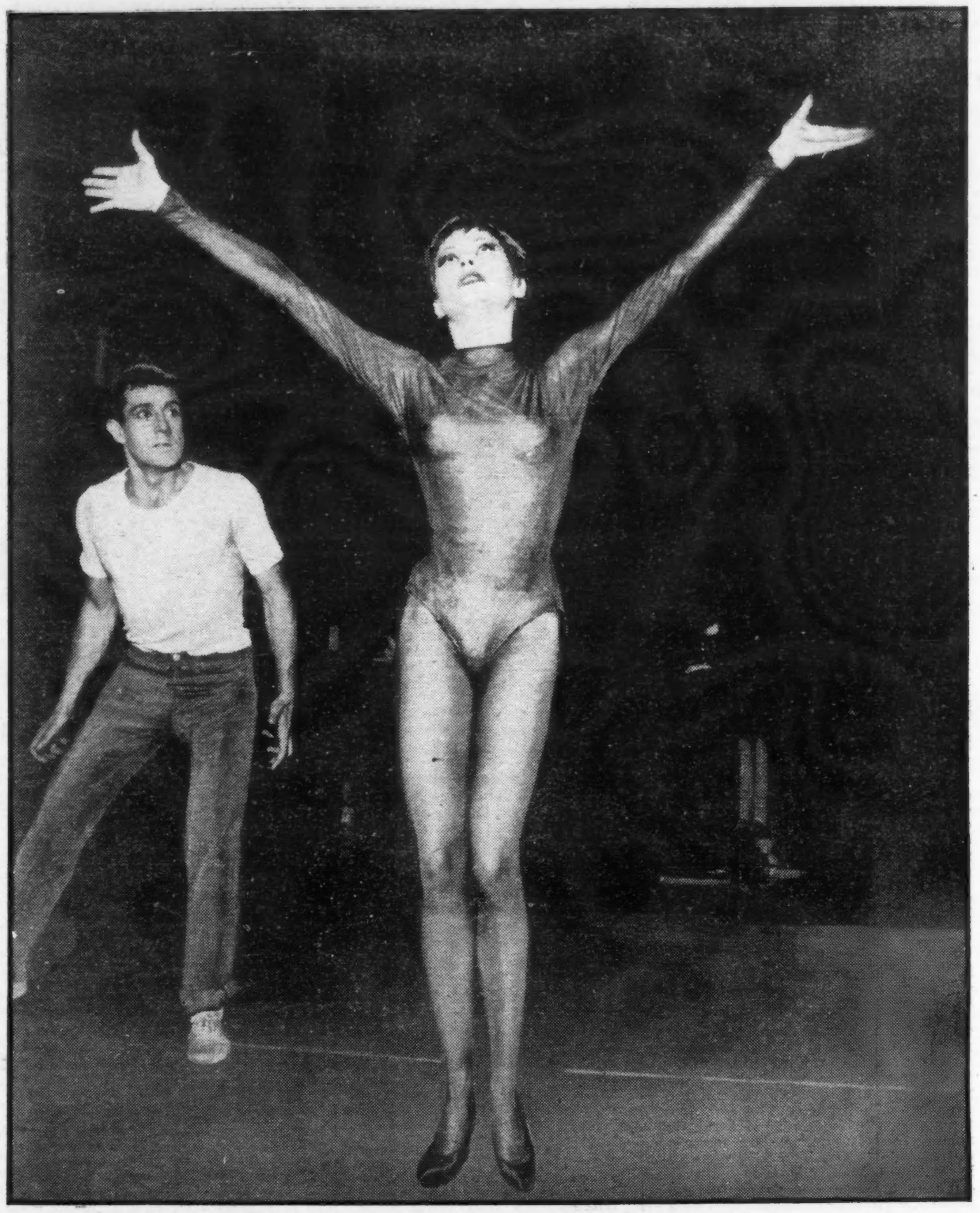
L'Amérique a moins bien réussi à Roland Petit. Son « show » du Théâtre de Paris a reçu un accueil plutôt froid. Hélas ! mérité.

Ce ne sont pas les idées qui manquent à Roland Petit. Ni le courage. Mais ce que les paroliers de ses sketches appelleraient de la « jugeotte ». Vouloir mêler la danse, le chant et la comédie, pourquoi pas ? Mais à la condition d'engager des chanteurs pour chanter et d'avoir des entrechats à faire exécuter à ses danseurs. Au lieu de faire chanter des danseurs en oubliant de se servir de leurs talents chorégraphiques.

Sans doute, il y avait Zizi Jeanmaire. La Mistinguett de notre aprèsguerre, celle du « coiffez-moi sale », avec sa voix gentiment cassée et ses jambes merveilleusement parfaites. Mais Zizi Jeanmaire, cela aurait dû être le couronnement, le bouquet d'un feu d'artifice. Ici les fusées, les pétards, les feux de Bengale... tout était mouillé.

La Peur : un mauvais plagiat du ballet de Jérôme Robbins, *La Cage*. *La Nuit :* un interminable « feuilleton lyrique » de Léo Ferré, Edmond Rostand des quartiers louches, avec de grands pans de fausse poésie et de mauvaise philosophie qu'on aurait ramassés dans le ruisseau. *Le Vélo magique :* une revue de fin d'année de club cycliste, à peine dansée sur une musique stridente et des vers de mirliton.

Infatigable, exemplaire, Zizi Jeanmaire pousse la chansonnette entre deux grands écarts et retire ses bas noirs pour revêtir le maillot de Louison Bobet. Elle est partout. Mais elle est seule. Ce n'est pas sa faute.



ZIZI JEANMAIRE
Partout, mais seule.

LES BATEAUX-MOUCHES
Restaurant - Promenades - Réceptions
Tél. : INV. 13-00 - SOL. 92-66
Embarcadère Pont Solférino (près Concorde)

Restaurants

CAVIATERIA 32bis, AVENUE GEORGE V
BAR - LUNCH - DINERS - SOUPERS

LIDO ELY. 11-61 LIDO ELY. 11-62 LIDO
UN SPECTACLE UNIQUE AU MONDE
21 h. DINER DANSANT
23 h. LA REVUE "VOULEZ-VOUS?"
Revue de Guérin & Froday

PROCHAINEMENT OUVERTURE
par Monsieur René CUSSAC
du Restaurant DE CAUMARTIN
33, rue de Caumartin - Paris 9e - RIC. 50.59

LA MAISONNETTE RUSSE DE PARIS
6, RUE D'ARMAILLE (ETOILE) - ETO. 52-49
PARKING FACILE - VODKA A VOLONTE
Les plus célèbres et succulentes spécialités russes :
ZAKOUSKIS, BORCHTCH, CHACHLIK, BŒUF STROGANOFF, etc.
font partie des déjeuners et dîners à 1.500 francs avec VODKA A VOLONTE
avec BLINIS, SAUMON et CAVIAR - 2.000 francs
Déjeuners et dîners d'affaires servis aux chandelles dans le célèbre cadre de la Maisonnette ou dans ses Salons

Cabarets Dancings

BOULE BLANCHE 33, RUE VAVIN MONTPARNASSE DAN. 78-98
Sensualités 57 !......

Au CARROLL'S frede Tôt ou tard vous arriverez juste !
présente de 23 heures à l'aube : 3 SPECTACLES
36, rue de Ponthieu - ELY. 46-60

CLUB des CHAMPS-ELYSÉES THE tous les jours
Soirées : jeudi, vendredi, sam., dim.

JOCKEY 127 Bd MONTPARNASSE pas comme les autres on s'y amuse !...

Puerta del Sol 52, r. Pierre-Charron. ELY. 35-30 MUSIC-HALL ESPAGNOL

Le SEXY 68, rue Pierre-Charron BAL : 25-18 OH ... LA ... LA ! ! !

VENUS 124, Bd MONTPARNASSE ENCORE PLUS nues.

LA VILLA Strip tease parade Revue nue

THÉATRE

Epreuves et photographie

FABIEN

2 actes et 4 tableaux de Marcel Pagnol, mise en scène de Guy Retoré aux Bouffes-Parisiens.

JEUNE photographe forain installé dans une sorte de Luna-Park, Fabien vit en ménage avec la grosse Emilie, trente-cinq ans et cent soixante livres. C'est-à-dire qu'elle lui fait de la bonne cuisine et de la bonne photographie. Ignorant, hâbleur, menteur, coureur, égoïste, il tombe bonniches et phénomènes de foire et il tombera même la jeune et jolie Marinette, sœur d'Emilie. Celle-ci ne voit que du feu aux longs baisers posés pour les cartes postales, et quand Marinette sera enceinte, il lui faudra les aveux successifs des deux coupables pour comprendre enfin. La grosse fille au grand cœur se révolte un instant, puis Fabien l'enjôle de nouveau, lui fait accepter l'idée d'on ne sait quel ménage à trois où elle serait nourrice sèche, servante-marraine. Mais ce n'était qu'une fausse alerte, Marinette s'en va, écœurée, et Fabien reste égal, à lui-même, disposé à se mettre à table avec sa bonne grosse, et au lit avec toutes les jolies qui passeront par là.

Pauvre Emilie

La roublardise de M. Marcel Pagnol est d'avoir retourné un thème éculé (l'homme au grand cœur reprend l'infidèle avec l'enfant du péché) en espérant que nous le prendrions pour neuf : tout se passe comme si, aux yeux d'Emilie, c'est Fabien qui attendait un enfant. Puis, il a spéculé sur le pittoresque du milieu, sur le remplacement du chœur antique par la femme à barbe, l'homme-oiseau, le géant, le nain, l'homme-lion, etc. Mais est-ce bien suffisant ? S'il y a quelques scènes bien venues, le reste est si conventionnel que tout spectateur moyennement entraîné a toujours cinq minutes d'avance sur les comédiens.

Enfin, et surtout, la comédie populaire, à la fois gaie et sentimentale, doit faire appel à notre sympathie. Le succès de la trilogie de *Marius* vient de ce que c'est un théâtre de braves gens que nous pouvons aimer. Or, ici, Marinette (Mlle Odile Rodin) n'est qu'une oie blanche et une utilité ; Fabien, malgré la désinvolture héroïque de M. Philippe Nicaud, est un maquereau odieux, d'un égoïsme écœurant, d'une muflerie sans défaillance. Et la pauvre Emilie est décidément trop bête, aveugle et stupide avec trop d'acharnement et de constance. Dans le théâtre de Pagnol, le rôle pouvait être le pendant féminin de celui de César. Mme Milly Mathis le joue fort bien, elle sauve tout ce qui peut être sauvé, mais peut-on lui demander de donner figure humaine à une cruche ? Ajoutons encore qu'il y a un bon décor de M. Félix Labisse évoquant la fête foraine à la cantonade et que l'on a beaucoup ri de deux courts sketches, celui de Mlle Virginie Vitry et celui de M. Jean Lefebvre...

Fille de respectueuse

LA PROFESSION DE MME WARREN

comédie en quatre actes de G. B. Shaw, version française de A. et H. Hamon, adaptation nouvelle de Georges Neveux, au Théâtre de l'Athénée.

VIVIANE WARREN est une jeune fille courageuse et droite qui veut gagner son indépendance et sa vie par son travail. Elle a été élevée comme une jeune bourgeoise riche. Mais qui est cette mère qu'elle voit rarement, dont le genre de vie et les fréquentations la dégoûtent ? Hélas ! Mme Warren est une femme qui fit parler d'elle longtemps et qui est encore à la tête d'un certain nombre de « maisons » sur le Continent. Double drame dans un cœur de fille et de « suffragette ». Viviane rompra, quitte à rester seule et pauvre, mais honnête.

La pièce fut écrite en 1894 pour montrer que la cause de la prostitution, ce n'est pas le vice ou la luxure, mais les bas salaires et l'exploitation de la main-d'œuvre féminine par le capitalisme. Elle voulait aussi mettre en accusation les grands seigneurs de la traite des blanches. Elle fit peur et elle fit scandale.

Aujourd'hui, elle date un peu : le métier dramatique est solide, mais il rappelle autant celui de Dumas fils que celui d'Ibsen. Le thème de la prostitution est toujours actuel, mais il n'y a plus d'audace à le traiter comme le fait Shaw et les considérations sur la situation sociale des femmes ont vieilli. Viviane Warren a eu une fille à son tour : c'est Mme Simone de Beauvoir.

Mme Valentine Tessier est admirable. Des mots comme autorité, naturel, variété dans le jeu perdent tout sens : elle est là, et son personnage devient évident jusque dans la moindre intonation, le moindre geste. Malheureusement, le rôle ne comporte que deux grandes scènes, au cours desquelles Mlle Emmanuèle Riva lui donne la réplique avec beaucoup de sensibilité contenue et de talent. Et le reste du temps, la mise en scène, le jeu de comédiens comme M. Robert Seller, en cherchant peut-être à moderniser la pièce, risquent de la faire tomber dans une déplorable vulgarité.

A voir

● **Spectacle Marcel Marceau** (le monde du silence) ● **Les Oiseaux de lune** (Marcel Aymé poète) ● **L'Amour des quatre colonels** (Les gaîtés de l'occupation) ● **A la monnaie du pape** (une pièce qui a cours) ● **Adorable Julia** (adorable Madeleine Robinson) ● **Le Mal court** (savoureux Audiberti) ● **Histoire de rire** (on ne rit pas seulement) ● **Cyrano de Bergerac** (pour les adultes aussi) ● **L'Homme, la bête et la vertu** (Pirandello chez Létraz) ● **Les Bas-Fonds** (Gorki) ● **Requiem pour une nonne** (Faulkner et Camus) ● **La Terre du désir du cœur** (Yeats le poète) ● **Les Chaises** (un univers kafkaïen).

LOUEZ VOS PLACES
AGENCE LA MADELEINE
Tous les jours et Dimanches de 9 à 21 h.
LIVRAISON DOMICILE
OPE 97-63
14 BOULEVARD DE LA MADELEINE

CINÉMA

Le mal de vivre

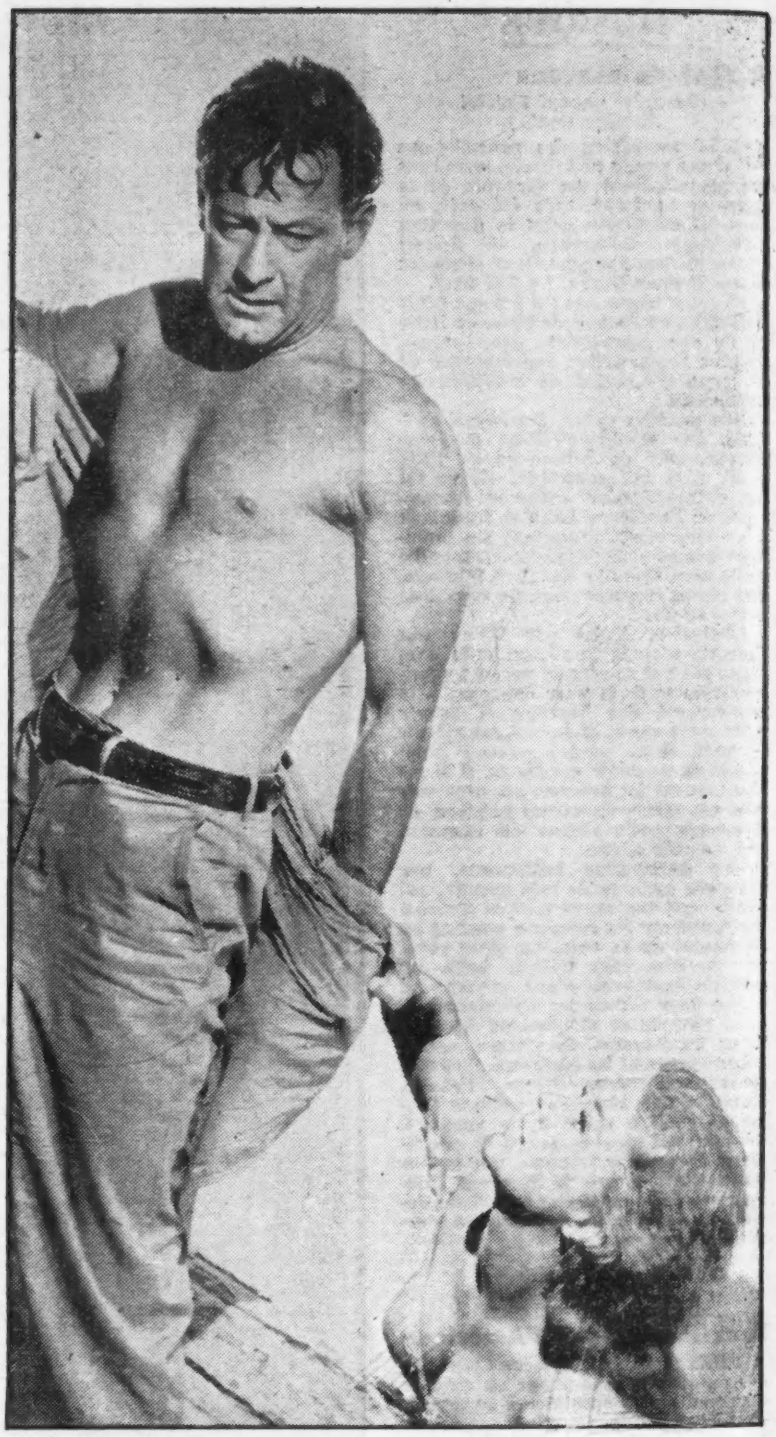
PICNIC

cinémascope américain de J. Logan, avec Kim Novak, William Holden et Rosalind Russell (Normandie, Rex, Moulin-Rouge).

L'HOMME AU COMPLET GRIS

cinémascope américain de N. Johnson avec Gregory Peck et Jennifer Jones (Ermitage, Max-Linder, Vedettes, Images).

C'EST un hasard si cette même semaine sortent simultanément à Paris *Picnic* et *L'Homme au complet gris*. Mais ce n'est sans doute pas un hasard si ces deux films dépeignent avec autant de cruauté dans le réalisme la petite bourgeoisie américaine actuelle. Quelque chose ne va pas dans cette Amérique des petits employés et des petits fonctionnaires, quelque chose qu'il faut dire si on ne veut pas étouffer. Et Hollywood vient jouer ici le rôle du psychanalyste chargé de délivrer le malade.



WILLIAM HOLDEN ET KIM NOVAK
Mademoiselle et son clochard.

Il est vraiment irrespirable l'air de cette gentille petite ville provinciale qui sert de cadre à *Picnic*. Bataillons de femmes qui ne savent que faire de leur indépendance et que hante la vision d'une vieillesse solitaire. Hommes qui ne savent que faire de leurs dollars et qui boivent pour se donner du cœur à vivre ou organisent de grandes kermesses champêtres comme celle qui donne son nom au film. Le quart d'heure que dure cet extravagant « picnic » avec ses courses en sac, ses « crochets », son élection de Miss Toussaint, n'est pas seulement une belle séquence cinématographique, mais encore un document impitoyable sur le mal de vivre des petits bourgeois.

L'intrigue centrale n'est pas ce qu'il y a de plus intéressant dans *Picnic*. Une jeune vendeuse, oie blanche au cœur pur, qui abandonne son riche fiancé pour se précipiter dans les bras robustes d'un sympathique bon à rien, on a déjà vu cela. Et si Kim Novak apporte à son personnage la gracieuse niaiserie qui lui convient, William Holden, trop âgé, en fait trop pour convaincre. Mais les rôles secondaires ont un relief inaccoutumé : la petite sœur, intellectuelle à lunettes, interprétée par la nouvelle coqueluche de Broadway, Suzan Strassberg ; et surtout le couple que forment un commerçant âgé qui a peur de changer ses habitudes en se mariant et une vieille fille, l'étonnante Rosalind Russell, qui l'oblige à la noce, après une longue scène d'ivresse, d'une sombre beauté, aux résonances dostoïevskiennes.

La qualité de jeu des acteurs tient certainement à la personnalité du réalisateur, Joshua Logan, qui après des débuts difficiles à Hollywood a monté à Broadway les spectacles les plus courus, dont précisément la pièce d'où ce film est tiré.

Moins réussi, moins brillant sur le plan cinématographique, *L'Homme au complet gris* traduit peut-être encore

EXPOSITIONS
Galerie Boler
237, rue Saint-Honoré (près place Vendôme)
RENOIR - UTRILLO
et
50 Peintres de l'Ecole Française
REPRODUCTIONS SUR TOILE
(Brevet Tremois-de Munter)
Toiles de 4.000 à 24.000 fr.
●
Tapisseries modernes
d'AUBUSSON

Galerie MAEGHT
BRAQUE, CHAGALL MATISSE, KANDINSKY, MIRO, BAZAINE, GIACOMETTI, TAL COAT, UBAC, PALAZUELO

frede annonce :
AU CARROLL'S
tôt ou tard vous arriverez juste !
de 23 heures à l'aube 3 SPECTACLES
36, rue de Ponthieu - ELY. 46-60

Ce que j'ai pu voir de plus beau
Quand j'ai fait le tour de la Terre
J'ose ici le dire bien haut !
La revue des Folies-Bergère !

JENNIFER JONES ET GREGORY PECK
Madame et son héros.

mieux que *Picnic* le désarroi moral de l'Américain moyen. Le combat qui se livre dans la conscience de Gregory Peck n'est plus entre l'amour et l'argent, cet argent considéré comme la seule preuve tangible de la valeur d'un individu : c'est un drame plus intime où tout ce qu'il risque de perdre en acceptant de vivre comme les autres est l'estime qu'il a de lui-même.

Possesseur de glorieux souvenirs militaires, d'une femme, de deux enfants, d'une voiture de série et d'un réfrigérateur, type parfait du salarié moyen de New-York, il refusera une situation plus brillante pour ne pas détruire sa vie de famille, ne pas renier sa personnalité, ne pas ressembler aux hommes d'affaires qu'il méprise. C'est le héros de notre temps.

Adapté d'un roman à succès, *L'Homme au complet gris* déroule de longues séquences, parfois un peu grisâtres elles aussi, mais émouvantes par la sincérité qu'on y décèle et éclaire le beau visage intelligent de Jennifer Jones.

★

Mission accomplie

COMMANDO DANS LA GIRONDE

film américain en cinémascope de José Ferrer, avec José Ferrer et Trevor Howard (Napoléon, Astor, Eldorado, Lynx, Cinémonde-Opéra).

ON connaît l'histoire. C'est celle de tous les films de guerre, où ils partirent cinq cents et se virent deux ou trois en arrivant au port. Entre temps, le péril guette à chaque mètre de pellicule. Ici, l'exploit est de taille. Lâchés dans l'estuaire de la Gironde, dix hommes-grenouille doivent, deux par deux, faire sauter les bateaux ancrés à Bordeaux. Les jeux de chats et de souris, qu'ils jouent avec les garde-côtes ont de quoi faire frémir, mais parfois aussi font sourire. Les canoës frôlent un peu trop souvent des sentinelles qui justement regardent d'un autre côté.

Si un seul bateau explosa en 1942 à Bordeaux à la suite de la véritable opération, l'immense incendie que fait jaillir José Ferrer, metteur en scène débutant et conventionnel, est dans la malsaine tradition des fictions guerrières : mission accomplie, tout le monde meurt, sauf le héros.

★

Méningite exclue

FIÈVRE BLONDE

film anglais en vistavision de Kim Annakin, avec Diana Dors et John Gregson (au Marbeuf).

FI de la légèreté, fi de l'esprit de finesse, Kim Annakin a brossé d'un jeune niais, fils de Bourvil et d'Harpagon, un portrait à gros traits qui n'emporte pas la pièce. La lourde blonde qui conduit ce benêt jusqu'au bord de la déraison, en lui faisant dépenser son bel argent, ne nous entraîne pas davantage, et c'est finalement Diana Dors, ce monstre du cinéma britannique, qui se dépense à tort et à travers. Sans malice et sans inspiration, *Fièvre blonde* ne donne ni méningite, ni température.

A voir :

En exclusivité :
● **Elena et les hommes** (une fantaisie de Renoir) ● **Gervaise** (Clément traduit Zola) ● **Place au cinérama** (une attraction) ● **Sourires d'une nuit d'été** (Marivaux suédois) ● **L'Homme au complet gris** (un héros de notre temps) ● **Picnic** (le mal de vivre américain).

Nous vous rappelons :
● **Le Mystère Picasso** (Bonaparte) ● **La Ruée vers l'or** (Royal-Haussmann). ● **Les Enfants du Paradis** (Studio 28) ● **Le Journal d'un curé de campagne** (Studio Parnasse) ● **Animal crackers** (Cardinet) ● **Dossier secret** (Reflets) ● **La Femme au portrait** (Pagode) ● **Mais qui a tué Harry ?** (Studio Raspail) ● **Une femme disparaît** (Studio Bertrand).

« A LA ROMANCE »
11, rue Monsieur-le-Prince - ODE. 57-27
Ambiance et vedettes espagnoles et sud-américaines
OUVERT TOUTE LA NUIT

EXPOSITIONS

Le Louvre, ville ouverte

UNE grande offensive de l'art classique commencera lundi. La plupart des musées seront en effet ouverts gratuitement au public, au cours de la semaine du 8 au 14 octobre.

Pour l'ensemble des amateurs d'art, cette manifestation, patronnée par l'U.N.E.S.C.O., présente un intérêt évident.

En sera-t-il de même pour les quelque 30.000 peintres immatriculés en France et, notamment, pour les plus jeunes d'entre eux ?

Si l'on en juge par l'enquête menée auprès de quarante-six de ces jeunes peintres par Alain Jouffroy et K.-A. Jelenski, que vient de publier la revue « Preuves », il ne faut pas s'attendre à des crises de conscience spectaculaires parmi le plus grand nombre des « jeunes turcs » de la peinture contemporaine.

Quarante-deux d'entre eux sont déjà d'accord pour affirmer que « l'enseignement des vieux maîtres est toujours valable ». En dépit des audaces dont ils se targuent, les « jeunes turcs » sont bien sages.

Iconoclastes

Quatre, cependant (sur 46), estiment que la peinture actuelle est une révolution d'une telle importance qu'elle ne peut en aucune façon bénéficier de l'expérience du passé.

Ces quatre farouches se rattachent à la grande tradition des peintres d'avant-garde : futuristes, dadaïstes, premiers abstraits et surréalistes. Pour ces derniers, le « meilleur » tableau qu'on puisse imaginer serait celui que traceraient dans le ciel de Paris les flammes montant du Louvre incendié par leurs soins.

Le plus spirituel — et peut-être le plus sincère — d'entre eux, Camille Bryen, affirmait encore récemment qu'il fallait « abhumaniser » la peinture et cesser de la concevoir ou même de la voir avec les yeux. Bien entendu, cette « abhumanisation » suppose la destruction totale des musées.

On peut donc s'attendre au pire, lorsque, lundi prochain, le Louvre sera déclaré ville ouverte.

DISQUES

Le choix de la semaine

ARIANE A NAXOS

de R. Strauss, comédie lyrique sur un livret de H. von Hoffmannsthal (3 d. 30 cm. 33 t. FCX 506/8 Columbia).

UNE interprétation idéale due à E. Schwarzkopf, I. Seefried, R. Streich, R. Schock et à H. von Karajan qui dirige trente-six musiciens du Philharmonia Orchestra. Une musique riche de couleurs, tantôt solennelle, tantôt simple, qui fait penser à un large fleuve scintillant. Un livret qui mélange hardiment les styles et reflète la dualité du monde en face de l'amour. Un enregistrement net, clair, sans bruit de surface. Une réalisation de valeur que l'on peut recommander chaleureusement.

GRATIS

Vous recevrez gratuitement et sans aucun engagement ce magnifique tableau d'Auguste Renoir : "Confidences"

EN COULEURS 48 x 60 cms

Non pas — bien entendu — l'original qui se trouve sous bonne garde dans une collection privée en Suisse, mais une reproduction grand format en couleurs qui rend fidèlement toute la somptuosité du tableau, et qui donnera une atmosphère de richesse discrète à votre foyer. Car orner ses murs d'excellentes reproductions de chefs-d'œuvre est un signe de raffinement, tandis qu'y exposer des peintures à l'huile médiocres, pour la seule raison qu'elles sont originales, est indigne d'une personne de goût.

Pourquoi cette offre !

Elle vous est faite par la **GUILDE INTERNATIONALE DE L'ART** qui a été fondée pour ouvrir à tous l'un des plus beaux domaines de la culture occidentale : la Peinture, et mettre à la portée des amateurs ses trésors épars dans le monde entier. Son offre est sans arrière-pensée. Elle tient à ce que vous puissiez juger vous-même, *sans aucun engagement de votre part*, de l'extraordinaire qualité de ses reproductions et de l'effet qu'elles peuvent produire sur vos murs. Le plus simple, en ce cas, est de vous en offrir une : à vous de profiter de cette occasion.

Sans aucun risque !

Envoyez-nous le bon ci-dessous. Vous recevrez gratuitement "Confidences" l'une des plus belles œuvres du grand impressionniste Auguste Renoir, et en même temps, notre catalogue et les conditions auxquelles vous pourriez acquérir d'autres tableaux. Si ces derniers ne vous intéressent pas, l'affaire sera terminée pour vous comme pour nous. Mais s'ils vous intéressent, nous vous permettrons de constituer chez vous peu à peu et sans grands frais, sur vos murs ou dans vos cartons, un véritable musée personnel aussi indispensable à l'homme de goût qu'une bibliothèque ou une discothèque.

Mais écrivez immédiatement !

Les commandes devant être servies par ordre de réception, le nombre de planches disponibles étant forcément limité, si vous voulez être sûr de recevoir la vôtre rapidement, un bon conseil : écrivez aujourd'hui même, sans perdre un instant, à la

GUILDE INTERNATIONALE DE L'ART 4, rue de Vienne, Paris

BON GRATUIT

GUILDE INT. DE L'ART - 4, rue de Vienne - PARIS
Envoyez-moi gratis et sans engagement de ma part, le tableau d'Auguste Renoir: "Confidences" Veuillez trouver ci-inclus 100 fr. pour les frais d'envoi (mandat ou versement C.C.P. 13-[illegible] Paris).

NOM

ADRESSE

EX.10

Conditions aux J. M. F.

ELECTROPHONES | DISQUES

Tous ces disques sont en vente à

Dissonances

Venez les entendre sur l'incomparable
CHAINE PORTABLE HAUTE FIDÉLITÉ SUPERTONE
(licence Charlin) Prix 42.000 fr.

62, Bd MALESHERBES (angle rue de Lisbonne)
PARIS 8e - LAB. 11-43 (ouvert de 10 h à 20 h)

la boîte à musique

DISQUAIRE A MONTPARNASSE DEPUIS 1928
TOUS MICROSILLONS ET ELECTROPHONES
accueil - choix - conseils - cabines d'essai
LIVRAISON SUR SIMPLE COUP DE TELEPHONE
OUVERT : 10 heures - 13 heures et 14 heures - 19 h. 30 — Lundi : 14 h. 30 - 19 heures
133, boulevard Raspail, PARIS (VIe) - LIT. 16-12

On vous en parlera

SURVIVRE

UN HOMME ESTIMABLE,
par Jean Bloch-Michel, Ed. Gallimard, 296 pages, 690 fr.

J. BLOCH-MICHEL

« LE problème n'est pas seulement de vivre. Il est de vivre après. » Cette phrase d'un prière d'insérer où l'on devine la plume d'Albert Camus, s'applique en effet à tous les personnages de ce roman.

Tous tentent de survivre au grand événement de leur vie qui a été l'occupation. C'est l'épreuve qui leur sert de critère, de référence, d'obsession.

Cette recherche de l'estime de soi, une fois l'épreuve terminée, ne réussit que pour un seul personnage, Romuald, le seul que l'auteur désigne par dérision comme « un homme estimable ». C'est que sa réussite est celle du confort, de la bonne conscience. C'est le pharisien nouvelle manière, c'est-à-dire pourvu de cette dose de cynisme réaliste et d'égoïsme respectable qui caractérise les faux « justes » du XX^e siècle. Si Romuald déclare respecter la liberté d'autrui, ce n'est que pour mieux refuser ses devoirs envers autrui. Il laisse se perdre un jeune milicien et abandonne sa maîtresse au nom d'une règle morale qui coïncide chaque fois avec son confort.

Le jeune milicien et la maîtresse de Romuald seront tous deux pris en charge par Pierre Saurette, un avocat dont la silhouette, particulièrement réussie dans le dessin et la signification, domine de loin cette chronique d'après guerre qu'est le roman de Jean Bloch-Michel. La pauvreté de Saurette, son extrême laideur, la mort de sa femme en déportation font de sa vie un drame où il n'est pas sans s'installer un peu — le pathétique étant, au sein même de sa misère, son dernier refuge. Du moins Saurette est-il dans son néant, et contrairement à Romuald, sans complaisance envers lui-même. Il y a de très belles pages, sobres et chaleureuses, lorsque Saurette découvre que sa femme, dont le souvenir orientait sa vie, avait pendant la résistance, entretenu des relations avec un ami, Daniel, un musicien.

Autour de Saurette et de Romuald, des groupes évoluent, tendus, eux aussi, vers le souvenir. Entre ceux qui survivent parce qu'ils refusent la marque de l'occupation et ceux qui sont anéantis à force de vouloir trop assumer cette marque, on voit déjà se dessiner l'impulsion de la continuation : « Un homme estimable » est le début d'une trilogie que prépare l'auteur.

De livre en livre, du « Témoin » à « La Fuite en Egypte », et des « Grandes Circonstances » au « Journal du désordre », l'œuvre de Bloch-Michel se poursuit dans la difficile exigence de la simplicité humaine et de l'honnêteté esthétique. Sans tapage et sans faux brillant, elle s'affirme solide, trapue, importante.

POUR LES PRIX

La chasse aux prix littéraires de fin d'année est officiellement ouverte. Nous présentons dans cette rubrique les romans que leurs éditeurs semblent destiner tout particulièrement à cette compétition.

La liberté par la guerre

LE COMMANDANT WATRIN
par Armand Lanoux.
Ed. Julliard, 336 pages, 780 francs.

EN 1940, dans les Vosges, un même régiment place côte à côte le commandant Watrin, soldat de métier, enveloppe dure, cœur caché, et le lieutenant Soubeyrac, instituteur mobilisé, cœur à fleur de peau. Le premier « y croit » ; le second est pacifiste. Au mois de mai, Watrin fait fusiller un homme qui s'est révolté contre l'ordre militaire. Souffrance et rébellion de Soubeyrac. En juin, pour ne pas semer derrière lui d'inutiles et dérisoires cadavres, le même Watrin ordonne à son bataillon de déposer les armes. A ce moment, les deux officiers sont à égalité de dégoût. Mais quand ils se trouveront de nouveau ensemble, dans un « Oflag » de Poméranie, le commandant aura pris la guerre en haine et le lieutenant concevra la violence comme nécessaire. Ces deux évolutions en sens contraire ne les éloigneront pas l'un de l'autre au point de leur interdire d'employer toute leur énergie à bâtir des plans d'évasion. Watrin rate son évasion et laisse son corps criblé de balles sur la terre allemande. François Soubeyrac réussit la sienne et se dirige vers la France (zone libre), c'est-à-dire vers la Résistance. « *Je n'ai pas changé*, dit François. *Du moins, je ne crois pas. J'ai viré sur moi-même... Mon amour de la liberté est simplement plus lourd maintenant que la haine de la guerre. Et puis, j'ai compris Watrin.* »

ARMAND LANOUX
Une balle de tennis

On aurait tort de prendre ce roman pour une thèse. Rien de plus romanesque. Armand Lanoux a écrit des livres plus travaillés, plus subtils ou plus lourds de contenu, mais il n'en a fait aucun qui comporte davantage de verve, de rapidité, d'habileté et de pages dont on puisse dire, comme d'une balle de tennis : « bien envoyé ! ». Cela ne va pas sans une certaine facilité. Il arrive à Lanoux d'expédier ses chapitres d'un grand coup de raquette dont nous sentons le vent. Mais il a un tel sens du « détail », du vivant et du mouvement, qu'on irait jusqu'à lui pardonner d'écrire parfois, cinquante lignes durant, comme Paul Bourget.

Le Commandant Watrin s'ajoutant à d'autres livres de guerre et l'an 1957 s'annonçant comme aussi riche en rappels des années 40 que l'an 1945, il y a peut-être lieu de se demander pourquoi nos romanciers mettent si peu de hâte à se détacher d'une obsession qui aura produit tant de centaines de livres. Ce ne peut être par une crise de l'imagination. Versons au dossier une pièce qui, pour avoir servi à expliquer la formation des légendes, et en particulier *La Chanson de Roland*, ne semble pas pour autant déplacée ni tout à fait inutilisable : « L'imagination — écrit O. Brachfeld — qui crée les légendes, s'est mise à travailler sur le point faible de la carrière de l'Empereur, le préférant à tout autre, afin de lui donner une explication compatible avec la gloire du héros. C'est un travail de compensation. » (Cf. *Les Sentiments d'infériorité*. Ed. du Mont-Blanc). Gloire donc à l'officier français...

« Ce livre pourra vous aider. C'est l'histoire de notre société. »
(New-York Times.)

POLITIQUE

Cérémonies nocturnes

MAU-MAU
par John L. Brom (Ed. Amiot-Dumont. 200 pages, 720 francs.)

CAMERA au poing, John L. Brom nous rapporte de sa dernière expédition au Kenya un passionnant témoignage du pays des Kikuyus, ensanglanté par les Mau-Mau.

Il entre clandestinement dans le pays pour jouir d'une liberté complète. Et à mesure qu'il pénètre dans la brousse et dans la jungle, au volant de sa voiture, il nous fait découvrir l'âme de ce pays qui baigne dans une lourde atmosphère de superstitions, de magie et de sorcellerie, ce pays qui, la nuit tombée, retourne à ses lois ancestrales que les Mau-Mau ont déformées au point de rendre humains les sacrifices, abjectes les pratiques rituelles, impitoyables les combats et les massacres.

Au cours de son voyage, Brom, ami de Hemingway, contacte de nombreux Blancs, familles de colons qui ont travaillé à la mise en valeur du pays qu'ils considèrent comme leur patrie. Mais les Blancs ont commis l'énorme erreur de ne pas comprendre l'organisation des tribus, de rompre l'équilibre social sans apporter une solution viable. Le colon pense surtout à s'enrichir, à se créer une vie facile, il ne s'intéresse aux Noirs que d'une façon superficielle. Les aspirations profondes du peuple se sont exprimées et canalisées dans la révolte.

Plusieurs mouvements furent créés, mais aussitôt réprimés. Seul a résisté le plus fanatique de tous, organisé par Jomo Keniatta, un homme de grande valeur ayant étudié en Europe. C'est le mouvement terroriste des Mau-Mau dont l'activité s'étend sur tout le pays.

Brom comprend, par un entretien avec un intellectuel, ancien Mau-Mau, la gravité du problème vu par un Noir, les Mau-Mau n'ayant qu'un but : massacrer le Blanc et le Noir qui ne s'est pas plié à leurs lois impitoyables, et cela sans aucun plan social et constructif préparant l'avenir. Grâce à une femme indigène, Brom réussit à obtenir des photos prises par des Mau-Mau au cours de leurs cérémonies nocturnes, documents uniques, les photos prises jusqu'alors ne représentant que des prisonniers et des morts.

Plus tard, Brom reprend son enquête avec l'autorisation gouvernementale. Grande visite alors des camps de rééducation. Il termine son livre en déclarant combien est grande la responsabilité des Blancs et que dans l'attente d'une véritable solution, la révolte et les massacres continueront à terrifier le pays. Brom condamne les erreurs des Européens, cherche à comprendre les motifs qui poussent les plus fanatiques d'entre les indigènes à une violence aussi extrême. Il s'indigne, mais reconnaît que, malgré tout, les Mau-Mau permettront aux Européens de sortir de leur apathie, de se pencher sérieusement sur le problème africain, de chercher à le résoudre. Le serment mau-mau tue, mais il est désespéré et de ce désespoir sortira l'Afrique nouvelle.

Robert Sabatier
Boulevard
De BARBÈS à CLICHY : une faune étrange.
570 F

LA RENTRÉE ROMANESQUE septembre 1956

Michel Ragon
Trompe-l'œil
Montparnos d'aujourd'hui : ROMAN A CLÉ ?
480 F

Denise Van Moppès
Une fée dans la ville
...qui n'en n'est pas moins femme !
390 F

Jacqueline Moreau
La sorcière reçoit la nuit
450 F • Où Satan conduit le bal !

Claude Boncompain
Derrière le tableau
Une femme peut-elle être un peintre de génie ?
450 F

ÉDITIONS ALBIN MICHEL

Demandez dans les kiosques :
« LA NATION SOCIALISTE » N° 4
Directeur politique Auguste LECŒUR
« PROBLÈMES DE L'UNITÉ EN ITALIE ET EN FRANCE »
Correspondance et discussion
Le numéro 150 francs c. remb. 31, rue Beaubourg
Abonnement 1 an 900 francs, 6 mois 500 francs
C.C.P. Paris 14.125,51

L'ENERGIE DE LA PAROLE

LE jury du Prix international de Poésie de Knokke-Le Zoute s'est grandement honoré en honorant ce mois-ci, dans la personne de Giuseppe Ungaretti, le plus grand poète de l'Italie contemporaine, et l'un des plus grands poètes actuellement vivants.

Pour l'Italie, il est *l'antico*, le maître incontesté, le créateur d'un nouveau langage poétique. Dès 1914, *l'Allegria*, le premier recueil, fait entendre un son tout à fait neuf, délivrant la poésie italienne de l'emphase post-romantique, de la rhétorique déclamatoire de d'Annunzio, et la préservant en même temps de la tentation prosaïque, de tous les *terrorismes* qui, dès cette époque, prennent le lyrisme en chasse.

L'extraordinaire énergie d'un lyrisme ramené à sa source originelle — la parole — voilà ce qu'a révélé la poésie d'Ungaretti, et ce qu'elle ne cesse de révéler. Car le plus ancien des poètes de l'Italie contemporaine en est aussi le plus jeune : la voix plus récente et si différente d'Eugenio Montale n'affaiblit pas la résonance de ses derniers accents.

Dante et Mallarmé

Soleil, sécheresse de la terre, roc, ciel et mer, mythes virgiliens : tout rattache cette poésie à ce sol d'Italie qui lui a donné naissance. Tout le rattache, aussi bien, à une tradition nationale ardemment assumée : quand Ungaretti parle des poètes qu'il aime — « les poètes qui chantent » — il pense avant tout à Dante et à Leopardi. Mais il appartient aussi à l'Europe, à la poésie européenne, dont il a traduit quelques hauts exemples : Racine, Gongora, Mallarmé.

A la France surtout... Baudelaire, Rimbaud, Mallarmé ont aidé cette voix à naître elle-même. Et par la saccade rythmique, le jeu des marges blanches, la disposition visuelle du poème, la poésie d'Ungaretti s'apparente à ce qu'au même moment tentaient Apollinaire, Max Jacob, Reverdy, et que l'on a nommé avec plus ou moins de bonheur *cubisme littéraire*.

GIUSEPPE UNGARETTI
Une belle biographie.

Familière, proche de la nôtre, parfois marquée par elle, cette poésie rend pourtant un son bien différent. Et l'on est presque tenté de dire : opposé. C'est peut-être que les poètes français vont de la poésie au poème, et qu'Ungaretti va de la vie à la poésie.

Ce poète se dérobe à tout développement qui prendrait appui sur l'expression poétique elle-même. Jamais le mot ne prend appui sur le mot, l'image sur l'image, la strophe sur la strophe. Chaque parole est un cri dans le vide. Le vers, parfois, se réduit à un mot, le poème, à quelques vers. C'est la simplicité du cri, l'énergie du geste, la pulsation de la vie.

Une réalité énigmatique

Car c'est la véhémence, l'extase, le déchirement de la vie — le sentiment du temps, du monde, de la mort — que manifeste l'énergie de cette parole. *Vie d'un Homme* : c'est le titre donné par Ungaretti aux cinq livres (1) qui composent son œuvre poétique ; et c'est là le titre d'un roman. L'auteur n'a pas eu d'autre ambition, nous dit-il, que « de laisser de soi une belle biographie ». Aucune poésie ne semble plus proche de la vie même : tentant non point d'inventer un langage, mais de manifester la présence d'un homme dans sa propre voix.

Mais l'existence qu'exprime la parole du poète a peu à voir avec les apparences d'une biographie. Il s'agit d'une pulsation, d'un rythme fondamental : et seule peut rejoindre ce rythme la parole qui retrouve son énergie originelle. Le verbe, ici, n'a tant de force que pour être issu de la vie. Mais il a tant de force qu'il semble créer ce qu'il énonce. La poésie d'Ungaretti nous présente, indivisiblement, le vécu et le proféré. C'est dire qu'elle nous présente la poésie même, son énigmatique réalité.

Gaétan PICON.

(1) La traduction de Jean Chuzeville à la N.R.F. gardait ce titre. Jean Lescure a préféré intituler sa récente et remarquable traduction : *Les Cinq Livres* (Editions de Minuit).

TRADUCTIONS

Le cœur innombrable

INTRODUCTION AUX LITTÉRATURES SOVIÉTIQUES,

(contes et nouvelles). Préface d'Aragon. N.R.F.-Gallimard. 296 pages. 780 francs.

ARAGON prétend expliquer les littératures soviétiques dans ce style qui se sait et se veut éblouissant. « Regardez comme je laisse mourir mes phrases pour les reprendre... » L'auteur du *Passage des Panoramas* développe le kaléidoscope des écrivains de l'actuelle Russie.

Certes, M. de Vogüé sert à quelque chose — ce M. de Vogüé qui, revenant d'une ambassade à Moscou à la fin du siècle dernier, eut l'idée de faire connaître en France certains écrivains un peu fous, disait-il, comme Dostoïewski ou Tolstoï — puisque cet homme du monde a défini le *réalisme* russe. On se doute qu'Aragon se garde bien de définir un mot qui a pris sous sa plume, depuis 1934, les formes les plus singulières — et les plus contraires.

Aragon a le cœur innombrable de Mme de Noailles qu'il rappelle souvent : il porte à tous les écrivains un amour trop longtemps comprimé par la terreur stalinienne. Aussi mêle-t-il pêle-mêle les écrivains ci-devant mal vus et les écrivains ci-devant du côté des vainqueurs. Ainsi unit-il Fadéev et ses victimes.

Tout cela est bel et bien : on verra dans cette anthologie générale les œuvres d'Isaac Babel et de toutes les victimes de Staline. Nous savons aujourd'hui qu'Aragon les aimait en secret. Tout en lui se rebellait contre des condamnations injustes, mais tout militait pour le silence et la réserve d'un grand ministre qui sait des choses mais les cache. Cela fait un peu croque-mort et c'est bien dans le style Talleyrand d'Aragon.

Reste qu'il emporte souvent notre conviction. Reste qu'il est de la première importance de découvrir ces écrivains qui furent trop longtemps blackboulés par les éditeurs français autant que par la police stalinienne (c'est la faute à Béria, dit Aragon, du ton dont il dirait : c'est la faute à Voltaire...).

C'est, en attendant mieux, de l'excellente ethnologie littéraire de voir comment des peuples d'un niveau culturel encore misérable voici quarante ans pénètrent lentement dans des « valeurs » qu'il faut bien appeler « occidentales » puisque, après tout, Marx et la civilisation industrielle sont aussi occidentaux que le christianisme des colonisateurs « bourgeois »...

PAMPHLET

Sur le zinc, à Montparnasse

TROMPE L'ŒIL

par Michel Ragon. Albin-Michel, éditeur. 249 pages. 490 francs.

MONTPARNASSE d'après-guerre. On se montre la table occupée par Picasso ou par Soutine, il y a vingt ans, lorsqu'ils étaient pauvres. De grandes ombres hantent le Dôme ou le Sélect. Michel Ragon, lui aussi, s'installe au zinc avec les autres et regarde.

Au contraire de ses devanciers, Carco ou Salmon, il ne raconte pas des souvenirs sur les peintres, il décrit un combat : celui des artistes contre la misère, la spéculation honteuse de certain journalisme à « intérêts composés ». Ainsi, son héros, le peintre Manhes, où l'on peut reconnaître Soutine, rompt avec son puissant marchand de tableaux, affronte seul une vente qui se fait rare et finit, lui, le maître authentique d'une génération, dans la misère et la solitude. Il peut, s'il le veut, se consoler avec la vaine gloire d'un jeune imbécile que son père, B.O.F. et collectionneur par hasard, lance dans un milieu où l'argent remplace parfois le talent. Entrelacés et opposés, les destins du vrai peintre bafoué par les spéculateurs et du faiseur victorieux se mêlent dans le roman de Ragon. Manhes, pourtant, préfère se pendre un beau soir, dans son atelier.

Ces aventures ne seraient rien sans le climat qui les entoure : Ragon a voulu que ses snobs, ses artistes et ses critiques (on les reconnaît parfois) baignent dans l'air étouffant du Montparnasse d'après guerre. Les personnages imaginaires dialoguent avec les personnages véritables. On croise Adamov. On assiste à une « soirée », rue de la Grande-Chaumière, chez le peintre Atlan, un des seuls qui surnagent dans ce « bouillon de culture » artistique.

A l'arrière-plan, s'esquisse un autre combat : celui de l'authentique peinture non-figurative contre les faiseurs « abstraits », les trafiquants, les baladins. A ces expériences, Michel Ragon a consacré récemment un livre important : *L'aventure de l'art abstrait* (1). On retrouve son amour de la peinture dans son amour des peintres. C'est pourquoi la colère l'emporte quelquefois ; alors, il fait de violentes caricatures et son roman devient un pamphlet dont la virulence amuse.

(1) Robert Laffont,

POÉSIE

La métropole fatiguée

ANTHOLOGIE DE LA POÉSIE IBÉRO-AMÉRICAINE

Ed. Nagel. 379 pages. 1.750 francs.

DANS la collection d'œuvres représentatives éditées sous le patronage de l'UNESCO, M. Ventura Garcia Calderon présente une *Anthologie de la poésie ibéro-américaine* qui groupe les principaux poètes américains de langue espagnole ou portugaise du XVIe siècle à nos jours.

L'édition est bilingue et les traductions ont été confiées à une quinzaine de professeurs et de poètes dont MM. Robert Ganzo et Jules Supervielle, ainsi que Mlle Mathilde Pomès.

M. Calderon, dans sa présentation, met en relief la floraison poétique qui eut lieu en Amérique du Sud au début du XIXe siècle et qui, en défendant les idées du romantisme français, sut avoir sa langue propre et préserva ses traditions. C'est par réaction contre l'Espagne, la plupart du temps, que les poètes cherchèrent et trouvèrent leur manière. La « métropole », fatiguée, ne donnait plus le ton à des pays devenus libres qui conservaient cependant sa langue. L'esprit soufflait de France. L'influence de Victor Hugo, plus tard celles de Baudelaire et de Mallarmé se firent sentir de façon indiscutable. D'ailleurs, les poètes ne cherchaient pas à les renier puisqu'il ne s'agissait pas de plate imitation mais d'une source dont ils tiraient profit.

RÉÉDITIONS

Kleist, ouvert la nuit

THÉATRE

par Henri de Kleist, traduction de Paul Morand et Stefan Geissler. Editions Denoël. 348 pages. 780 fr.

PAUL MORAND est-il l'homme qu'il faut pour traduire *Catherine d'Heilbronn ?* A-t-il su trouver les mots pour transmettre en français la farouche confusion du dramaturge allemand et son obsession de la souffrance ? On voit mal ce qui a pu attirer l'auteur d'*Ouvert la nuit* dans cette pièce hallucinée, hallucinante et démoniaque. Kleist, semble-t-il, perd ici en gravité ce qu'il paraît gagner en légèreté.

Mais Kleist « léger » ? Quelle absurdité ! Il est vrai que les autres pièces, traduites par S. Geissler, paraissent plus conformes à l'original. Pourtant un visible effort d'adaptation joue trop souvent de fâcheux tours au texte. Ainsi, la traduction de *Penthésilée* ne saurait pas oublier celle que Julien Gracq a publiée, voici deux ans (1). Il fallait quelque vanité pour oser rivaliser avec elle.

Reste qu'on ne saurait bouder son plaisir : cette première édition du théâtre de Kleist permet après tout d'entrer dans l'univers obsédant du « dramaturge de la culpabilité », comme le dit Marthe Robert dans le livre qu'elle a consacré à cet auteur (2). Puisque Vilar a rendu « populaire » *Le Prince de Hombourg* (dans une traduction, il est vrai, douteuse), puisqu'il existe aujourd'hui, surtout chez les jeunes gens, un courant de « réhabilitation » du dramaturge romantique, cette édition est, somme toute, lisible et utile. Et la « légèreté » n'a pas toujours raison de la grandeur.

(1) Chez José Corti.
(2) Kleist, dramaturge (Les grands dramaturges. L'Arche, édit.)

ORIENT

Dumas chinois

LA CAVALIÈRE NOIRE

par Ouenn Kang. Roman chinois adapté en français par Eugène Bestaux. Edit. Calmann-Lévy, 765 francs, 300 pages.

AUSSI loin des poèmes gracieux et pudiques de *La Flûte de jade* que des images d'Epinal de la Chine communiste, ce « western » du temps de la Chine impériale (1723) nous révèle des aspects pleins de fraîcheur, d'astuce et de bonhomie de l' « Orient impénétrable ».

Ecrit il y a presque un siècle, *La Cavalière noire* n'est pas seulement le récit des aventures d'une jeune fille qui s'est transformée en bandit justicier pour venger l'affront fait à son père, c'est aussi une peinture de mœurs. On y voit des hauts fonctionnaires prévaricateurs, une administration sous le règne du pot-de-vin, et une société où se disputent déjà deux tendances : le respect du mérite et celui du privilège.

Toutes sortes de rites, d'usages et de coutumes donnent à cette aventure (que ne renierait pas Alexandre Dumas) son parfum d'exotisme, mais la morale reste traditionnelle : Justice, Courage, Honneur — avec, en plus, le Bon Sens astucieux qui est peut-être tout le secret de la fausse naïveté de ceux dont les Occidentaux font de petits Machiavel.

On découvre que la Chine impériale avait réalisé un miracle plus grand que celui des plans quinquennaux : celui de supprimer la jalousie féminine. La première femme du héros (qu'il vient d'épouser) ne lui dit-elle pas le soir de ses secondes noces (il se marie avec la « Cavalière noire » qui lui a sauvé la vie) : « *Faites tous vos efforts pour la récompenser avec toute votre énergie de ses anciens bienfaits* » ?

A travers ce roman, le lecteur pénètre dans la Chine ancienne tout en se divertissant.

La collection littéraire
la moins chère du monde

La Bibliothèque Mondiale vient de battre un record de prix et de goût, elle édite, sous une présentation raffinée, les meilleurs ouvrages des écrivains classiques et contemporains et vous les livre à domicile au prix moyen de 125 francs.

Ecrivez à la Bibliothèque Mondiale, 8, rue de Berri, PARIS-8e, serv. EX-19. Contre 3 timbres de 15 francs, vous recevrez un ouvrage de 250 pages de cette collection et une documentation détaillée des volumes parus et à paraître.

SOYEZ

sport... portez
LE VÊTEMENT
"Brummell"

Vous qui pensez "auto", pensez "Brummell", le vêtement de l'homme moderne.
Voici DEUX formules étudiées pour la voiture.
DEUX coloris : camel et anthracite.
UN seul prix :
19.950

MOTOR-COAT: pardessus 3/4 en lama du Pérou, laine et mohair. Fentes latérales. Col transformable. Emmanchures larges et profondes. (Notre figuriné).

RALLYE : pardessus en laine taupée, manches montées, avec doublage amovible en laine.

Il n'est pas d'homme qui ne puisse être habillé parfaitement et immédiatement, selon son goût, grâce aux 395 conformations "Brummell".

au printemps

MAGASIN "Brummell" - 5 étages consacrés à l'homme et au sport.
OUVERT LE LUNDI DE 13 H. 30 A 19 H. 30 ⑳

ENSEIGNEMENT

Même sans « bac »

CETTE semaine, 60.000 garçons et filles environ viennent d'apprendre qu'ils ont été recalés au baccalauréat première ou deuxième partie. Beaucoup d'entre eux le sont pour la deuxième ou troisième fois et préfèrent renoncer.

L'échec au bac (ce mot sombre qu'ils ne cessent de ressasser en eux-mêmes) ne doit pas être la fin de leurs études, mais le début d'une nouvelle orientation. Souvent, débarrassés d'un enseignement qui ne leur convenait pas, ces jeunes gens se lancent dans de nouvelles études avec un enthousiasme jusqu'alors inconnu de leurs parents. Ils peuvent prétendre à de nombreuses places de cadres ou de maîtrise sans le baccalauréat, à condition de poursuivre leur formation dans des écoles spécialisées.

L'entrée dans ces établissements a généralement lieu après un concours ou un examen qui doit être préparé un ou deux ans à l'avance. C'est pourquoi, s'ils veulent postuler à l'un d'eux, il faut qu'ils en prennent dès maintenant la décision.

L'Express est en mesure de donner à ceux de ses lecteurs qui en feront la demande, les noms et les adresses des écoles techniques n'exigeant pas le baccalauréat. Voici, pour les orienter dans leurs recherches, un aperçu des principales carrières qui peuvent être envisagées.

Carrières scientifiques

Ce sont elles qui offrent le plus grand nombre de débouchés. Niveau « maths élém » pratiquement nécessaire.

- *Agriculture.* Après une solide préparation, possibilité de se présenter au concours d'entrée des Ecoles nationales d'agriculture, ainsi qu'à l'Ecole d'horticulture de Versailles.
- *Bâtiment.* Après concours du niveau « maths élém », à l'Ecole spéciale des Travaux publics ou au Collège technique industriel de Strasbourg ou préparation du diplôme de géomètre expert-foncier.
- *Céramique.* L'Ecole nationale supérieure de céramique industrielle, après concours niveau 2e partie, mène en quatre ans au diplôme d'ingénieur-céramiste.
- *Chimie.* A Lyon, Marseille, Mulhouse, Rennes, Rouen notamment, l'entrée dans certaines Ecoles supérieures de chimie reste ouverte, ainsi qu'à Paris (après examen pour les titulaires du bac 1re partie).
- *Electricité, électromécanique, électrométallurgie.* Nombreuses écoles, après examen d'entrée du niveau bac 1re partie, série C moderne et technique.

La Sonde, école de l'Institut français du pétrole, forme des techniciens dans une branche particulièrement en expansion. Les candidats doivent être libérés du service militaire et subir un examen psychotechnique, ne pas porter de lunettes.

- *L'Optique, la photo, l'horlogerie, le dessin industriel* conviendront à ceux que les travaux minutieux attirent (bac 1re partie au B.E.P.C. exigé).
- *Calculateurs comptabilité.* Formation sérieuse et difficile assurée par de nombreux instituts privés et publics.
- *Transports maritimes.* La préparation aux concours d'entrée des Ecoles nationales de la Marine marchande est accessible aux sans-diplôme.
- *L'armée,* enfin, forme des spécialistes dans toutes les branches : aviation, météo, etc.

Carrières du droit, de la santé, des lettres

- *Concours administratifs.* Certains, à l'échelon C, sont accessibles après concours niveau B. E. P. C. (exemples: P. T. T., Finances).

Pour de nombreux autres, il est bien préférable de posséder la *capacité en droit* : durée des études 2 ans, bac non exigé ; elle conduit à certaines carrières juridiques : *notaires, greffiers, huissiers, clercs d'avoué ;* aux carrières du contentieux, du secrétariat, des banques, des assurances; elle remplace d'autres titres pour certains concours administratifs échelon B, tels que secrétaire d'administration, secrétaire administratif de préfecture, etc., etc.

- *Commerce.* Les écoles supérieures du commerce (admission après concours national niveau bac) et les écoles de secrétariat de direction sont ouvertes.

nit son pelage, le manteau de fourrure a, pour la plupart des femmes, un caractère symbolique.

C'est pourquoi, pour leur propre sérénité, comme pour la tranquillité de leur entourage, il est souhaitable qu'elles puissent assouvir ce désir le plus tôt possible, comme il est souhaitable que les enfants aient les oreillons de bonne heure.

Ensuite, bien sûr, la possession d'un manteau n'exclut pas que l'on en désire un second. Mais la maladie n'a plus le caractère aigu qu'elle revêt à la première attaque.

Le choix

Si tout achat de fourrure est exclu pour vous cette année, ne lisez pas plus loin. Inutile d'alimenter le petit rongeur qui vous trotte dans la tête en lui donnant des chiffres et des poils à grignoter. Sinon, avant de choisir sa fourrure, il faut choisir son fourreur.

Contrairement à la couture, où la différence de prix entre la robe de jersey proposée dans une boutique pour 15.000 francs et la robe de jersey proposée par les couturiers pour 150.000 francs semble aberrante, les écarts de prix entre les diverses catégories de fourreurs sont presque toujours justifiés.

Il s'agit donc de savoir, avant d'acheter :

- De quelle somme on dispose.
- Comment on entend l'employer.
- Si l'on veut sacrifier à la quantité, à la mode (les bêtes à fourrure, n'étant pas informées des variations de la mode, ne deviennent pas plus prolifiques lorsqu'elles sont particulièrement recherchées. Donc elles deviennent sensiblement plus chères) ou à la qualité, qualité étant en matière de fourrure synonyme de longue vie.

Les fourreurs

Qu'est-ce qui distingue les uns des autres les 5.000 fourreurs établis en France ?

Astrakans
Modèles couture
Prix étudiés
ROSAL
71, avenue Franklin-Roosevelt
(Place Saint-Philippe-du-Roule)

VISONS A FOISON !
JULES SACK
FOURREUR
22, RUE ROYALE
OPE. 29-77

Maurice VISSOT
Maitre Fourreur à Paris
COLLECTION D'HIVER
Astrakans - Castors - Visons
LES MEILLEURS PRIX
DANS LES MEILLEURES QUALITES
15, rue Fontaine (9e) TRInité 26-76

COURCELLES-FOURRURES
Astrakans-Castors
Visons
Rats d'Amérique
exécutés dans des pelleteries de première qualité
Prix très étudiés
PRET A PORTER SUR MESURES
104, boulevard de Courcelles
WAGram 37-71
Succursale : 40, avenue Niel
CARnot 59-64

Ils se répartissent en quatre catégories :

1) *LA HAUTE FOURRURE.* — Quatorze maisons en tout (sept fourreurs et sept couturiers-fourreurs) se partagent le privilège d'appartenir au groupement Art et Création, créé en avril 1945 par arrêté du ministre de la Production industrielle, dans le but de maintenir la qualité et le prestige des créations françaises dans tous les métiers de luxe.

Président de la section fourrure : Max Réby.

Ces quatorze maisons établissent chaque année une collection au moins, souvent deux. Tout ce qu'elles produisent est spécialement fabriqué pour la cliente, qui choisit ses peaux et son modèle.

Elles proposent non seulement les meilleures peaux, soigneusement sélectionnées, mais aussi les meilleurs ouvriers, dits « ouvriers de fin », qui sont très recherchés.

A titre d'exemple, un manteau d'astrakan qui exige de 100 à 130 heures de travail, coûtera en main-d'œuvre seulement 20 à 25.000 francs s'il est travaillé par un ouvrier moyen, 50 à 60.000 francs s'il est travaillé par un ouvrier de fin.

2) *LES BONS FOURREURS.* — Les bons fourreurs, souvent installés de père en fils, sont généralement d'excellents connaisseurs, dont la clientèle difficile, mais fidèle, est composée, elle, de mère en fille.

Ils établissent une petite collection, font choisir les peaux en liasse et mettent le plus souvent la cliente en face de la réalité : oui, ils peuvent abattre 10, 20 ou 30.000 francs sur un modèle, mais ce sera au détriment de la qualité ou du travail. Et ils le disent.

Ils travaillent sur une toile établie aux mesures de la cliente et essayée avant de mettre le manteau en route.

3) *LE PRET A PORTER.* — De nombreux magasins proposent une série de modèles prêts à emporter, parmi lesquels on trouve de tout. Du très beau, du moins beau, du médiocre.

Le très beau atteint pratiquement les prix des meilleurs fourreurs. Mais le moins beau est très habilement traité.

« Moins beau » et « médiocre » peuvent avoir plusieurs sens : il s'agit soit de peaux de second choix, moins souples, donc moins solides, moins brillantes ou moins réussies comme couleur, soit de peaux entièrement employées, alors que le grand fourreur n'usera que des parties nobles de l'animal, soit encore de « chutes », c'est-à-dire des parties basses de la peau dont le centre a été utilisé pour un autre vêtement.

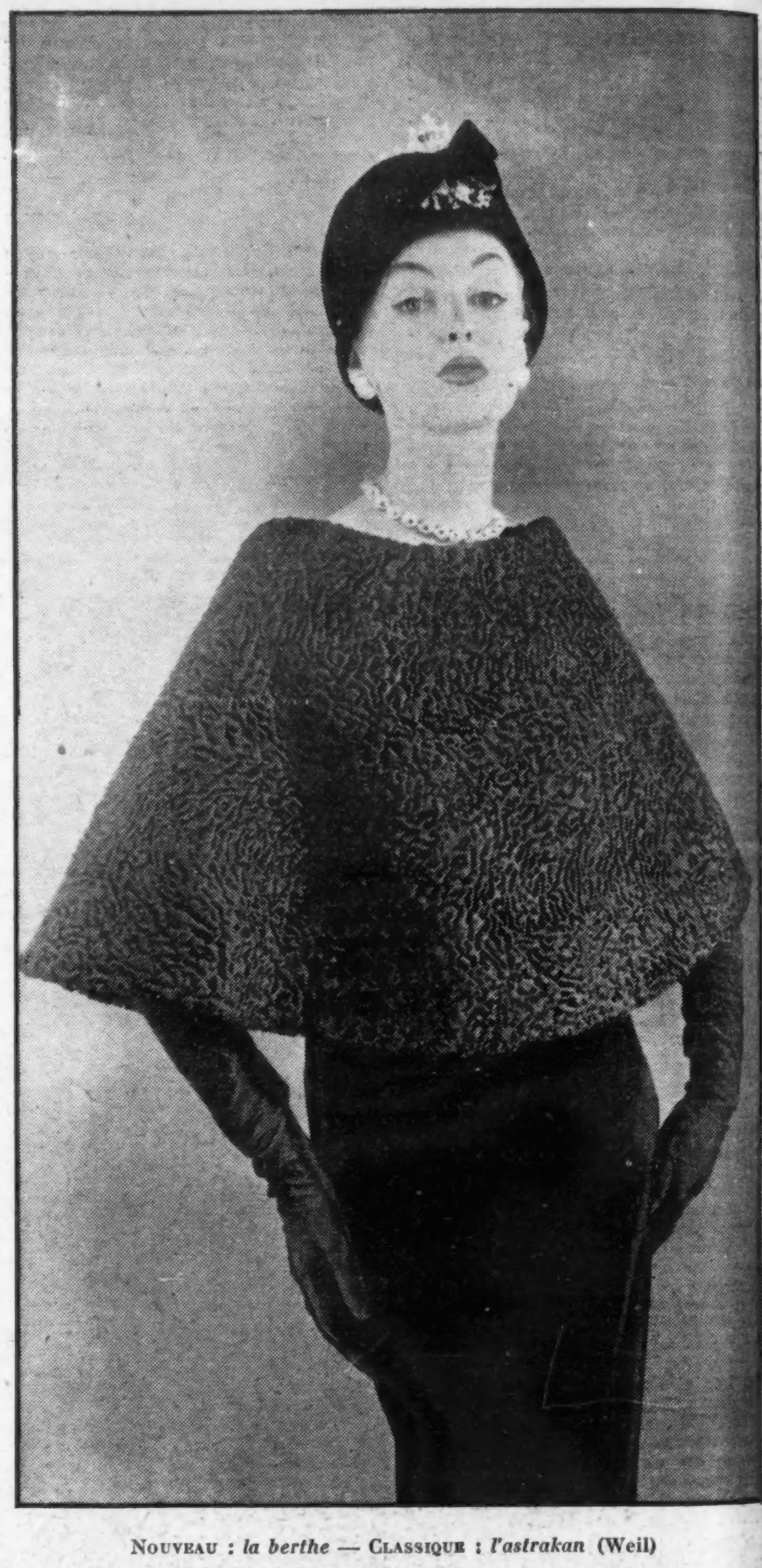
C'est avec les chutes que sont faits, par exemple, les manteaux d'astrakan très bon marché.

Il est aisé de vérifier ce détail en examinant le manteau du côté cuir.

Précisons que ces fourreurs sont parfaitement honnêtes, très bien approvisionnés, et qu'ils arrivent, par l'abondance de leurs achats, à des prix réellement imbattables pour des objets réellement jolis.

Mais il ne faut pas leur demander, pour ces prix, une fabrication et une matière première de grande qualité.

4) *LES PETITS FOURREURS ET LES ARTISANS.* — Il y a environ 2.500 artisans en France qui sont souvent merveilleusement habiles. Il faut s'adresser à eux quand on a eu l'occasion de vérifier leur savoir-faire sur un petit travail, quand on s'y connaît en peaux et quand on sait ce que l'on veut.



NOUVEAU : *la berthe* — CLASSIQUE : *l'astrakan* (Weil)

La matière première

Les pelletiers français demeurent les maîtres incontestés dans l'art de traiter les peaux brutes qui arrivent chaque année en France, libres de douane, atteignant ensemble la somme de 6 milliards de francs. Ce qui fait beaucoup de manteaux de fourrure.

La majeure partie des fourrures sont vendues, au premier stade, au cours de grandes ventes aux enchères qui réunissent les acheteurs du monde entier. (Deux grands marchés internationaux : Londres et New-York. Les autres distribuent uniquement la production de leur pays.) Certains fourreurs achètent cependant directement aux pays d'origine.

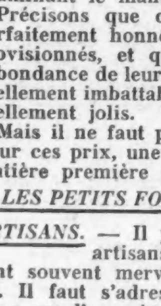
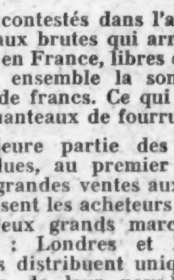
Les disponibilités financières de l'un, les difficultés financières de l'autre, le flair du troisième en ce qui concerne la mode qui provoque de fortes variations de cours en gonflant la demande ou au contraire en la ralentissant, autant de motifs qui entraînent des écarts souvent considérables dans le prix de base, celui des peaux brutes.

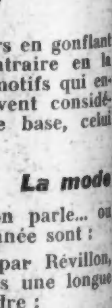
La mode

Les fourrures dont on parle... ou dont on reparle cette année sont :

- La loutre, lancée par Révillon, revient à la mode après une longue éclipse. Ne pas confondre :

La loutre d'Hudson, ou loutre de rivière, noire ou marron noir, lustrée et très souple.


MAX REBY
fourreur
« Art et Création »

ELY. 09-20 *172, Faubourg-Saint-Honoré* *BAL. 30-37*

8, avenue de Wagram
Pl. de l'Etoile - CAR. 22-82
EMPIRE FOURRURES
VISONS
CASTORS
ASTRAKANS
RATS
D'AMERIQUE
ACTUELLEMENT
GRANDE
VENTE-RECLAME
D'ASTRAKAN
Tous prix, tous modèles, tous coloris - Prêt à porter - Sur mesures


UNE PAGE AU FÉMININ

La loutre de mer, ou loutre d'Alaska, poil noir ou marron, très brillant, extrêmement solide, plus dru que celui de la loutre d'Hudson.

La loutre du Brésil, qui est aussi un rongeur de rivière, mais dont le poil est beaucoup plus plat et moins brillant.

● La civette, à peau souple et légère, dont le poil noir est moucheté de blanc. Plus le noir est noir et le blanc pur, plus la peau est belle.

● Le kolinsky, ou putois de Sibérie, s'utilise surtout lustré. Il ressemble alors à s'y méprendre à du vison, tout en coûtant moitié moins cher.

● Le kalgan, ou agneau de Mongolie, grande nouveauté de l'année, se teint et s'emploie comme un tissu. Très léger.

● Le moiré de Chine, agneau caracul qui ressemble au somptueux breitschwantz, arrive de Chine en nappettes cousues à la main par des indigènes.

● L'ondatra est tout simplement un rat d'Amérique. Solide et chaud, il se lustre de différentes manières.

● Le ragondin, ou castor d'Amérique du Sud, marron chocolat, plus léger et plus souple que le castor.

● Le pékan, ou martre de Norvège, très solide, qui se porte surtout en cravate de deux peaux.

● Le chinchilla, dont il vaut mieux ne pas parler, étant donné les prix qu'il atteint. Gris, très petit, très souple, très chaud, très rare, très cher...

ESSAIS

CETTE semaine, Madame Express a passé pour vous au banc d'essai :

Une machine à coudre : TURISSA, Ultramatic.

● PRESENTATION. — Excellente. Machine électrique de ligne moderne dont la carrosserie a été conçue pour faciliter à la fois le travail et l'entretien du mécanisme.

Présentée en coffret dans lequel se trouve également un support bombé qui se glisse sous la machine au moment de l'emploi agrandissant considérablement la surface sur laquelle repose le tissu.

Dans ce coffret un grand casier mobile pour tous les accessoires sert aussi au rangement de la pédale actionnant le moteur.

● EMPLOI. — La machine peut aussi, à volonté, piquer en zigzag, ourler, froncer, soutacher, repriser, faire des jours, des picots, des boutonnières, coudre du tricot, broder, etc. Nous avons obtenu, pour ces travaux divers, des résultats tout à fait satisfaisants après quelques expériences préalables. L'usage courant de la machine est très simple, les manipulations aisées. La canette s'embobine vite et bien. Elle se loge « verticalement » dans un alvéole très accessible située sous le pied de biche, et dissimulé par un volet abattant découpé dans la carrosserie. L'emplacement judicieux de la lampe placée au-dessus du pied de biche permet l'éclairage direct de l'ouvrage. La tension des fils et le réglage des points se font sans difficultés.

Il suffit de pousser un levier pour se trouver en marche arrière. Le « couplage Ultramatic » spécial à cette machine permet, en changeant la position d'un autre levier, de changer de points décoratifs.

● REMARQUES. — L'utilisation des multiples possibilités de cette machine demande de la part de l'usager une initiation plus ou moins rapide suivant les dispositions de chacun. Elle serait en tout cas sensiblement facilitée par un mode d'emploi mieux conçu. Nous avons perdu beaucoup de temps avec celui, très confus, qui accompagne la machine, laquelle a cependant été mise à l'essai par une femme adroite et experte.

Il est aussi difficile de juger de la résistance à l'usage d'une machine à coudre que de celle d'une automobile. Des épreuves auxquelles nous l'avons soumise, il résulte cependant qu'elle semble robuste et bien construite. Son prix : 90.000 francs.

A 75.000 francs, elle mériterait 19 sur 20.

CLASSIQUE : *la veste* — NOUVEAU : *la civette* (Weil)

Les idées neuves

● Des cols indépendants des manteaux qu'ils accompagnent. Drapés, fichus, écharpes de fourrure, une fois le manteau enlevé, ils enrichissent la robe de lainage ou dissimulent un peu le décolleté (Revillon).

● Une veste de phoque blue-black travaillé de façon que les parties blanches encadrent les revers et le col et soulignent la monture des manches. Et du castor bleu azur (Max Reby).

● Du kalgan gris tourterelle traité en redingote à ceinture incrustée de daim parme du même ton que la doublure (Guttmann).

● Une cape longue en astrakan doublé de lainage qui empêche le vêtement de glisser (Jules Sack).

● Un petit manteau droit presque bord à bord, en agneau des Indes blanc gansé ton sur ton (Rosal).

Nous avons vu à Paris

Ces prix, comparés à d'autres, nous ont paru particulièrement étudiés en fonction de l'objet proposé et donneront une idée des prix pratiqués cette année :

● Une veste courte, très jeune d'allure, en moiré de Chine, ressemblant à s'y méprendre à du breitschwantz (65.000 francs, Maurice Vissot).

● Un manteau 3/4 droit, avec fentes sur les côtés, en agneau des Indes sable (80.000 francs, Maurice Vissot).

● Un autre 3/4 sport, confortable, en mouton (devenu léger !) beige rosé (72.000 francs, Courcelles Fourrures).

● Une veste très légère et souple, en chat ocelot (60.000 francs, Courcelles Fourrures).

● Une étole-cape, en queues de vison (75.000 francs, Courcelles Fourrures).

● Une veste en rat d'Amérique gris (100.000 francs, Empire Fourrures).

● Une cape-étole en kolinsky lustrage vison (95.000 francs, Empire Fourrures).

● Une veste en écureuil ou petit gris du Canada (120.000 francs, Galluz).

● Un boléro-cape en astrakan gris (95.000 francs, Galluz).

● Un pardessus en phoque blue-black à parementures exécutées dans la partie blanche (195.000 francs, Rosal).

● Une veste en pattes d'astrakan gris (40.000 francs, Jules Sack).

● Une cape 3/4 réversible, à capuchon, en loutre d'Hudson (195.000 francs, Brunswick).

● Un gilet de panthère en forme de gilet d'homme (35.000 francs, Brunswick).

RECETTE

Le gâteau de Gannat

(Pour 4 personnes.)

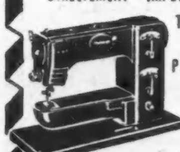
— 4 œufs. — 150 gr. de farine. — 150 gr. de beurre. — 100 gr. de gruyère.

● Faire fondre le beurre et couper le fromage en dés. ● Séparer les œufs, mettre les jaunes dans une terrine, et battre les blancs en neige. ● Ajouter dans la terrine la farine, une pincée de sel et le beurre, et travailler le tout à la main, pour bien amalgamer la pâte. ● Ajouter la moitié des blancs en neige et retravailler le tout pendant une vingtaine de minutes. ● A la fin ajouter le fromage, puis le reste des blancs d'œufs. (Conserver quelques dés de fromage pour la garniture.) ● Beurrer un moule. Y verser la pâte, garnir le dessus avec des petits dés de gruyère et enfourner à four moyen.

Le gâteau de Gannat se mange comme la gougère en entrée ou avec le thé.

LES MODÉLISTES DE FRANCE
Modèles en toile pour la Fourrure
261, RUE St HONORÉ OPÉ 74.62

(Sondage - Statistique)
Françoise D... Neuilly
35 ans mariée 3 enfants

Préfère attendre pour commander le dernier modèle de voiture, Choisit de faire effectuer sur place tous ses travaux de couture, Exige évidemment
la machine à coudre
TURISSA
ultramatic
DIRECTEMENT IMPORTÉE DE SUISSE

TOUTES LES OPÉRATIONS TOUS LES PERFECTIONNEMENTS
100 % automatique
COUD - REPRISE - BRODE
Simple - Élégante - Robuste - Précise
GARANTIE TOTALE
Larges facilités de paiement
CATALOGUE SUR DEMANDE
VENTE ET DEMONSTRATION
DARGOLS
B. r. des Francs-Bourgeois 3 ARC.52-71
et Galeries Lafayette - Paris
PUBLIVIT 576

Guttmann
FOURRURES
PRÉSENTATION DE LA COLLECTION CHAQUE JOUR A 15 H.
27, RUE MARBEUF

Pendant le Salon de l'Automobile, jusqu'au 14 octobre inclus n'oubliez pas de visiter aux Galeries Lafayette à Paris
L'EXPOSITION LA FEMME ET SA VOITURE

LE SEL DE LA TERRE

par François MAURIAC *de l'Académie française*

IL y a de bonnes âmes partout — même à « L'Aurore ». Voilà le Rayon Z qui s'afflige du chagrin qu'il imagine que je ressens parce que la religion ne figure pas dans notre enquête sur le relèvement de la France. Qu'il se rassure : je ne crois pas que cette abstention marque du dédain. Les meneurs de l'enquête ont dû penser plutôt, comme je le pense aussi, que la religion est d'un autre ordre que ce qui touche à l'industrie, au commerce, à l'enseignement public et aux diverses techniques. Le Rayon Z, s'il avait dressé ce questionnaire pour les lecteurs de « L'Aurore », eût probablement inscrit les progrès de la religion entre le renforcement de la police, la hausse des valeurs boursières et la réforme des compagnies d'assurances.

Nous sommes, à « L'Express », d'un autre esprit. Je ne crois pas me tromper en affirmant que ceux qui ici ne sont pas chrétiens attachent de plus en plus de prix à ce sel qui s'était affadi et qui de jour en jour retrouve sa vertu. Le signe essentiel du réveil religieux en France, je le définirai d'un mot qui risque de faire vaciller le Rayon Z au fond de sa lanterne sourde : c'est que le christianisme n'est plus rassurant, qu'il est redevenu dangereux, comme il le fut à sa naissance, que son pouvoir de renouvellement, de bouleversement se manifeste de nouveau.

Car le Christ n'est pas venu pour rassurer ceux qui possèdent et pour les aider à faire se tenir tranquilles ceux qui ne possèdent pas. Il est venu pour changer le monde en changeant les cœurs. En vue du salut éternel ? Certes. Mais le Règne du Père, nous prions pour qu'il arrive sur la terre. La faim et la soif de justice exigent dès ici-bas le rassasiement et le Royaume de Dieu est à la fois au dedans de nous et au milieu de nous. Le progrès de l'Eglise éclate beaucoup moins dans de glorieuses manifestations comme les grands congrès eucharistiques internationaux que dans ces trois pauvres prêtres de la Mission de France qui ont été chassés de Souk-Ahras parce qu'ils avaient su se faire aimer des Algériens musulmans.

LA croissance de l'Eglise chez nous apparaît en ceci qu'une nouvelle affaire Dreyfus ne verrait plus la masse des catholiques français, ameutés par la bonne presse, hurler à mort contre l'innocent. Ce changement ne date pas d'hier. « Esprit » reproduit dans son dernier numéro les articles qu'il y a dix-huit ans nous étions quelques-uns à écrire, lorsque le général Franco menait ses gardes maures à la sainte croisade. Cela marque le tournant, il me semble.

VOUS dites que le pays continue de se déchristianiser ? Entendons-nous : il est vrai que les habitudes chrétiennes, les mœurs chrétiennes n'apparaissent presque plus dans ce stupide monde motorisé qui s'agglutine sur les plages, se déshabille, montre ses varices, fait l'amour comme on éternue, et où la jeune fille est une espèce en voie de disparition. Il est trop vrai que les paroisses meurent une à une dans la campagne française où, trop souvent, les églises désertes ne pressent plus autour de leurs murs délités que des tombes qui ne voient plus s'agenouiller personne.

LES chrétiens « d'habitude » disparaissent. Mais ceux qui se réclament du Christ savent désormais à quel esprit ils appartiennent. Voilà ce qui compte, ce qui a toujours compté. Je jurerais qu'il n'y eut pas plus de vrais chrétiens dans la France de Louis XIV que dans celle de M. Coty. La présence dans un pays d'un parti catholique influent ne nous renseigne en rien sur sa vitalité chrétienne. Je ne doute pas qu'il y ait en Espagne et en Belgique une grande sainteté cachée. Mais je ne me fie pas, pour en juger, sur les puissantes assises politiques du catholicisme dans ces pays. Je me persuade au contraire que cette sainteté très secrète se manifeste partout à contre-courant de ce qui utilise la puissance spirituelle que le Seigneur a donnée à ses apôtres et à leurs successeurs, pour assurer une domination matérielle.

VOILA l'équivoque qui chez nous a été détruite en cinquante ans. Nous en pouvons juger, nous qui sommes entrés dans la vie, jeunes catholiques, lorsque la loi contre les Congrégations, la séparation de l'Eglise et de l'Etat sanctionnaient la désobéissance des catholiques français aux directives de Léon XIII.

L'Histoire le montre : chaque fois que les catholiques trahissent leur vocation, qui est de chercher le Royaume de Dieu et sa justice, ils commettent une erreur politique et payent dès ici-bas. La liquidation de l'affaire Dreyfus, ce sont eux qui en ont fait les frais.

Nous ne ferons plus désormais les frais d'aucune liquidation si nous savons demeurer fidèles à l'esprit dont nous sommes. Notre désaccord, non certes avec les militants du M.R.P., mais avec l'équipe gouvernementale du parti, portait essentiellement sur la mystique. Ce qu'il nous importait de montrer, dans un journal politique comme est le nôtre, c'est que cette mystique ne contredit pas la politique, et qu'au contraire les ministres M.R.P. ont perdu politiquement la partie dans la mesure où ils ont voulu jouer les Machiavel. Une politique chrétienne, dont la hardiesse eût été de demeurer fidèle à son esprit, aurait pris le tournant, et elle seule pouvait le faire, en Indochine et en Afrique du Nord. Mais à quoi bon revenir sur ce que nous avons dit et redit et que l'Histoire a confirmé ?

L'EGLISE de France est le test de la vitalité française. Si ce pays était mourant, cette Eglise ne serait pas vivante comme elle l'est. Ici demeure ouvert le champ d'expérience de l'apostolat pour toutes les Eglises du monde. Ici, le vin nouveau est mis dans des outres neuves.

Nous manquons de prêtres, certes. La merveille est qu'il s'en trouve encore : qu'ont-ils à gagner temporellement à évangéliser une société indifférente qui n'est même plus hostile ? Imprudents, peut-être, brisés à chaque instant dans leur essor, toujours ils repartent. Une route bouchée, ils en fraient une autre. Et de tout ce qu'ils ont risqué et perdu, l'Eglise retient le peu qui lui est nécessaire pour pouvoir témoigner, dans les siècles et dans les cieux, qu'elle est toujours du côté des pauvres.

Cet apostolat catholique, finalement, qu'a-t-il gagné ? La masse lui échappe. Il en fut toujours ainsi, même derrière les façades dorées des siècles dits chrétiens. Le Christ a toujours été le secret du petit nombre. Mais ce petit nombre est le sel de la terre, auquel il n'est rien demandé que de ne pas s'affadir. Voici le pays où le sel est réellement du sel. Nous autres catholiques possédons une assurance particulière, que n'ont pas les Français incrédules, des inépuisables ressources dont déborde encore, dans tous les ordres, la vieille nation.

F. M.

(Copyright « L'Express ».)

L'EXPRESS

AU NUMERO :

France	50 fr.
Belgique	10 »
Suisse	1 »

★

ABONNEMENTS
(Un an)

France, U. F.	2.000 fr.
Etranger	2.300 »

PAR AVION

2.700 fr. — Algérie, Tunisie, Maroc.

3.100 fr. — Allemagne, Autriche, Belgique, Danemark, Espagne, Finlande, Grande - Bretagne, Grèce, Irlande, Italie, Norvège, Pays-Bas, Pologne, Portugal, Suède, Suisse, Turquie, U.R.S.S., Yougoslavie.

3 600 fr. — A.-E. F., A.-O. F.

4.200 fr. — Egypte, Iran, Irak, Israël, Liban, Libye, Syrie.

4.700 fr. — Congo belge, Ethiopie.

5.200 fr. — Guadeloupe, Guyane française, Indochine, Madagascar, Martinique, Océanie, Afrique du Sud.

6.200 fr. — Canada, Etats-Unis.

7.000 fr. — Bolivie, Brésil, Chili, Chine, Colombie, Cuba, Guatémala, Inde, Indonésie, Japon, Pérou, Porto-Rico, Venezuela.

9.300 fr. — Australie, Nouvelle-Zélande.

Etudiants, rappelés, maintenus : 1 an, 1.600 fr.

Règlement
par chèque bancaire
ou C. C. P. 73-78-19 Paris

★

REDACTION

91, av. des Champs-Elysées, 91
PARIS (8e)
Tél. : ELY. 88-61

ABONNEMENTS
VENTE — PUBLICITE

37, av. des Champs-Elysées, 37
PARIS (8e)

Tél. : BAL. 69-20 et 19-68
(28 lignes groupées)

Administrateur :
J. F. COBLENCE

Votre fourreur doit avoir
un nom qui inspire confiance
Fourrures **GALUZ**
71' avenue Victor-Hugo - Paris
KLE. 86-03

109

Contrat santé

la fatigue
s'élimine
par
les
reins !

Le sang apporte à vos cellules l'oxygène et se charge, en retour, de leurs déchets. Ces déchets sont filtrés puis éliminés par les reins d'où le sang ressort propre et actif. Si vos reins sont engorgés, paresseux, ce travail se fait mal ; sur vos muscles, encombrés de toxines, la fatigue pèse lourdement. Pour chasser cette lourdeur, stimulez vos reins en buvant CONTREXEVILLE. L'eau de CONTREXEVILLE est l'eau parfaite de désintoxication.
CONTREXEVILLE : contrat santé !

CONTREXÉVILLE

LA PREMIÈRE POUR LE REIN

Langelaan & Cerf